

et de deux sources qui tombent en cascates sur les flancs de cette montagne, est la résidence du gouverneur actuel. Il est à remarquer, à ce propos, que Bantéai Méas, le nom de la province ne s'applique à aucun lieu déterminé. *Vat Prasat* « pagode de la tour » est le nom donné dans ce village de Tani aux ruines d'une tour carrée, construite en limonite et mesurant 5 à 6 mètres de côté sur 7 à 8 de hauteur. A côté, une petite stèle plate de grès, brisée et usée, laisse deviner dans les huit lignes qu'elle comptait sur chacune de ses deux faces quelques mots épars, titres communs de dieux, de grands prêtres ou de seigneurs laïques. Cette inscription qui paraît remonter au x^e siècle s'aka serait probablement postérieure à l'édification de la tour.

Vat Kou. — *Vat Kou*, ou plus exactement *Kus* = gûs, relai postal sur la route de Kampot à Phnom Pénh, à une dizaine de kilomètres au nord-ouest du Moroum, a dans sa pagode une stèle de basalte noir du plus beau grain, poli comme du marbre, dur comme du granit. Sur une de ses faces, un bonze s'est amusé à graver une inscription datée de 1843 A. D. dont l'écriture est bizarre : toutes les lettres étant allongées et ondulées, grâce à un procédé qui consiste à tendre sur chaque ligne une ficelle, à écrire les lettres moitié au-dessus, moitié au-dessous de cette ficelle et à réunir ensuite les deux parties de chaque jambage par des traits régulièrement ondulés. La lecture en est très difficile si l'on n'a soin de recouvrir d'une ficelle de même grosseur la partie médiane ainsi ajoutée à chaque ligne.

Treang. — La province de *Treang*, limitée au sud-ouest par la rivière d'Hatien et son affluent de gauche, l'est au nord par une autre rivière qui descend des monts, passe à Sla Kou et à Kampong Kassang. Par ce dernier cours d'eau et par un chapelet de lagunes médianes la province envoie la plus grande partie de ses eaux au fleuve postérieur ou bras de Chaudoc. Aux pluies, les affluents supérieurs de cette rivière de Sla Kou gonflent, s'extravasent et finissent par se confondre avec les eaux de l'inondation des plaines basses : ces affluents assèchent à l'autre mousson et ce sont les eaux des plaines qui alimentent alors le cours de la rivière ; elle entre en Cochinchine à Kampong Kassang où elle devient navigable en tout temps pour les canonniers.

Vers les montagnes et sur les hauts plateaux, le pays de Treang est plutôt triste, monotone, parsemé de forêts clairières, d'arbres résineux, de vomis-

quiers et de cépées de bambous. Plus bas, à partir de Ta Kéo, centre de création récente qui prend chaque jour de l'importance, les grandes plaines nues cultivées en rizières alternent avec les grands bois qui environnent les buttes et les monticules disséminés dans la partie méridionale de la province. Plus bas encore, les plaines s'affaissent davantage en se rapprochant du fleuve ; elles disparaissent sous une nappe d'eau d'un ou deux mètres et davantage dans les bas-fonds. La jungle d'herbes, de juncs, de broussailles, toujours inondée, se relève faiblement vers les fleuves qui sont bordés d'étroites bandes de terrain cultivées en jardins ou en rizières.

Une dépression très accentuée étale un chapelet de lagunes et de marécages que les pirogues indigènes de faible dimension peuvent seules traverser en saison sèche et descend en bissectrice du nord-ouest au sud-est, de Phnom Sanlong à Krebau (le Thinh Bien des Annamites) sur le canal, partageant le bas pays en deux régions distinctes et de dimensions à peu près égales : au nord les plaines plus ou moins noyées ; au sud les chaînes des montagnes qui surgissent brusquement du milieu de la boue semi-liquide. D'une manière générale, ces monts, pierres siliceuses, tufs ponceux, basaltes ou trachytes, sont répartis en deux groupes. L'un, série de pics isolés et sans liaison apparente, court du nord au sud, séparant le bassin du Grand Fleuve de celui de la rivière d'Hatien et vient buter presque perpendiculairement sur l'autre groupe, plus important, plus compact, qui court de l'ouest à l'est, bornant au sud l'horizon des plaines de la province et les séparant des plaines cochinchinoises du canal de Chaudoc. Ces montagnes boisées sont généralement entourées d'une ceinture de grands arbres partout où le terrain se relève suffisamment.

Pittoresque, pourvue de lacs et de forêts, de monts et de rivières, riche par son bétail et par la variété de ses productions : planches, bois de fer et de teinture, peaux, poissons, laque, tabac, poivre, soie, riz en abondance, la province de *Treang* = *Drāñ* « le latanier », a toujours été une division territoriale de premier ordre où les rois du Cambodge ont même tenu leur cour à une époque non déterminée d'après les traditions populaires qui ne sont pas sans fondements réels. Actuellement, malgré l'amputation de tout le *Treang* méridional incorporé par les Annamites dans la province de Chaudoc, on y compte encore 4911 inscrits : le gouverneur, l'Okñā Bismulok (de *Visnuloka* « le monde de Vishnou »), de la Maison du Roi, à dix mille honneurs, est un des cinq grands mandarins provinciaux, le lieutenant à



l'extérieur du Yomarāj ; à ce titre il possède une autorité éventuelle sur les gouverneurs voisins qui dépendent aussi de ce Ministre.

Preah Bat Chéân Chum, les stèles. — Entre tous les nombreux vestiges du passé qui subsistent dans cette province, l'un des plus remarquables est celui que nous offre le groupe de Preah Bat Chean Chum et de Bayang ; à une vingtaine de kilomètres à l'ouest de Chaudoc, à l'extrémité orientale de cette chaîne qui sépare les plaines de Treang de celles du canal cochinchinois, par 102°27' E. et 10°38' N. environ. Du village de Thinh Bien, le Phùm Krebau des Cambodgiens, sur ce canal, on atteint facilement, en saison sèche, en traversant une plaine que les pluies noyent d'un mètre au plus, le village cambodgien important de Preah Bat Chean Chum près duquel sont situées les premières ruines, au pied d'une montagne de pierres étonnamment friables qui s'émiettent sous la pression des doigts. Les monts de la chaîne sont formés ici d'un entassement de pics accolés ou superposés et ils s'élargissent immédiatement à l'ouest en plateaux élevés où les légendes locales sanctifient de petits bassins qui n'offrent rien de particulier. A un quart de lieue au nord de Preah Bat Chean Chum la chaîne se termine en pointe extrême par le pic de Bayang que couronnent les ruines les plus importantes du groupe. Au nord de ce pic, dans la plaine, les vestiges des remparts d'une ville appelée Angkâr complètent cet ensemble.

Preah Bat Chéân Chum, où fut longtemps la résidence traditionnelle des gouverneurs Bisnulok, aurait été, à en croire les légendes locales, un lieu de séjour royal, à une époque reculée et indéterminée. Son nom, Brah pād jān jum, signifie littéralement « les pieds sacrés foulèrent tout autour » et s'explique, selon les traditions, par un pèlerinage royal fait à pied en accomplissement d'un vœu. Cet endroit est aussi appelé Chœung Kanchum = Jœn Kanjum qui peut se traduire de même par « les pieds autour » mais qui peut être aussi la corruption de Khang Chong, « côté du bout » appellation du commencement de la chaussée d'accès du temple de Bayang, à peu de distance du village de Préah Bat Ghéân Chum.

Au sud-ouest de ce village de Préah Bat Chéân Chum sont deux pagodes : *Vat Krom* « l'inférieure » et *Vat Lœu* « la supérieure », placées à peu de distance, sur les dernières assises du mont. Elles n'offrent rien de remarquable, mais elles se sont probablement maintenues sur les emplacements d'anciens temples célèbres en bois ; l'une tout au moins, la supérieure, car de son



emplacement paraît dépendre un grand bassin situé à 1800 mètres de là, dans la plaine basse et qu'on appelle « le lac à pagayer ». En outre, près de Vat Lœu existaient, il n'y a pas très longtemps, trois stèles à inscriptions, disent les indigènes : une de ces stèles aurait été enlevée par un Français avant 1880 et elle serait momentanément perdue pour la science. L'une des deux autres, qui existaient encore à cette dernière époque, en basalte noir, porte, sur une de ses faces une inscription khmère de neuf lignes en lettres longues et grêles, mais assez nettes là où la pierre n'est pas écaillée ; elles permettent de faire remonter ce document au VI^e ou au VII^e siècle s'aka. Il contient une simple liste nominative d'esclaves sacrés, soit une vingtaine de vā ou hommes et une trentaine de ku ou femmes.

La dernière stèle de Vat Lœu, calquée sur papier huilé en 1880, ne put être estampée complètement en 1882. Dans l'intervalle elle avait été brisée par un bonze fou, dit-on, et à coup sûr elle avait été usée par les gens du pays aiguisant leurs couteaux. Seules furent estampées les deux petites faces latérales dont l'écriture fine et de forme carrée semble indiquer, à première vue, le XI^e siècle saka. Mais le calque de 1880, étudié par Bergaigne, donnait comme date probable le règne de Rājendravarman et l'année 984 saka = 1062 A. D. L'analyse que fit ce savant de cette inscription sanscrite est ainsi résumée : « Fin de l'éloge d'un roi ; fondation d'un hôpital pour les quatre castes ; indication du nombre des médecins, infirmiers, cuisiniers et serviteurs de tout genre, peut-être celle de leurs salaires ; enfin une adjuration aux souverains futurs du Cambodge (kambujarāja) de respecter l'œuvre de leur prédécesseur ».

Près de ce lieu, sur les pentes du mont aux pierres friables se dressent encore les ruines de deux tours en briques appelées *Prasat Ta Nhéan* = Tā Ñān, l'une tournée à l'est, l'autre à l'ouest, et situées à une centaine de mètres l'une de l'autre. De la tour supérieure provient un petit monolithe, linga taillé en raccourci sur son socle, qui est actuellement au musée Guimet. Plus loin, sur la montagne, une troisième tour abrite une statue de bœuf mutilée, ce qui lui a valu le nom de *Prasat Preahkou* = Prāsād Brah go « la tour du bœuf sacré ».

Quittant le village pour contourner en plaine le pic de Bayang qui sera examiné ensuite, on atteint au bout d'une demi-heure de marche, et au nord de ce pic, dans la plaine basse exposée aux atteintes de l'inondation, une enceinte rectangulaire de sept à neuf cents mètres de côté, entourée de

hautes et larges levées de terre qui sont couvertes de grands arbres. Quoique les indigènes l'appellent Bantéai Angkar ou Angkor = Pandāy Aṅgar « la forteresse royale », le dernier de ces termes paraissant être la corruption de *nagar* « ville royale », on peut se demander si ce n'était pas simplement un de ces grands bassins que les anciens Cambodgiens creusaient de tous côtés, L'intérieur de cette enceinte où nous n'avons pas pénétré semble être marécageux et couvert de grandes herbes.

Phnom Bâyang, le temple. — En quittant le village de Preah Bat Chêân Chum pour se rendre soit à Bântéai Angkâr, soit à la montagne appelée Phnom Bâyang (que l'on atteint à mi-route de la Bântéai, c'est-à-dire à un quart de lieue environ du village), on prend au delà des dernières cases, en un point appelé Kanchum ou bien Khang Chong « l'extrémité », une avenue encore dallée partiellement de pierres de limonite. C'est la chaussée d'accès du temple de Bâyang. Le monument est bientôt annoncé par deux édicules, galeries en forme de croix construites en limonite, l'une à quelque distance en avant, l'autre au pied de la montagne, là même où commence un escalier qui grimpe sur la pente très raide de cette colline et qui compte plus de 800 marches. Construit en blocs de limonite, et large de cinq mètres au plus jusqu'aux deux tiers de sa hauteur, cet escalier diminue ensuite en contournant des roches de granit. Ses pierres ont roulé sur la pente et son ascension est très pénible. Il est un peu mieux conservé dans le haut en approchant du temple qui couronne le pic.

Ce temple de Bâyang, tourné vers le soleil levant, est construit en briques et en limonite. Son mur d'enceinte, surmonté d'une petite galerie et élevé de plusieurs mètres, euclôt un carré d'une quinzaine de mètres de côté. L'unique porte d'entrée, au sommet de l'escalier du mont, est dômée d'un gopoura ou porte monumentale construite en briques. A l'intérieur, outre les ruines de plusieurs édicules, le sanctuaire, en briques, offre ce caractère très archaïque d'être construit avec un double mur formant couloir où un homme peut circuler. Dans ce monument existaient nombre de pièces de sculptures qui ont dû disparaître, — Chaudoc centre administratif français étant à proximité : — belles statues, garoudas, linteaux représentant des divinités chevauchant divers animaux. Nous y vîmes encore un beau fût carré, pièce séparée, représentation peut-être de la divinité, dont les quatre faces étaient sculptées en divinités brahmaniques. D'après les indigènes, des inscriptions

avaient déjà été enlevées avant notre passage en 1882. Nous pûmes encore y estamper deux stèles qui furent ensuite emportées et envoyées au musée Guimet.

Les stèles. — La plus ancienne, en schiste noir et d'un grès très fin, porte sur une de ses faces une inscription sanscrite de douze lignes examinée par MM. Barth et Bergaigne. Le style de ce document est pur, son travail parfait. Malheureusement, il est mutilé : une demi-douzaine des lignes s'étant écaillées en partie. Cette inscription nous apprend qu'un Brahmane, au surnom védantique de Vidyādivindvanta, établit ou restaura, sur la plateforme d'une montagne, au temple même sans doute, un siva-pāda, c'est-à-dire la représentation adorée du pied de Siva, qui avait ici une bordure de briques. Vingt ans après, un *tirtha* ou bassin d'ablution fut installé à proximité du pāda. L'inscription ne contient pas de nom de roi, mais elle donne deux dates, les plus anciennes que ces textes épigraphiques nous aient fournies jusqu'à présent : 526 et 546 saka, = 604 et 624 A. D. L'invocation appartient entièrement au Sivaïsme védantique : Siva est identifié avec le Paramātman, l'absolu des Upanishads. On le désigne aussi par les noms de *Vibhu* « l'omniscient » *Girisa* « celui qui trône sur les montagnes », *Jagal pati* « le maître des créatures », *Sambhu* « le propice », *Isa* « le seigneur », *Pasupati*, « le maître du bétail » et *Siva* « le fortuné ».

L'autre inscription du temple de Phnom Bayang, gravée sur une face de stèle de basalte et écrite de même en sanscrit, compte vingt lignes en bon état de conservation. D'après les sanscritistes cités ci-dessus, elle donne la date 799 saka = 877 A. D., de l'avènement du roi régnant, Indravarman I^{er} qui fait donation à Siva d'un vimāna, c'est-à-dire d'un dôme d'une tour « pour le garantir contre les intempéries ». Bref ce roi paraît avoir fait construire pour une idole ancienne de Siva un sanctuaire nouveau qui aurait été d'une grande richesse et entouré de plantations. Donation est faite d'objets divers et d'esclaves sacrés, tant pour le culte du dieu que pour le service de deux asramas et d'un étang sacré. Ces deux monastères ou hospices avaient dû être fondés par Indravarman à en juger par leur nom d'Indrāsrama. Il n'est fait aucune allusion au siva-pada de l'autre inscription du temple, mais le lieu où s'élève le nouveau sanctuaire est appelé Sivapura « la ville de Siva ».

Il semble résulter de ces textes : que le temple, dont nous connaissons les débris, remplaçant peut-être un autre plus antique encore, aurait été fondé pendant le règne du roi Isanavarman, entre 600 et 624 A. D. ; que ce pays

serait peut-être à identifier avec le Sivapura que mentionnent plusieurs inscriptions khmères ; que le roi Indravarman y vint en pèlerinage vers 880 A. D., y fit des fondations pieuses et fit peut-être ériger ou réédifier le gopoura de la porte d'entrée, mais non le sanctuaire : celui-ci présentant, à notre avis, tous les caractères des monuments d'une période antérieure et devant remonter au moins au règne d'Isanavarman.

Le nom de Bayang ou Bayangkâ (= Pāyān, Pāyānka) que les indigènes de la localité rattachent à une légende, puérile et dénuée de tout intérêt, sur un roi ainsi appelé, était, d'après d'autres légendes recueillies à Angkorbaurei de Préi krebas, celui d'un roi tchame. Ce nom a en effet une physionomie tchame, qu'il soit la corruption de Pu yān « seigneur Dieu », expression que l'on retrouvera intacte dans l'inscription khmère d'Ang Pou qui l'applique à une chaussée de cette région, ou qu'il soit une déformation de l'expression mixte et à peu près équivalente Brah Yān. Il confirmerait les traditions si générales sur l'antériorité de l'occupation de ces contrées par la race tchame.

Trepeang Sâmbot. — Trepeang Sâmböt = Trabān Samput « la mare de l'écrit, de la lettre » est un bassin rectangulaire et artificiel d'une quarantaine de mètres de côté, aux talus couverts de cépées de bambous, situé dans la plaine noyée aux pluies, à une petite journée de marche au Sud-Ouest de Phnom Bayang, non loin du canal de Chaudoc et probablement dans le territoire cambodgien de Treang, mais pouvant être dans l'arrondissement cochinchinois de Chaudoc. La frontière, purement conventionnelle, suit le canal mais à 1.000 ou 1.200 mètres au Nord. A côté de ce bassin, qui dépendait peut-être d'un temple en bois aujourd'hui disparu, git une stèle mutilée portant sur l'une de ses faces une inscription dont il ne reste que les fragments de trente-trois lignes : sept en sanscrit au début qui sont effacées en partie et vingt-six en khmer faisant suite ; celles-ci sont entamées partout par la cassure oblique de la pierre et, dans le bas, elles n'ont plus que quelques lettres. L'écriture est arrondie, bien tracée. Il est à remarquer que la lettre *r* s'y rencontre écrite de deux manières, tantôt à une, tantôt à deux branches.

Dans la partie sanscrite nous lisons le nom du roi Rājendravarman qui régna de 866 à 890 s'aka = 944-968 A. D. Le peu qui subsiste dans les fragments du texte en langue vulgaire nous permet de dire que : l'année même de l'avènement de ce prince (cette date 866 s'aka étant donnée en chiffres dans l'inscription), des Brahmanes (steñ añ) parmi lesquels était le

purohita ou chapelain du dieu de S'ivapura et un mratāñ ou dignitaire, lui présentèrent une supplique respectueuse rappelant que les biens : esclaves, bœufs, buffles, éléphants et instruments du culte de... (le nom de la divinité manque), étaient d'anciens biens royaux, qui avaient fait partie des fondations pieuses du roi... (le nom manque). Les pétitionnaires provoquèrent un ordre royal adressé à deux Kamsteñ añ (princes ou ministres) nommés S'rī Samaradhipativarman et S'rī... Jayendra Yuddha, prescrivant de maintenir l'intégralité de ces biens sacrés, interdisant toute revendication par instance judiciaire et n'autorisant leur aliénation qu'à titre onéreux. Le document se terminait par des formules imprécatoires.

Peut-être que les prescriptions de l'ordre royal relaté sur cette stèle concernaient les fondations faites soixante-quatre ans auparavant, ou environ, par le roi Indravarman, en faveur du temple principal de cette contrée, celui de Bayang ou de Sivapura.

Kampéng. — Les autres vestiges archéologiques de cette partie méridionale de la province de Treang sont de peu d'importance. A trois ou quatre lieues à l'Ouest de Phnom Bayang, dans la pagode du village de Kampeng (= Kambéñ), une petite tour en briques avait encore, lors de notre passage, son plafond de bois, tout vermoulu d'ailleurs, à deux mètres de hauteur au-dessus du sol; elle avait aussi conservé le battant de sa porte.



FIG. 29. — Tour de Kompéng (croquis de M. Prudhomme).

Phnom Préah Trapeang. — A l'Ouest et à proximité du village de Romdeng (= Ramteñ) ou Préi Andéng (= Brai Antéñ), au sommet d'une butte appelée « Mont de la mare sacrée », Phnom Preah Trapeang, sont des statues de ganesa, dont

une grande qui donne, selon les croyances populaires, la pluie à la région vers laquelle elle se tourne. A une autre colline « le mont du crocodile » (Krabœ), il n'y a plus que des fées « damc Dai, damc Dañ » redoutées,

mais sans représentation visible : ainsi que des légendes sur le crocodile qui saisit jadis le fils du roi Bayangkâr.

Phnom Sanlong. — De même au « Mont de l'éventail » Phnom Phlit sont d'autres fées sans traces matérielles. Les Cambodgiens, nous le savons, ont une tendance invétérée à créer des légendes explicatives des noms de lieux. Enfin, vers le Nord, près du village de Sanlong, deux tours ruinées abritent encore quelques débris de statues sur le sommet de la colline du même nom Phnom Sanlong qui paraît se trouver au point de jonction où les marécages envoient leurs eaux, soit à Hatien par la rivière de Préi Angkonh, soit au grand fleuve par la dépression de lagunes qui partage la province en deux parties.

Au nord de cette dépression, le pays de Treang n'est plus bossué de collines : les monuments sont situés dans les plaines boisées ou découvertes et plus ou moins marécageuses.

Vat Pou. — Vers le bas de ces plaines, Phùm Pou, Vat Pou, Ang Pou, c'est-à-dire « le village ou la pagode, ou le corps du figuier religieux, Bo », est un hameau situé à quinze ou seize cents mètres d'un autre village plus important, le Phum Melong. A vol d'oiseau, ces points seraient à une journée de marche au Nord de Phnom Bayang ; mais le voyage d'ici là serait difficile à cause des lagunes qui partagent la province de Treang. A l'Est et à proximité du Phùm Pou, au milieu d'un fourré de bois taillis, un terre-plein très peu élevé, rectangle de quelques mètres de côté, entouré d'un petit fossé, indiquait l'emplacement d'un ancien temple qui devait être construit en bois et qui ne devait pas avoir plus d'importance architecturale qu'une humble pagode de hameau d'aujourd'hui. Sur cette terrasse, trois petites statues de grès, un dieu flanqué de deux déesses, restaient debout sur leur socle commun qui était percé de trois mortaises et qui était disposé pour les libations, c'est-à-dire légèrement évidé en bassin et se prolongeant à gauche de la ligne des divinités en somasutra ou gargouille d'écoulement. A côté était aussi une stèle plate portant une inscription sur l'une de ses faces. Stèle et statues sont actuellement au musée Guimet.

Cette inscription de quarante-deux lignes, comprenant quatorze lignes en sanscrit suivies de vingt-huit lignes en langue vulgaire, est restée en parfait état de conservation, mais dans sa seconde moitié et surtout dans les



douze dernières lignes, le travail du lapicide devient si détestable que toute cette partie, qui serait la plus intéressante, est à peu près indéchiffrable. Il n'en est pas de même du commencement, surtout de la partie sanscrite qui est soignée. L'inscription n'est pas datée mais son écriture indique le VII^e siècle.

D'ailleurs elle nomme le roi régnant, *Is'anavarman*, dans sa partie sanscrite qui fait l'éloge de ce prince, relate l'érection d'une image et d'un linga de S'iva-Visnu et la donation d'un *ās'rama* « ermitage » consacré à Bhagavat par un certain *Is'anadatta*, l'auteur de cette inscription, qui est qualifié de Muni « homme retiré du monde ». La dernière stance menace des peines de l'enfer ceux qui s'empareraient des esclaves, des fonds de terre, des troupeaux, etc., dont la désignation suit en langue vulgaire.

Le sens de l'inscription se continue en effet d'une langue à l'autre : le texte khmer commençant, sans autre préambule, par la liste nominative des esclaves, au nombre de onze hommes et de vingt femmes, les noms de celles-ci étant suivis au besoin de l'indication en chiffres du nombre de leurs enfants. Cette énumération finit à la septième ligne du texte khmer précisément là où l'écriture commence à devenir mauvaise. Il est question, dès lors, des champs que l'*ācārya Rāmadeva* et le *Bhadra Vis'esa Isvaradatta* (= *Is'anadatta*, c'en est du moins le synonyme) donnent au dieu, depuis « la mare de la loutre » jusqu'au-dessous du cours d'eau de l'arbre *Kadamva*. D'autres personnages, le *Poñ Gopadatta* et le *Poñ Kumāras'akti* paraissent contribuer à la fondation en payant la valeur des champs vendus au dieu (c'est-à-dire au temple). Le *Kloñ Poñ Din Rudrasabhā* vend les champs compris entre la mare *Rāmapāla* et la mare *Rudrakirtti*. Un autre personnage nommé *Nāgavindu* vend à crédit, semble-t-il, au dieu, deux lots de champs qui s'étendent jusqu'à la chaussée *Pu Yāñ* (C'est cette dernière expression, nettement tchame, que nous avons mentionnée à propos de *Phnom Bayang*). Le texte devient presque complètement illisible dans ce qui suit où nous relevons le nom topographique d'un cours d'eau peut-être appelé *vrah vināya*; des champs au couchant, d'autres au levant d'une mare : le *Poñ Bhadravis'esa* semble les racheter. Un *Poñ Añis* (?) paraît racheter des champs à l'Ouest d'une mare ; d'autres champs sont rachetés à *Bhavakirtti*. On lit encore ceci tant bien que mal : « Dons faits par moi, le *Kloñ añ* (titres honorifiques), au dieu, au soleil couchant (à l'Occident) moitié prix (*araddha niskraya*).... »

Dans ce texte tronqué on peut remarquer l'abondance des noms sanscrits, prodigués non seulement aux personnages, mais même aux accidents

de terrains. Un autre trait mérite peut-être d'être mis en relief : l'inscription en langue vulgaire, qui était comprise de tous les donateurs, était par suite moins simpliste ou plus impartiale que le texte sanscrit : elle relatait minutieusement toute la part prise par quiconque coopérait à l'œuvre pieuse.

Prasat Thléai. — Au nord-ouest de Vat Pou, près d'un gros village appelé Srok Smong, commence une large et très longue plaine appelée Véal Sochan = Vāl Sucān, dénudée et cultivée en rizières, qui court au nord jusqu'à Préi Khleang et dont la perspective est limitée vers le sud par la chaîne lointaine des monts de Bayang. A Préi Khleang, point situé au sud et à proximité de Préi Mien, sont des ruines insignifiantes. Et dans les bois qui s'étendent à l'est de la grande plaine Sochan sont cachées d'autres ruines sans importance pour la plupart, dont la position exacte n'a pas été relevée : Phùm Ta Mouk où sont des statues ; Vat Chéi Sandiem, Vat Raménh, Prasat Preah Théat, Pohnéa Hor et Prasat Thléai. A ce dernier lieu, dont le nom, Prāsād Dhlāy, signifie « La Tour éventrée », une tour en briques, très ruinée en effet, avait sur une paroi de sa porte une inscription de six lignes, complètement usée ; on ne distingue plus qu'une partie de la date .66 s'aka, précédée d'un chiffre de centaines disparu. Il est à présumer que l'inscription était khmère et remontait de même que la plupart des autres textes de la région au VII^e siècle s'aka (donc 666).

Pohnéa Hor. — Pohnéa Hor = Bañā Hor « le dignitaire astrologue », qui mérite mieux qu'une simple mention, doit être cherché à une cinquantaine de kilomètres environ au nord-ouest de Chaudoc, c'est-à-dire vers 120° 27' E. et 11° N. Ces ruines sont celles de deux tours en briques, dans les bois, démolies au commencement du XIX^e siècle, lors de l'occupation du pays par les Annamites qui enlevèrent les briques, ne laissant guère que les monolithes de grès des encadrements des deux portes. Sur la paroi de droite de l'une de ces portes était gravée une inscription sanscrite de dix-sept lignes et sur la paroi de gauche une inscription khmère de six lignes. La pierre a beaucoup souffert et les deux textes sont mutilés, frustes, à moitié indéchiffrables.

Selon M. Barth, l'inscription sanscrite se résume ainsi : « Bhavavarman, son fils et un personnage à leur service qui est seigneur d'une localité appelée Paseṅga (Pascṅapati) fondent un linga d'Isvara, une image de Durga, une autre de Sambhu-Vishnu, un linga et, dix ans plus tard, une image de

Vishnu Trailokyasāra « l'Essence des trois mondes ». Puis vient une strophe d'invocation contre ceux qui porteraient atteinte à ces donations... Puis donation du roi Bhavavarman au S'iva de Dhanvipura⁽²⁾ ». Le même savant ajoute en ce qui concerne le texte en langue vulgaire : « L'inscription khmère en face de la saṁskrite paraît contenir le détail, avec chiffres à l'appui, d'une ou plusieurs donations. Y reparait la mention S'ri Trailokyasārasvamin. » L'énumération est précédée de l'indication : « Sous le nakshatra uttaraphalguni, un mercredi, le douzième jour de la quinzaine claire de caitra. » Les mots suivants qui contenaient probablement une date ont malheureusement disparu¹. »

Prei Mien. — Enfin Préi Mien = Brai Mian « la forêt des letchis », à quelques lieues au sud de Kampong Takév et de la limite entre Treang et la province de Bati, est un village dont la pagode est construite sur l'emplacement d'un ancien temple. Une petite tour en briques y existe encore ainsi qu'une statue de lion. Dans le revêtement de la terrasse du temple actuel était engagée, semblable aux autres pierres, sa face fruste étant seule visible, une stèle plate de basalte portant sur l'autre face une inscription khmère de trente-deux lignes qu'un intervalle sépare en vingt-cinq et sept lignes. Assez nette en son début, cette inscription a beaucoup souffert dans le bas. Elle commence par le millésime donné en mots saṁskrits et elle dit en résumé que : En 648 s'aka (726 A. D.) le septième jour de la lune croissante de S'rāvāna (juillet-août) le Mratāñ ou dignitaire nommé Bhāskarapāla donna, à titre d'œuvre pie, des champs et des esclaves au dieu S'ri Saṅkaraṅārāyana (c'est-à-dire à Harihara, ou Visknou et S'iva réunis en un seul corps). La situation des champs est indiquée en huit endroits différents. Les esclaves, désignés nominativement, sont une trentaine au total : le nombre de leurs enfants est seulement donné par des chiffres. Un autre personnage le Mratāñ Siddhigaṇa donna une cinquantaine d'esclaves et leurs enfants, peut-être aussi des champs. Le Mratāñ Candrasena contribua de même à la fondation par des dons de champs et d'une quinzaine d'esclaves.

L'obscurité du texte et son mauvais état de conservation permettent d'hésiter entre ce dernier personnage et sa mère qui fut peut-être donatrice et qui est mentionnée en tous cas.

1. *Barth. Inscriptions saṁskrites du Cambodge.* Par un fait unique, je n'ai pas retrouvé dans mes estampages cette inscription khmère et je me suis borné à répéter ici ce qu'en dit l'éminent saṁskritiste.



CHAPITRE VIII

BATI

Le pays. — Le lac. — Les lagunes. — La population. — La pêche. — Yéay Pou. — Ta Prohm. — Vat Bati et sa stèle. — Prasat Preah Kév. — Thmá Doh. — Ta Mau. — La stèle de Préi Sva. — La stèle de Vat Tenot. — Prasat Néang Khmau et ses inscriptions. — Phnom Chisaur, le temple et les inscriptions.

Le pays. — La province de Bati, au nord de Treang et à deux étapes au sud de Phnom Pénh, était autrefois, paraît-il, une division territoriale beaucoup plus importante, comprenant aussi les districts voisins de Phnom Sruoch et Kong Piscí à l'ouest, de Kandal Sting au nord et de Saang à l'est, embrassant donc toute cette région qui s'étend au sud du gros torrent le Prék Tenot, entre les monts et le fleuve, jusqu'à Treang et Préi Krebas, La province actuelle, adossée à de hauts plateaux qui sont les soubassements des monts dits de Phnom Sruoch, couvre l'espace compris entre le Prek tauch « la petite rivière » qui la sépare de Kandal Sting et le Prék de Sla Kou, qui la sépare de Treang. Entre ces deux cours d'eau, le pays de Bati, relativement élevé, légèrement ondulé, est tantôt cultivé en rizières, tantôt couvert de forêts, souvent sablé de quartz ou de granit réduit en fin gravier; il est parsemé de pics granitiques de cent à trois cents mètres d'élévation dont quelques-uns sont remarquables par de curieuses ruines.

Le lac. — Dans la partie septentrionale de ces plateaux le *Tonlé Bati* (= Danlé Pādī, peut-être « lac de beau lieu »: le dernier mot pouvant être aussi la corruption de *Brah Dī* « lieu sacré », l'étymologie étant donc incertaine),

qui a donné son nom à la province, est une belle nappe d'eau claire et limpide, sur fond de fin gravier, longue d'une lieue et demie, large de douze à quinze cents mètres, profonde de quatre à cinq mètres aux pluies, presque guéable en mars ; ses rives en pente douce sont ici marécageuses et couvertes de jungles où se cachent les crocodiles et les tortues, là ombragées de grands arbres qui se mirent à la surface de l'eau. Ce joli lac grossi par les pluies et par les torrents, trop élevé pour être alimenté par la marée ou même par l'inondation fluviale, verse ses eaux dans « la petite rivière » qui limite au nord la province et de là dans le fleuve postérieur.

Les lagunes. — La « petite rivière » large d'une dizaine de mètres, filet d'eau ou gros torrent selon la saison, devient plus importante en pays noyé, où elle reçoit les eaux d'un chapelet de lagunes qui limitent Bati à l'est. En effet, le sol de la province s'abaisse assez brusquement dans la direction du fleuve, soit à l'est où ces grandes lagunes séparent Bati de Saang, soit au sud-est vers Prçi Krebas. Dans cette région noyée, trois des lacs que gonfle l'inondation communiquent entre eux et aussi avec le fleuve par cette « petite rivière ». Du sud au nord on les appelle les Beng = Pñ, ou « lacs » de Neak Ta Pram roï « les cinq cents génies », Kanleng Ronteah « lieu de la foudre » et Chanloun ; celui-ci, le plus grand, mesure une vingtaine de kilomètres du sud au nord.

La population. — Bati, province relativement importante, compte 4,359 inscrits obéissant à l'Okñā Vañsā anjit, gouverneur à huit milliers d'honneurs, de la Maison royale, et qui relève du Yomarāj.

Cette province et les voisines constituent, de même que la région de Sithor — Ba Phnom de l'autre côté du fleuve, un des foyers moraux du Cambodge. Le pays de Bati serait même longtemps resté, selon certaines traditions, l'un des derniers abris de la religion brahmanique. Les habitants, chez qui ne manquent pas les types bruns, tirant sur le noir, secs, aux traits dénotant une origine indienne moins métissée de Chinois que dans les groupes des rives du fleuve, sont aujourd'hui fervents bouddhistes, ardents observateurs des fêtes religieuses qui ont lieu, avec cadeaux aux bonzes, pendant la première quinzaine de kartik (novembre), fêtes qui provoquent l'émulation des villages cherchant mutuellement à s'éclipser par la générosité de leurs cadeaux ou par l'abondance des repas offerts en retour.

Actifs, travailleurs et industriels, les Cambodgiens de Bati sont généralement dans l'aisance : la province, si elle n'est pas trop productive en fruits, est riche par ses fertiles rizières, par le tissage de la soie et par l'industrie de la laque. Nombre d'habitants se rendent sur les bords du fleuve pour y planter du tabac en saison sèche et reviennent labourer et repiquer leurs rizières aux pluies. Dans les plaines marécageuses, ils sèment le riz de saison sèche et l'arrosent en puisant l'eau des bas-fonds voisins à l'aide de grandes auges pivotantes. Ou bien, dans les lagunes, ils sèment à la volée le riz d'inondation, après avoir fait tremper la semence trois ou quatre jours dans l'eau, et en ayant soin, pendant quelques jours, de faire garder par les enfants cette semence que mangeraient les sarcelles et les tourterelles ; dès que ce riz commence à pousser, l'inondation peut venir et couvrir le fond de la lagune de trois ou de dix mètres de crue, les tiges vertes maintiendront constamment leur tête hors de l'eau.

Ces habitants savent distinguer et trier les beaux insectes à laque pour la reproduction, les attachant par petits sacs, en juin, aux arbres *chréi* (un figuier), *sangké* et *treang*, n'oubliant pas d'invoquer au préalable les génies protecteurs, allumant bougies et baguettes odoriférantes près d'un bel arbre et demandant que ces insectes soient préservés des maladies et des mandibules des fourmis dévorantes.

La pêche. — Aux basses eaux, ils vont aussi pêcher les poissons du fleuve, du grand lac, s'engageant chez des patrons annamites qui les paient en parts de pêche. Mais surtout, (et de même les habitants, hommes et femmes, des provinces environnantes), ils accourent en foule à la pêche des grandes lagunes, Chanloung et les voisines, qui, étant alimentées par la crue, varient considérablement de profondeur et d'étendue. Ils s'assemblent et attendent le jour que fixe le seul homme qui ait le droit d'ouvrir le ban, le chef du pays de Pou Andet = *Bo Antét* « le figuier sacré flottant », village de Bati situé près de la lagune, qui sacrifie solennellement un taureau en rut sorti de son troupeau : vaches ou bœufs seraient indignes des dieux. Ce chef marche en tête, sabre en main, suivi de ses fils conduisant l'animal et de toute la foule qui s'assied en cercle au bord de l'eau. Le sacrificateur invoque les divinités, leur demande instamment de préserver les pêcheurs des cruelles, des mortelles blessures que causent les poissons à défenses, à piquants, à venin, et il décapite le taureau d'un seul coup, ayant pris la pré-

caution d'attacher les oreilles de la bête ramenées en arrière : leur extrémité indiquant ainsi exactement l'endroit où il faut frapper. Toute l'assistance pousse à trois reprises son *hou* de guerre et de triomphe.

La pêche commence dès le lendemain et elle dure trois mois. Au début les instruments sont les piques, les harpons de toutes sortes, de toutes formes, maniés avec la plus grande habileté : les harponneurs étant assis sur leurs petites pirogues, la tête enveloppée autant pour obéir aux traditions que pour éviter l'ardeur du soleil ; ou bien ils s'installent sur les nombreuses îles flottantes de la lagune, y pratiquent un trou et guettent le poisson venant prendre l'air. Plus tard on emploie les filets à bâtons raclant le fond et les nasses maniées à la main, coniques et percées en leur sommet. Les coquillages mêmes sont ramassés en dernier lieu. Les accidents ne sont pas rares : certains poissons bondissant hors de l'eau, frappant à la poitrine et déchirant cruellement le buste, nu ou à peu près, des pêcheurs et des pêcheuses. Leur venin tue aussi sûrement que celui des serpents les plus redoutables. Mais qui donc néanmoins pourrait calculer le nombre des malheurs évités par le sacrifice préalable du taureau !

Ces lagunes, ainsi que quantité d'autres où les choses se passent à peu près de même dans tout le Cambodge inondé, sont usagères, grevées de ce droit traditionnel au profit des populations de la région et non susceptibles par conséquent d'être affermées par les autorités ou même d'être exploitées en dehors des conditions et des époques fixées. Au commencement de la crue, la pêche étant finie, et afin de faciliter le repeuplement, elles sont gardées par des hommes armés d'arc lançant des balles de terre durcie : de crainte des Malais, des Tchames et autres gens de races étrangères moins scrupuleux ou moins respectueux que les Cambodgiens des droits établis et traditionnels. Il peut arriver qu'une balle, frappant la tête à un endroit sensible, détermine mort d'homme ; les meurtriers sont alors excusés légalement, ne s'étant servis que de l'arme autorisée par l'usage.

Sur le bord du lac Bati, vers le milieu de sa rive méridionale, en face d'une île — ou presque île — couverte d'arbres qui cachent à moitié plusieurs toits élégants et pointus, est située la Vat ou Pagode de Bati, bonzerie moderne abritée aussi sous les arbres, entre les ruines très rapprochées de deux monuments d'inégale importance appelés Yéaï Pou et Ta Prohm. Ces ruines sont à l'intérieur d'une enceinte rectangulaire de ville ancienne qui

mesurait de 800 à 1,200 mètres de côté; des tronçons de remparts, larges de quinze à vingt mètres, subsistent encore en plusieurs endroits : la face septentrionale de cette enceinte, doublée d'un fossé qui était creusé ici à l'intérieur du rempart, séparait du lac la ville et ses deux monuments.

Yéay Pou. — Yéai Pou = Yāy Bau « la grand-mère Benjamine, dernière née » est une simple tour massive et isolée, dégagée d'arbres, visible du lac, située à une cinquantaine de mètres de la rive, au Nord-Est et tout à proximité de la bonzerie moderne, sur un petit terre-plein qu'entoure un fossé qui se confond, du côté du lac, avec le fossé des anciennes remparts de la ville. Construite en blocs de grès, haute de six à sept mètres, large de cinq à six, cette tour est précédée à l'Est d'un avant-corps formant vestibule qui soutient une paillote servant aujourd'hui de temple aux bonzes, abritant leur massif Bouddha; ce qui explique que ce petit monument antique, désaffecté mais pas abandonné, soit entouré de sémas ou bornes sacrées des temples actuels. Le Bouddha n'est pas vénéré seul ici. Il masque l'entrée de la tour et la représentation de l'antique divinité, le linga, qui reçoit encore de nos jours les ex-voto, les bougies, les baguettes odoriférantes et les adorations des fidèles. C'est un monolithe haut de 0^m,60 taillé avec soin : sa base forme un cube parfait et supporte le fût à huit faces que surmonte une calotte hémisphérique portant d'un côté, pour mieux préciser le symbolisme, une niche que remplit une tête à demi effacée.

La porte extérieure de l'avant-corps de Yéai Pou et aussi sa porte intérieure ou porte de la tour proprement dite sont surmontées d'entablements sculptés représentant des Bouddhas plus ou moins ruinés, des acanthes, des arabesques; on aperçoit encore sur le tout des traces de vernis rouge. Il est permis de se demander si ces sculptures bouddhiques ne sont pas postérieures à l'édification de la tour, si elles n'ont pas remplacé, à l'époque du changement de religion, d'autres sculptures mieux en harmonie avec le caractère du monument.

La face ouest est sculptée en fausse porte dont le linteau très remarquable représente Vishnou aux quatre bras debout sous un dragon formant ogive : le dieu pose un de ses pieds sur un siège cubique et il est entouré d'adorateurs dont l'un a aussi quatre bras. De graves personnages, rois ou dieux, s'alignent au-dessous de Vishnou. A l'intérieur du sanctuaire, il n'y a plus que des pierres brutes. Des débris de corniches et de statues sont entassés au dehors.



Ta Prohm. — A une centaine de mètres à l'Ouest de Yéaï Pou et de l'autre côté de la Vat Bati, le temple de Ta Prohm = Tā Brahm « l'ancêtre Brahma », beaucoup plus important, est caché, en retrait dans les bois, envahi par la végétation et infesté de chauves-souris. Certains indices démontrent qu'il fut affecté au Bouddhisme avant d'être abandonné. C'est un temple de plain-pied avec le sol, orienté à l'Est, précédé d'une avenue bordée de bassins sacrés. Il comprend un mur de première enceinte, une deuxième enceinte formée d'une galerie, des édicules et un sanctuaire.

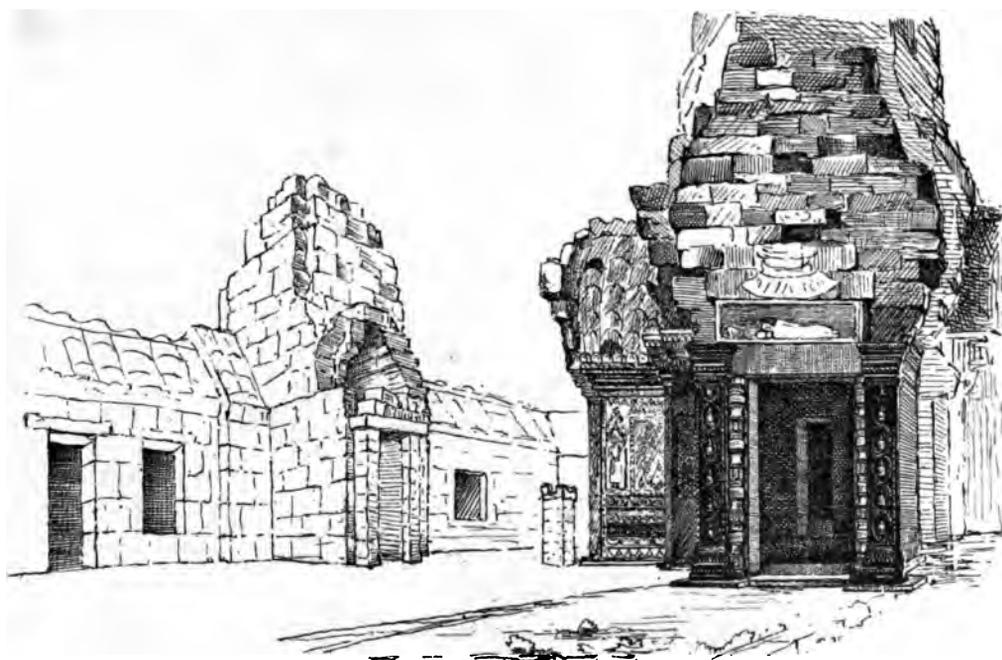


FIG. 30. — Ta Prohm. Le sanctuaire vu de l'est : pilier monolithe et galerie septentrionale.
Dessin de M. Prudhomme.

Le mur extérieur, en blocs de limonite, haut de 2^m,50, mais ruiné en grande partie, enclôt un rectangle de 130 mètres environ E.-O. sur 100 mètres N.-S. Des portes monumentales avaient été construites au milieu des faces de l'Est et de l'Ouest, mais elles sont en ruines. Plusieurs petites ouvertures ou poternes permettaient de pénétrer par les autres faces.

La seconde enceinte, était une galerie construite en limonite, haute de cinq à six mètres, large de deux, qui enclôt un préau rectangulaire d'une trentaine de mètres de côté. De nombreuses cloisons divisent cette étroite galerie en

cellules dont les portes et les fenêtres donnent sur le préau intérieur. Au milieu de chaque face, des portes monumentales sommées de tours sont actuellement soulevées par la végétation qui renverse les monolithes de grès de leurs encadrements. Déjà nombre de pièces intéressantes gisent à demi enfouies dans le sol ; par exemple deux linteaux très bien travaillés qui représentent, l'un des personnages voyageant en famille sur un char et escortés de porte-flammes, l'autre la scène du barattement : les baratteurs étant d'un côté coiffés du mukuta conique, et de l'autre côté leurs coiffures étant cylindriques,

A l'intérieur du préau, deux édicules voûtés, placés dans les angles en avant du sanctuaire, sont de construction identique, présentent un vestibule



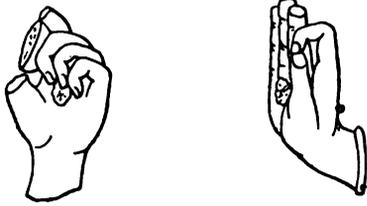
FIG. 31. — Ta Prohm. Sanctuaire et galeries postérieures, vus du nord (dessin de M. Prudhomme).

s'ouvrant à l'ouest et une chambre obscure. A celui du sud, le linteau de la porte représente un dieu à quatre bras, assis, supporté par trois bayadères flanquées d'adorateurs et de lions, le tout reposant sur la tête de Rāhou et sur les guirlandes qui sortent de la gueule du monstre. Au linteau de la porte de l'édicule du nord est sculpté Vishnou debout, vêtu d'une culotte courte et collante, armé du disque et de la massue, entouré de dieux et d'adorateurs tous coiffés de beaux mukuta ou diadèmes pointus.

Aux deux autres angles du préau se dressent deux piliers monolithes, isolés, carrés, haut de 1^m,80, larges de 0^m,80, dont le sommet est taillé en creux et saillies régulièrement alternés ; ces piliers étaient peut-être destinés aux sacrifices.

Au centre du préau, le sanctuaire est une tour carrée, entièrement cons-

truite en grès. Il est relié à la face ouest de la deuxième enceinte par une dernière tour que prolonge une galerie. Ce sanctuaire, qui mesure une dizaine de mètres de largeur sur à peu près autant de hauteur, a donc trois entrées à ciel ouvert, sa quatrième porte donnant sur cette galerie. Il est couvert extérieurement d'une grande profusion de sculptures sur ses



chambranles, panneaux et murs, où se rencontrent tous les motifs possibles de décorations : fausses fenêtres ornées de balustrades, guerriers farouches armés de massues, femmes gracieuses tenant à la main la fleur de lotus.



FIG. 32. — Ta Prohm. Statue de divinité et petites figures du Bouddha (dessin de M. Spooner).

Au fronton de l'Est, sous une sorte de cloche, parasol informe ou lotus renversé, un Bouddha couché, c'est-à-dire au Nirvāna, a été sculpté en retrait : la pierre ayant dû être creusée, probablement parce que ce Bouddha remplace les sculptures primitives enlevées ; par sa facture même il paraît postérieur aux autres motifs du monument. Deux gardiens farouches armés de massues qui le flanquent sur les chambranles et qui sont surmontés de cloches plus petites, se trouvent eux, sur le même plan que ces ornements ; ici la pierre, restée intacte, n'a pas été évidée. Les autres portes du sanctuaire, dédaignées sans doute par les bouddhistes, ont conservé leurs sculptures primitives, leurs anciennes figures de dieux aux attributs divers. Au fronton du Nord, sous la courbe ondulée du dragon, un dieu à six bras tient le chapelet, le trident, la conque, le disque, le tambourin et le vase des ablutions ; il porte sur sa coiffure une petite figure assise. Au fronton du Sud, c'est Vishnou jonglant avec des déesses en prière ; d'autres adorateurs sont prosternés à ses pieds.

Les statues de ce monument, encore nombreuses, semblent appartenir à

diverses époques. Dans le sanctuaire, un Bouddha efflanqué, haut de 2^m,50, debout, prêchant, entouré aujourd'hui d'un lac de guano infect accumulé par les chauves-souris, a dû être introduit postérieurement à la construction du monument, expulsant les anciennes idoles reléguées dans la partie nord de la galerie d'enceinte.

On remarque dans cette galerie une lourde statue, haute de plus de deux mètres, aux jambes massives, aux pieds énormes, bouche immense, yeux clos dont tout le haut du corps est couvert de bandes horizontales, en groupes serrés de petites femmes assises et se donnant la main ; cette divinité présente encore une particularité plus rare mais non unique : des statuettes sont sculptées sur chacun de ses doigts de pied. Un autre dieu de grandeur naturelle était coiffé d'une sorte de résille à rangs de grosses perles et portait sur le front une figurine assise. Une jolie statue de femme, coiffée d'un diadème attaché sur la nuque par un nœud de rubans étroits, vêtue d'une jupe d'étoffe à dessin large et quadrillé, a été brisée en deux morceaux, la tête et le corps.

Le temple de Ta Prohm, aux proportions modestes, aux sculptures soignées, mais aux statues d'époques diverses et souvent informes, semble remonter à peu près au x^e siècle s'aka. Primitivement brahmanique sans doute, il fut affecté plus tard au bouddhisme. Les indigènes racontent au sujet de ce monument et de celui de Yeaï Pou une légende banale et insignifiante. Ta Prohm, fils de Yeaï Pou, désira sa mère qui le repoussa avec horreur. Ils luttèrent à qui élèverait plus promptement pendant une seule nuit les édifices qui portent leurs noms. Grâce au stratagème, bien connu dans toutes les légendes de ce genre, du fanal simulant l'étoile du matin et induisant l'homme à cesser prématurément son travail, le fils dénaturé fut vaincu par sa mère qui put lui dicter ses ordres.

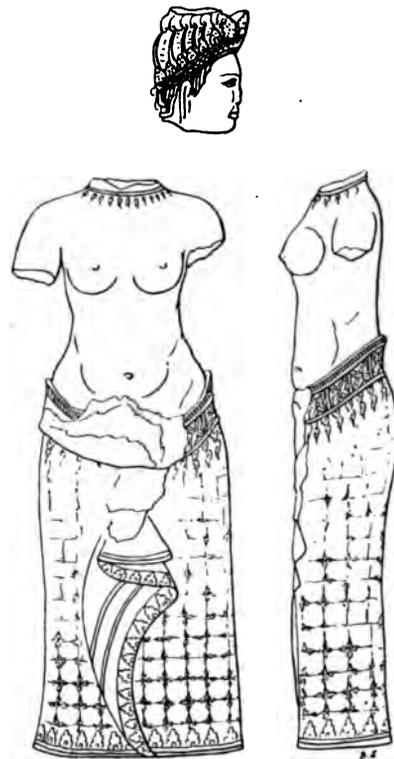


FIG. 33. — Statue de déesse de Ta Prohm (dessin de M. Spooner).

Vat Bati. — Il n'y a aucune inscription, ni à Yéaï Pou, ni à Ta Prohm. Entre ces deux monuments la bonzerie actuelle, *Vat Bati*, qu'on appelle aussi *Vat Tā Vā*, en possède une, mais moderne et ne se rapportant nullement aux anciens temples. Elle compte vingt-trois lignes gravées sur une des faces d'une stèle plate gisant sur un petit terre-plein de ce monastère qui ne présente autrement rien de remarquable. Les lettres, de forme moderne, sont assez grandes et médiocrement tracées. Le document, bouddhique, est semblable par la langue et par le sens aux nombreuses inscriptions de l'époque, xvi^e siècle, qui ont été burinées sur le monument d'Angkor Vat. Après une invocation à Maitreya, le futur Bouddha, l'inscription donne la date, 1496 s'aka = 1574 A. D., année du Chien, pleine lune de Phalgun (février-mars), jeudi. Un dignitaire, l'Okkhuñ Dibā Sên Sên et sa femme firent, par piété et en vue de la vie future, diverses donations (à la pagode); entre autres cinq statues du Bouddha, onze esclaves, quatre buffles, cent et trois pièces de champs, des recueils de livres sacrés, des parasols, des banderoles, etc. Ils donnèrent cinq esclaves et six enfants (esclaves) en présence des témoins invités, qui étaient trois *samtac* ou chefs de pagode et quatre dignitaires civils, tous nommés. L'inscription se termine par cette formule imprécatoire: « Si plus tard nos parents et nos descendants viennent revendiquer ces esclaves, que les Bouddhas futurs en nombre égal aux grains de sable ne sauvent pas ces ravisseurs, qu'ils tombent dans les lieux de supplice réservés aux grands criminels, dans l'enfer Avicī ».

Prasat Srah kéo. — *Prasat Srah kéo* « la tour du bassin des bijoux » à quelques lieues à l'ouest de Vat Bati est une tour ruinée, en briques, orientée à l'est, et entourée d'un fossé. Elle abrite encore ses deux statues mutilées, un dieu et une déesse.

Thmā Doh. — A mi-distance entre Vat Bati et le village important de *Preah Sampear*, la résidence habituelle du gouverneur, qui est à quatre lieues au sud, se dressent quelques pics granitiques dont deux, à trois cents mètres l'un de l'autre, sont couronnés par des ruines appelées *Prasat Thma Doh* et *Prasat Ta Mau*. Ces deux ruines sont annoncées, à 1200 mètres en plaine, par une pièce d'eau, beau bassin malgré son nom « le lac à l'eau trouble »; il est couvert de lotus et son axe passe à peu près entre les deux collines.

A *Prasat Thmā Doh* « la tour de la pierre qui pousse » la butte, formée

de grosses roches de granit, est en pente très raide, surtout vers le haut où il faut gravir un escalier de pierres brutes pour atteindre la petite terrasse du monument. Devant la tour, une table d'ablution en pierre noirâtre et des débris d'idoles brahmaniques, Vishnou, Ganesa, dieux encore honorés, ainsi qu'en témoigne l'huile de coco qui les enduit. La tour, aux épais murs de briques, ayant perdu son sommet, mais haute encore d'une dizaine de mètres, avait une porte de grès aux belles sculptures. Les colonnettes en sont remarquables. Le linteau de l'entablement, plaque haute d'un mètre et large de deux mètres cinquante, représente Siva aux dix bras dansant sur un trône et adoré par Ganesa et par d'autres personnages. L'intérieur de la tour est presque entièrement rempli par un énorme bloc de granit haut de quatre à cinq mètres qui ne laisse libre qu'un étroit vestibule sur lequel il surplombe. Selon les indigènes, cette roche, sortie du sol depuis le commencement du siècle, pousse continuellement : d'où le nom de ce monument qui est très redouté des mandarins et que le peuple vénère encore ainsi qu'en témoignent les dépouilles de chevelures qu'on y dépose.

Ta Mau. — Au sud-est de Thmà Doh, l'autre colline, celle de *Ta Mau* « l'ancêtre Mau », haute aussi de soixante ou quatre-vingts mètres, mais moins raide d'accès, a deux sommets entre lesquels grimpe le sentier. Sur l'une de ces cimes, une tour en briques, encore haute de six à huit mètres, fait face au nord. L'intérieur de ses murs a conservé des traces de beau vernis rouge. De même qu'au monument voisin, les sculptures des pièces de la porte étaient très belles. Le linteau représentait la scène du barattement. A terre devant la tour, gît une autre grande plaque de grès représentant Vishnou dormant sur le serpent aux têtes multiples qui repose lui-même sur un grand lion. Du nombril de Vishnou sort la tige de lotus dont la fleur sert de trône à Brahma aux quatre têtes; des hommes et des femmes adorent ces dieux. Une statue isolée de déesse, haute de cinquante à soixante centimètres, est encore vénérée sans doute par les gens du pays, ses lèvres étant enduites d'huile.

Préi Soa. — Non loin de la « Petite rivière », Prék Tauch, à l'est de Vat Bati et à la limite entre les plateaux cultivés en rizières et les plaines que noie l'inondation annuelle, est le village de *Préi Sva* = Brai Soã, « la forêt des singes », appelée aussi *Bréi Chéa* = Brai Jã « la bonne forêt ». Son temple actuel

est probablement construit sur l'emplacement d'un temple ancien ; le mur de soutènement de sa terrasse contenant nombre de beaux blocs travaillés de basalte noirâtre. Dans la *Brah Vihār* une stèle plate de même nature porte sur une de ses faces une inscription de dix-neuf lignes fortement détériorées par des éclats de la pierre, surtout dans le haut et aussi dans le bas où la fin paraît manquer. L'écriture, fine, grêle, cursive, mal conservée malgré la dureté de la pierre, remonte sans doute au *vi^e* siècle *s'aka*. Ce document détaille les donations de champs que font au dieu *Srī Pingalesvara* (un vocable de *Siva*) des *Poñ* ou seigneurs, les uns portant des noms sanscrits, *Sivabhūsana*, *Sivaraksa*, *Bhatasakti*, *Vinaya*, etc. ; d'autres des noms indigènes, *Kris*, *Anek*, *Muka Kraham*, « face rouge », etc.

Vat Tenot. — *Vat Tenot* « la pagode des palmiers borassus » appartient au village de ce nom situé au sud-est du *Phum Preah Sampear* et à deux ou trois lieues au nord du monument de *Phnom Chisaur* qui méritera une longue étude. Une stèle en basalte noir était dissimulée dans le mur de soutènement de la terrasse du temple actuel de *Vat Tenot*. Selon les bonzes, elle avait été déterrée à quelques deux cents mètres à l'est en un lieu appelé *Tuol Prasat* « tertre de la Tour », où il ne reste plus rien. Cette stèle porte sur une de ses faces une inscription khmère de quinze lignes que surmontent dans le haut des dessins d'ornement figurant des rosaces, des fleurs de lotus. L'écriture belle, nette, est du *vi^e* siècle *s'aka* ; la langue est relativement claire ; ce beau document aurait pu donner des renseignements importants s'il n'avait été mutilé, scié à droite dans le sens de la longueur ce qui lui a fait perdre la fin ou la seconde moitié de toutes ses lignes et ce qui rend impossible sa traduction et même conjectural, très difficile, tout résumé. Ces réserves faites, voici à peu près ce que l'on peut lire dans ces tronçons de lignes : Un ordre fut donné par un roi.... L'œuvre pie du *Poñ Tāñ*... Donation de cinq champs dont la situation est indiquée... Œuvre pie de l'aïeul du *Poñ Tāñ*... Donations de deux champs et d'esclaves faites au dieu *S'rīganapati* (= *Ganesa* ou bien *Siva* lui-même), dont le nom est deux fois répété... Esclaves donnés à *Yrah Svayambhū* (*Brahma*)... *S. M. Jayahvarmma* (*sic*) donne au *Poñ Isvaracīta* et au *Poñ*... Inscription de l'ordre royal... Le *Mratāñ* gouvernant *Vikrama pura*, a envoyé le *Mratāñ Kloñ Rājagraha*... Le *Poñ Tāñ* serviteur... *Isvaracīta* neveu du *Poñ Tāñ*... Au *Mratāñ Sudarsana* petit-fils...

Cette inscription de *Vat Tenot* remonte, selon toute vraisemblance, au

règne du roi dont on y lit le nom Jayavarman I^{er}, fin du vi^e siècle saka ; elle relatait les donations faites aux dieux brahmaniques par divers membres d'une famille qui paraît être de caste sacerdotale : enfin, elle permet peut-être de supposer que Vikramapura serait le nom de la ville voisine, celle dont existent des vestiges de rempart autour de la Vat Bati.

Néang Khmau. — *Prasat Néang Khmau* « les Tours de la Dame noire » sont situées à une lieue à l'ouest du Mont Chisaur dans le territoire du Phūm Damnak Char. Un fossé-bassin, interrompu à l'est par la chaussée d'accès du temple, entoure un petit tertre artificiel où se dressent encore deux tours carrées en briques, découronnées de leurs sommets, rapprochées l'une de l'autre et orientées à l'est. A côté un monceau de briques indique qu'il y avait là jadis un édicule ou peut-être une troisième tour. Des deux qui subsistent, celle du sud ou de droite, haute d'une douzaine de mètres, large de six ou sept, un peu plus grande que sa voisine, a conservé quelques traces de peinture rouge à l'intérieur. Sa porte en grès est bien sculptée quoique sobre d'ornements. La tour de gauche mesure cinq à six mètres de largeur, sept à huit mètres de hauteur, avait une porte mieux sculptée encore, mais l'entablement est abîmé. Elle abritait, il y a quelques années, des débris de statues remarquables d'exécution.

Trois inscriptions ont été découvertes à Prasat Néang Khmau. Sur la paroi de droite de la tour de droite avait été burinée une inscription sanscrite de dix lignes qui donne formellement la date de 850 s'aka = 928 A. D. pour l'avènement de Jayavarman IV, frère de Yas'ovarman, succédant à son neveu Is'anavarman II. Sur la paroi de gauche de la tour de gauche avait été gravée une autre inscription sanscrite de cinq lignes dont il ne reste que de courts fragments et qui paraît être contemporaine de la précédente, donc du milieu du ix^e siècle s'aka.

La troisième inscription de Prasat Néang Khmau était écrite en langue khmère sur une stèle de basalte noirâtre qui se trouvait enterrée sous le monceau de briques. L'écriture de cette inscription de dix lignes indique qu'elle remonte au vi^e siècle s'aka. Il faut deviner tant bien que mal, sous l'usure de la pierre, ses lettres grandes mais grêles et effacées. Elle contenait la liste nominative des esclaves, — avec indication en chiffres du nombre des enfants de chaque femme, — qui étaient donnés, ainsi que des champs et des jardins, au dieu Vrah Yama. peut-être, car on y lit son nom.

En résumé, les tours actuelles de Néang Khmau furent probablement édifiées avant le milieu de notre x^e siècle, sur l'emplacement d'un temple qui remontait à plusieurs siècles en arrière. Quoique leurs deux inscriptions sanscrites semblent être vishnouïtes, le nom donné à ces tours paraît indiquer que l'une, tout au moins, fût dédiée à Kāli « la déesse noire ». Ce monument est aujourd'hui très redouté des indigènes; aucun fonctionnaire n'oserait passer devant ou l'aborder de front.

Phnom Chi Saur. — Le Phnom Chi Bap = Bham Jī Pāp « mont de l'ancêtre Pāp », colline de grès, boisée, haute d'une centaine de mètres et située dans le sud-est de la province, à la limite de la région noyée, n'offre rien de remarquable. Mais à quelques lieues à l'ouest un peu sud, une autre colline, le Phnom Chi Saur = Bham Jī Sūr « le mont de l'ancêtre Sūr ou Sūrya » porte le monument le plus curieux peut-être de la province de Bati.

Cette colline de Chi Saur, boisée, haute de cent vingt à cent trente mètres, à ossature de grès assez beau et propre aux constructions, s'allonge et s'abaisse en pente douce vers le nord-ouest et se termine plus brusquement au sud-est où a été construit le temple sur un ressaut ou esplanade naturelle que dominant en arrière les deux cimes du mont séparées elles-mêmes par une gorge qui s'abaisse de vingt-cinq mètres. De ces sommets, où des amas circulaires de blocs de grès frustes, mesurant cinq mètres de diamètre, semblent indiquer un culte plus ancien que celui des monuments cambodgiens brahmaniques, la vue se perd de tous côtés dans l'horizon sans limites, sauf à l'ouest, où la grande chaîne dentelée qui court de Phnom Sruoch à Kampot profile ses pics et ses arêtes sombres. Au sud, par delà les vastes lagunes de Préi Krobas, les monticules de cette province et de celle de Treang surgissent dispersés de tous côtés. A l'est, une autre série de grandes lagunes également gonflées par la puissante pulsation annuelle de l'inondation se devine, continue et prolongée, contournant le Phnom Chibap et poussant sur la gauche une pointe dans l'intérieur de la province pour séparer les emplacements antiques de Vat Tenot et Préi Sva, ces deux promontoires avancés des plateaux de Bati. Plus près, tout autour de Phnom Chisaur, règne la forêt interminable des grands arbres qui cache à l'ouest les tours de « la Dame noire » et qui est plaquée de loin en loin par les larges taches dénudées des rizières, vertes ou jaunes selon la saison.

Le temple. — Les ruines de ce monument appelé Vat Phnom Chisaur, sans doute à cause d'une bonzerie moderne qui s'est maintenue à sa gauche sur le prolongement de son esplanade, comprennent dans leur ensemble le temple proprement dit, un escalier d'accès qui descend la pente du mont, un édicule en croix au bas, une large avenue en chaussée, un autre édicule à huit ou neuf cents mètres dans la plaine et un grand bassin rectangulaire à douze ou quinze cents mètres du mont. Ce bassin est appelé aujourd'hui Tonlé om = Danle um « lac à pagayer », nom qui semble indiquer que cette vaste pièce d'eau de mille à douze cents mètres de côté, couvrant donc plus de cent hectares, servait aux joyeuses joutes nautiques où se passionnèrent de tout temps les Cambodgiens. Tout cet ensemble a été construit sur le même axe est-ouest. A droite et à gauche de l'avenue, le terrain moins uni semble indiquer l'emplacement des édifices particuliers qui bordaient cette voie des deux côtés.

Les deux édicules ou petits temples construits en plaine méritent quelques détails. Le plus éloigné du mont, appelé Khsin Ravāñ « Khsin de garde » est une galerie en forme de croix mesurant une quarantaine de mètres d'une extrémité à l'autre de ses branches latérales, nord-sud, et une trentaine de mètres à ses branches de l'axe général du temple, c'est-à-dire est-ouest. Chaque branche se termine par une chambre moins haute. La porte principale, plus décorée de sculptures, est celle qui fait face au mont, mais les murs de toute la moitié orientale de la galerie sont percés de nombreuses ouvertures. Cette construction massive, toute en blocs de grès remarquables par leurs grandes dimensions, aux murs épais de près d'un mètre et hauts de quatre mètres, est actuellement à ciel ouvert, ayant perdu sa toiture qui était probablement en matériaux légers et peu durables ; l'absence de décombres indique en effet que cette couverture n'était pas une voûte de grès construite en encorbellement. Au milieu de cet édicule est une grande statue du Bouddha couché.

A huit ou neuf cents mètres de là, au bas du mont, l'autre galerie, appelée Khsin Thmal (du support?), semblable à la précédente, mais construite en blocs de grès moins volumineux, est surtout remarquable par l'écartement de ses murs qui sont distants de 6^m,30, écartement absolument inusité, même dans les galeries qui, comme celle-ci, n'avaient pas à supporter une voûte de pierre. Par suite des dernières déclivités de la colline, les entrées de l'ouest de cet édicule sont de plain-pied, tandis que de l'autre côté les soubassements

hauts de trois mètres environ sont coupés par des escaliers. Il n'y a pas de statue dans le Khsin Thmal.

De cet édicule part, bien dégagé et construit tout en limonite, l'escalier qui monte le flanc de la colline dont la pente douce dans le bas permet à quelques larges paliers d'alterner avec les marches. Flanqué au bas de statues de lions, bordé partout d'un petit parapet, il commence avec une largeur de sept à huit mètres pour se rétrécir progressivement et s'élever à plus de quatre vingts mètres, en comptant trois cent quatre-vingt-dix marches. Dans le haut il monte très raide entre les murs de soutènement de trois terrasses nécessitées par l'escarpement et qui vues du bas semblent inaccessibles : ces grands gradins servent d'assises au temple dont le péristyle s'arrête au bord de cet abîme. Du bas, la petitesse réelle de la construction semble due à l'éloignement : les anciens Cambodgiens s'étant montrés habiles ici, de même qu'en bien d'autres monuments, à augmenter l'effet de la perspective.

Adossé à la montagne dont le sommet le domine d'une trentaine de mètres, le temple occupe toute la profondeur de la petite esplanade ménagée par la nature à près de cent mètres au-dessus de la plaine ; il couvre un rectangle qui mesure environ quarante-deux mètres de façade sur quarante-huit de profondeur. Il est enclos par des galeries d'enceinte construites en limonite mais où le grès, extrait peut-être de la montagne même et à proximité, est prodigué aux portes et aux couronnements partout couverts de riches sculptures. Sur le faitage se déroulent des dragons à neuf têtes dont la centrale présente cette particularité d'être munie d'un appendice nasal rappelant une trompe d'éléphant. Des cloisons intérieures partagent ces galeries en chambres qui sont au nombre de cinq très courtes aux faces est et ouest, et de trois sensiblement plus longues aux faces latérales. Les trois chambres centrales de la face d'honneur communiquent du dedans au dehors par un double escalier, celui du milieu étant abrité par un double péristyle monumental ; les deux chambres latérales de cette face communiquent par des portes avec le préau intérieur mais elles prennent aussi vue par des fenêtres sur le beau paysage de la plaine. La pièce centrale des trois autres faces s'ouvre également de l'intérieur à l'extérieur par un péristyle double à la face de l'ouest, mais simple et seulement tournés vers l'intérieur aux deux faces latérales ; toutes les autres chambres de ces faces ne communiquent qu'avec le préau intérieur.

Dans ce préau, sept édicules, de formes et de grandeurs différentes, con-

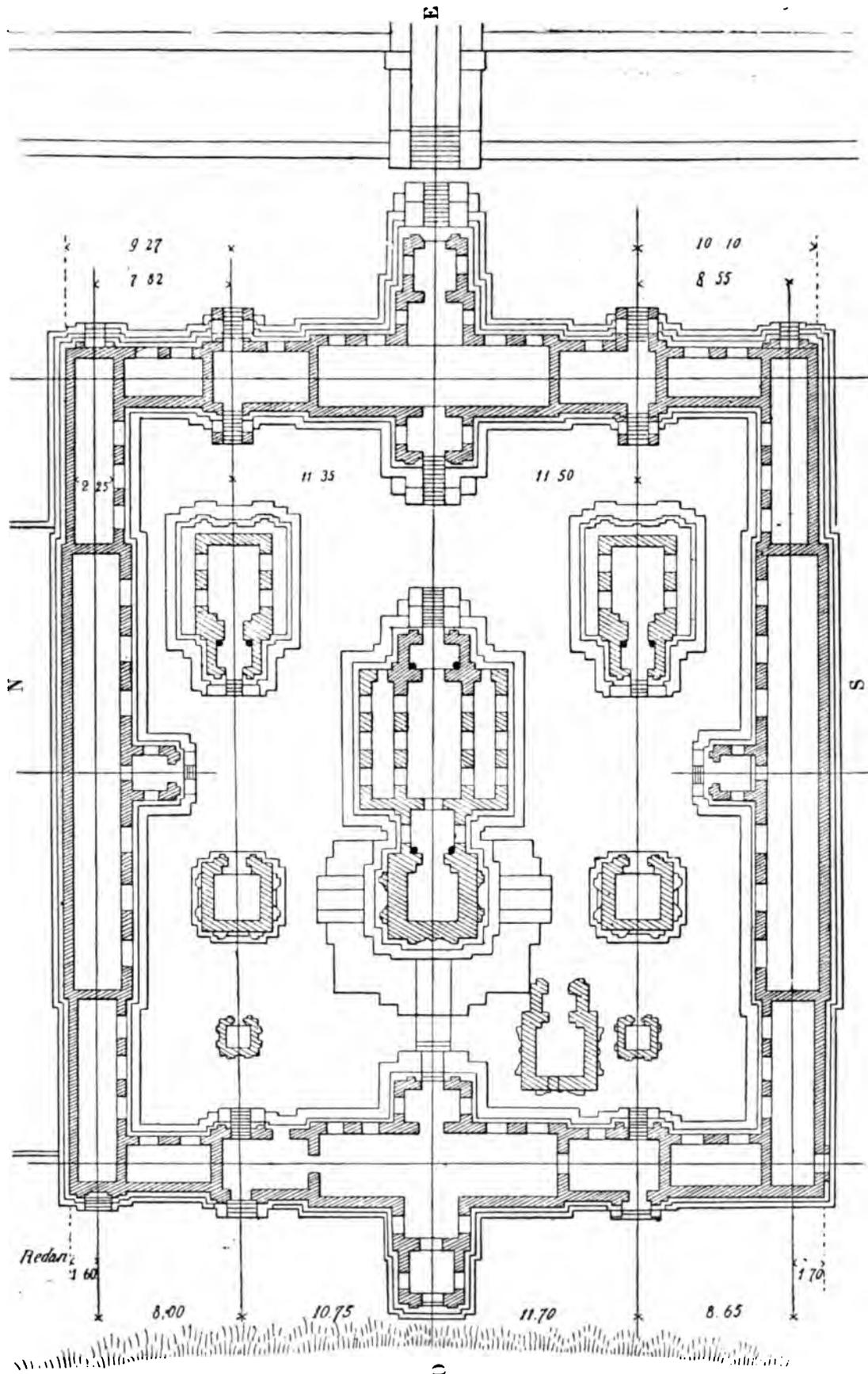


Fig. 34. — Plan du temple de Phnom Chh Saur.

struits en briques, sont disposés autour d'un sanctuaire central que quatre de ces édicules flanquent symétriquement. En avant les deux plus importants sont tournés à l'ouest et ont une porte sculptée où quelques marches donnent accès à une première pièce éclairée par deux petites fenêtres et communiquant avec l'arrière-pièce qui reçoit la lumière tombante par quatre soupiraux pratiqués dans la frise sur les côtés. Les deux autres édicules latéraux, plus petits, se composent d'une unique chambre dôme, n'ayant qu'une seule ouverture, la porte qui donne à l'est. Les trois derniers édicules, tous orientés à l'est, sont placés en arrière du sanctuaire, le long de la galerie ouest de l'enclos ; deux, très petits et très ruinés, ne se composaient que d'une pièce ;

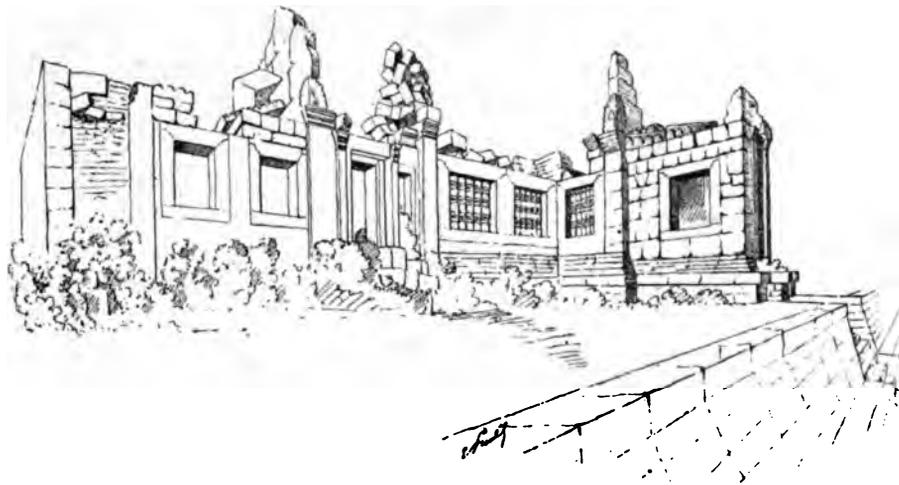


FIG. 35 — Façade orientale du temple de Phnom Chi Saur (dessin de M. Prudhomme).

l'autre, un peu plus grand est de construction peut-être moins ancienne. Tous ces édicules du temple abritent aujourd'hui les débris d'ossements humains que les gens du pays y déposent dans des bols après l'incinération.

Le sanctuaire central, reporté selon la loi des axes en arrière et un peu au nord du centre de figure, long d'une vingtaine de mètres, reposant sur un soubassement haut d'un mètre vingt centimètres, dallé en plaques de grès, est un curieux petit édifice reproduisant, en miniature et sauf la relation des proportions, toutes les parties qui composent une cathédrale. A l'est, quelques marches permettaient de monter au porche qu'éclairaient deux fenêtres décorées de cinq barreaux de pierre sculptés. Une porte permettait

de passer de ce porche dans une nef centrale que flanquaient deux bas-côtés ou nefs latérales. Quatre piliers énormes en limonite, deux de chaque côté, déterminaient trois travées et soutenaient la voûte de cette nef centrale, voûte très épaisse, construite en briques et remarquable par sa courbe en ogive aiguë. Les nefs latérales, actuellement à ciel ouvert, étaient éclairées chacune par trois fenêtres aussi décorées de barreaux. D'autres fenêtres, triangulaires celles-ci, étaient pratiquées, soit sur les côtés de la nef centrale, soit à ses extrémités au-dessus des portes qui la faisaient communiquer avec le porche et avec le chœur. Ce chœur, réduit distinct de la nef, était éclairé par sa porte



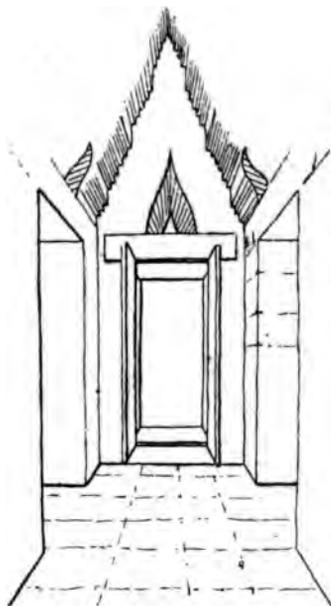
FIG. 36. — Vue extérieure du sanctuaire (dessin de M. Prudhomme).

et par des fenêtres latérales ; une autre petite porte le faisait communiquer avec le sanctuaire obscur, chambre carrée construite en briques qui abritait certainement la divinité : le mur de ce sanctuaire étant en effet percé au nord par un caniveau, le somasūtra, que terminait à l'extérieur une gargouille, en tête de chimère, gueule béante, dont les débris gisent épars sur le sol. Actuellement, le dôme écroulé de ce sanctuaire laisse pénétrer la lumière du ciel sur un fouillis de Bouddhas de bois entassés pêle-mêle dans les briques amoncelées.

La porte de communication entre le porche et la nef centrale a conservé, par exception, ses deux battants de l'époque en bois dur. Sur chaque battant

est sculpté à l'extérieur, en haut relief un gardien farouche armé d'une massue, aux dents saillantes, coiffé d'une tiare à quadruple étage, décoré aux bras et aux jambes de bracelets figurant des serpents, aux oreilles d'ornements pyriformes qui tombent sur les épaules ; il est debout les pieds sur un animal qui ressemble à un gros rat ou à un petit chien.

Plusieurs débris, statues ou lingas, restes des anciennes idoles brahmaniques, gisent mutilées dans les ruines de ce temple ; aussi des autels évidés



Prud'homme

FIG. 37. — Vue intérieure du sanctuaire (dessin de M. Prudhomme).



Prud'homme

FIG. 38. — Un gardien de porte (dessin de M. Prudhomme).

en tables de lavages percés de trous ronds ou carrés, mortaises qui recevaient le tenon du socle des idoles et se prolongeant vers la gauche par des becs qui permettaient de recueillir les eaux lustrales ; on y voit aussi de beaux monolithes hémisphériques de grès rose, peut-être les pierres terminales des tours, ou peut-être des représentations de divinités. Mais la pièce de sculpture la plus remarquable, vue par l'auteur de ces lignes en 1874 et qui avait disparu en 1882, était une admirable statue, haute de cinquante à soixante centimètres représentant un beau type mâle, un roi probablement, accroupi sur

une jambe à peu près dans la pose de la statue dite du roi lépreux à Angkor Thom, mais coiffé du mukuta, à la figure animée et expressive, vêtu d'une culotte au large rebord retombant de la ceinture, tenant dans ses mains deux objets, l'un semblable à une boule et l'autre à un morceau d'étoffe découpé en forme de balance dont les plateaux seraient remplacés par des sachets. Ce joli morceau de sculpture qui était placé dans la nef centrale du sanctuaire a été enlevé probablement par M. Moura et doit se trouver quel-part dans une collection ou dans un musée du Midi de la France.

Derrière le temple un bassin creusé dans le roc donne encore de l'eau presque toute l'année aux quelques ~~religieux~~ qui habitent la bonzerie moderne située au nord de l'édifice ancien, sur le prolongement de l'esplanade.

Grès, briques et limonite furent les matériaux judicieusement employés à la construction de ce petit monument si remarquable par sa situation, par l'originalité de ses dispositions et la richesse de ses sculptures. Aujourd'hui il s'écroule et sème ses plus belles pierres travaillées sur la pente de la montagne. Dans la plaine, ses deux *Khsin* sont recouverts et cachés par la végétation, son lac à pagayer est envahi par les grandes herbes.

Les inscriptions. — Quatre inscriptions ont été estampées dans le temple de Phnom Chisaur; l'une sur une paroi d'édicule au sud du sanctuaire, les trois autres sur autant de stèles qui sont actuellement au musée Guimet.

Le plus ancien de ces documents, gravé sur une face de stèle longue et étroite, en basalte noirâtre un peu écornée et écaillée par endroits, compte trente-six lignes d'une écriture fine, mais nette, bien tracée, arrondie et cursive, ornée de fleurons à profusion. Cette inscription khmère contenait deux dates dont la première est certaine quoiqu'elle n'ait conservé que le chiffre de ses unités. En substance nous y lisons que, en (93)7 s'aka = 1015 A. D. sous le règne de S. M. Sūryavarman (I^{er}), l'auteur du document parlant à la première personne sans donner son nom, acheta (à titre temporaire?) d'un seigneur des terres où il fonda un monastère appelé Yogendrālaya, affectant à ce monastère des revenus et cinq femmes esclaves, toutes nommées, qu'il acheta ou que d'autres donnèrent pour contribuer à la fondation pieuse. Puis, en 939 s'aka, = 1017 A. D. S. M. Sūryavarman régnant, le même personnage sans doute, donnant cette fois son nom de Steñ S'ivācārya Vnur Sramo (ajoutant ainsi un nom indigène de lieu pour se distinguer peut-être d'un autre Steñ s'appelant également S'ivācārya) fit présenter par un grand sei-

gneur, prince ou ministre, le *Vrah Kamrateñ añ S'ri Virendravarman*, une supplique au roi qui ordonna, par l'intermédiaire de ce seigneur, que les terres fussent données à titre définitif, aux deux monastères *Yogendrālaya* et *Yogendrapura* et affectées au culte du dieu *S'ri Vriddhes'vara*. Quatre femmes esclaves furent encore données à l'un de ces monastères et trois à l'autre. Le document se termine par une invocation et une imprécation.

Sur la paroi de droite de la porte de l'un des deux édicules qui sont au sud du sanctuaire, une inscription khmère de treize lignes, très ruinée, écrite en lettres grandes, cursives et d'exécution peu soignée, nous apprend qu'en 941 s'aka = 1019 A. D. S. M. *Sūryavarman* fit (au temple de *Phnom Chi Saūr*, sans doute) des donations de personnes, pays et revenus.

Une petite stèle de grès très tendre portait des inscriptions sur ses deux grandes faces et même quelques mots (deux noms d'indigènes gardiens du mont) sur une des tranches ou petites faces latérales. La première des grandes faces compte dix-sept lignes en sanscrit commençant par ces mots : *Namo hiraṇyagarbhāya...* « Adoration à l'œuf d'or »... et dans le bas une dix-huitième ligne en lanque vulgaire. Cette inscription sanscrite n'est pas très lisible : les lettres étant effacées. L'autre grande face, encore moins lisible, comptait trente et une lignes d'une écriture fine et cursive, comprenant une liste nominative d'esclaves ou serfs sacrés qualifiés *loñ* et *teñ*., des indications de terres grevées de redevances ou fournitures périodiques. Les noms des divinités, sauf celui de *S'ri Vṛisadhvaja* (*S'iva* ou *Ganes'a*), sont indigènes et ils ne sont pas suffisamment lisibles. Une imprécation finale termine cette inscription sur la seconde face.

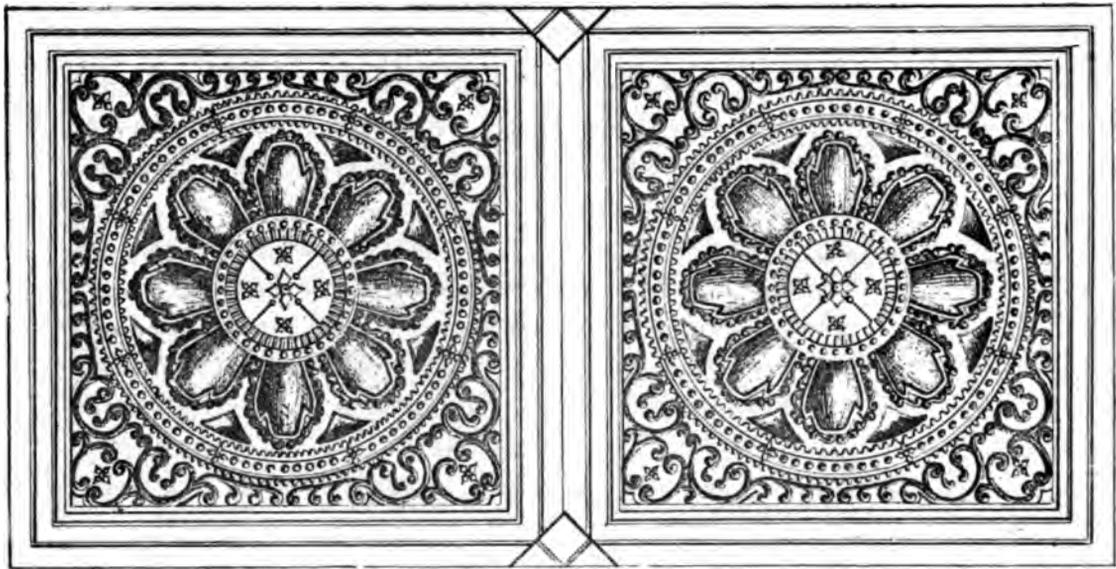
La quatrième et dernière inscription trouvée dans le temple de *Phnom Chisaur*, gravée aussi sur une petite stèle de grès très tendre, mais sur une seule face, compte vingt-et-une lignes très effacées qu'entoure un triple filet et que surmonte un grand signe mystique dont la forme rappelle notre point d'interrogation (?). Les dix premières lignes écrites en sanscrit sur deux colonnes sont à peu près lisibles ; elles donnent un nom de roi, *Sūryavarman*, répété trois fois. Il s'agit évidemment, non de *Suryavarman I^{er}*, mais du second roi de ce nom qui monta sur le trône en 1034 s'aka = 1112 A. D. ; en effet, les onze lignes en lanque vulgaire qui suivent commencent par la date en chiffres, 1038 s'aka = 1116 A. D. Alors, le *Vrah Kamrateñ añ Rhek*, un ascète ou prier de monastère, offrit au dieu de *Sūryaparvata* des terres, une trentaine d'esclaves ou de serfs royaux qualifiés *loñ* et *teñ* et des ustensiles

7

du culte en argent. Suit la formule imprécatoire menaçant de malheur dans les deux mondes quiconque portera atteinte à ces donations. Puis les champs sont indiqués. L'inscription se termine par une dernière formule imprécatoire, écrite en sanscrit celle-ci.

Les différents textes épigraphiques de Phnom Chisaur permettent de supposer que le temple actuel fut édifié, en remplacement de constructions d'un caractère plus primitif, vers le commencement du règne de Sūryavarman I^{er} et de notre XI^e siècle. Cent ans plus tard, il reçut des donations faites sous le règne et peut-être par ordre du roi Sūryavarman II ; à cette dernière époque la colline était déjà appelée Sūryaparvata « mont de Sūrya » expression dont elle a conservé un vestige certain dans son nom actuel de « Mont de l'ancêtre Sūr ».





CHAPITRE IX

DE PRÉI KHEBAS AU PRÈK TENOT

Préi Krebas. — La stèle de Chamnon. — La stèle d'Anlok. — La stèle de Phkéám. — La stèle de Samrong. — Angkor baurei. — Phnom Da. — L'Asrám Maharosei. — Les inscriptions d'Angkor baurei, la légende, l'identification de cette capitale. — L'inscription moderne. — Koh Thom. — Lœuk Dêk. — Kiensvay. — Saang. — Kandal Sting. — Vat Krapœu Chhaët. — Vat Preah Théat et sa stèle. — Vat Prasat. — Kong Pisei. — Hù Phnou et sa stèle. — Preah Nirpéan et ses inscriptions. — Pnhom Sruoch.

Préi Krebas. — La province de Préi Krebas s'appuie à celle de Bati et s'avance en coin au sud-est dans la direction de Chaudoc. A gauche, une sorte de long canal naturel aux nombreuses ramifications alimentant autant de lagunes, court du nord au sud, parallèle au fleuve dont il semble être un ancien bras : il sépare, semble-t-il, Bati de Koh Thom et il devient plus bas la rivière de Chaudoc. A droite, le cours d'eau qui passe à Sla Kou, sert de limite, à partir de Baraï, aux provinces de Treang et de Préi Krebas : il se jette dans cette rivière de Chaudoc à Kâmpong Kassang, après avoir coulé depuis Baraï en pays très marécageux. L'intérieur de ce triangle est lui-même couvert en grande partie par un chapelet de profondes lagunes — on en compte six principales — aux contours mal définis, que l'inondation trans-

forme en un vaste et unique bassin qui pénètre au loin dans les terres comme un véritable golfe. Une rivière courte mais assez profonde, le Prék Angkorbaurei, fait communiquer ces lagunes avec la rivière de Chaudoc et le grand fleuve. Autant que nous la connaissons, la province de Préi Krebas semble donc ne se rattacher à Bati que par une langue de terre ferme, plaine nue que coupent des lignes de bosquets de palmiers à sucre ; langue qui part du mont Chi Saur et pénètre en pointe au sud-est, flanquée de lagunes et de bas-fonds, pour se terminer sur le Prék Angkorbaurei.

Cette province, très riche en pêcheries, en cultures de tabac, de coton, en sucre de palme, produit du riz ordinaire et du riz d'inondation. Elle compte 3,040 inscrits obéissant à l'okhā Jai Yoddhā « Seigneur guerrier et victorieux » qui appartient à la maison du roi, qui compte sept mille honneurs et qui dépend du Yomarāj, le grand justicier de la couronne.

Le nom de Préi Krebas paraît remonter à une grande antiquité et doit provenir du Phùm Préi Krebas = Bhùm Brai Krapās « le hameau de la forêt des cotonniers », l'un de ses villages que d'autres appellent aussi, paraît-il, Phùm Preah Srê « hameau des champs sacrés ». Il est possible toutefois que ce dernier nom s'applique à un autre village se trouvant de même sur la rivière de Chaudoc à quelques lieues au nord d'Angkorbaurei, en un point encore inexploré.

Les vestiges archéologiques et épigraphiques sont très importants dans cette province de Préi Krebas où fut élevée une des plus anciennes capitales du Cambodge.

Chamnom. — Non loin de la limite de Bati, entre la lagune appelée Cheal Méas = Jāl mās « le Panier d'or » et Phkeam, dans le village actuel de Chamnom = *Camnom*, s'élevait sans doute un ancien temple en bois dont il ne reste que la terrasse revêtue qui devait lui servir de soubassement. Là une stèle de grès porte sur une de ses faces une inscription de vingt-neuf lignes : huit en sanscrit et vingt et une en langue vulgaire. Le document a souffert : la plupart des lignes ont perdu leurs dernières lettres ; la treizième du texte khmer a presque totalement disparu sous une rayure horizontale qui a aussi enlevé une partie de la ligne suivante. L'écriture plutôt grande, bien tracée, indique le vi^e siècle s'aka, à peu près l'époque de l'inscription d'Ang Pou, province de Treang.

Selon M. Bergaigne, le texte sanscrit mentionne un personnage nommé

Kṛiṣṇamitra qui a érigé un dieu, sans doute un Harihara ou Visnu-S'iva, que le texte en langue vulgaire appelle Yajñapatī's'vara « le Seigneur du maître du sacrifice ». Son beau-frère, portant les titres ou noms indigènes de Ci Dok, a donné un champ à ce dieu. *Is'varakumāra*, petit-fils des deux précédents (sans doute petit-neveu de l'un d'eux), a bâti par leur ordre un temple et complété les donations. Ce sont ces donations que le texte en langue vulgaire énumérait avec beaucoup plus de détails. Voici le résumé de ce texte. Le Mratāñ Kṛiṣṇamitra donnait, en les nommant, six esclaves mâles et trois femmes. Le Ci Dok donnait un champ dont les limites sont indiquées. De plus divers personnages, les Poñ Rudrabhava, Puspanandana, Vikarānanta, contribuaient à la fondation par d'autres dons de terres dont les redevances, à fournir au temple, étaient soigneusement spécifiées.

Une fois de plus, nous devons faire remarquer que les donations, dont l'auteur probable de l'inscription sanscrite, *Is'varakumāra*, s'attribuait le mérite dans cette inscription, étaient faites en grande partie par d'autres personnages qu'il passait sous silence et qui ne pouvaient peut-être contrôler que ce texte en langue vulgaire où le nom de ce *Is'varakumāra* ne paraît pas, du moins dans la partie conservée. Notons aussi ce titre Ci, du nommé Dok, titre d'origine tchame, semble-t-il, et que nous retrouvons en d'autres documents épigraphiques de l'époque.

Anlok. — Vat Anlok ou Vat Romlok est la pagode du petit village de ce nom, au sud de Sremâ Lêo et à une lieue au nord d'Angkorbaureï, entre des mares et lagunes à l'est et de jolis jardins à l'ouest. Dans le temple, contre l'autel du Bouddha était dressée une statue de grès portant sur une de ses faces une inscription bouddhique moderne de vingt-huit lignes qu'entoure un filet et que surmontent des dessins de rosaces burinés dans la pierre. Ce document nous apprend que, 2129 ans 4 mois 4 jours après la mort du Bouddha, année du Porc, 949 de la petite ère, soit 1587 A. D., le roi de Siam, Braḥ Nares Khanatap, s'empara de Lovék la capitale du Cambodge; il corrige ainsi les dates données, soit par les Annales siamoises (1583), soit par la Chronique officielle du Cambodge (1593). Toutes ces chroniques ou annales ne sont que d'une exactitude approximative; elles n'ont été compilées et rédigées que vers la fin du siècle dernier. Selon cette inscription, le temple d'Anlok fut édifié en trois mois, année du Bœuf, 941 de la petite ère = 1579 A. D., et les bornes sacrées furent plantées l'année suivante.

Phkéâm. — Phùm Phkéâm ou Préi Phkéâm = Brai Phgām « forêt du rosaire » est un village de vingt à trente cases, situé au sud-ouest du précédent, à l'extrémité d'une longue presqu'île ou langue de terre très étroite, — sa largeur ne dépassant pas deux cents mètres en quelques endroits, — qui part d'Anlok et pénètre vers l'ouest entre les lagunes qu'elle domine de quatre à cinq mètres. A ce Phùm Phkeam a été trouvée une inscription de cinq lignes écrite sur une des faces d'une stèle de basalte noirâtre. Ses lettres grandes et grêles ne sont plus toutes nettes et reconnaissables. Leur forme permet de faire remonter au vi^e siècle s'aka ce document qui ne contenait qu'une liste nominative d'une douzaine d'esclaves sacrés, les hommes étant qualifiés vā et les femmes ku, selon l'usage de cette époque.

Samrong. — Du Phum Samrong, village dont la situation est incertaine, provient l'estampage d'une inscription sanscrite d'une ligne dont voici la transcription : S'ri rājya sthala svāmī. Elle est remarquable par la beauté, la fermeté, l'admirable netteté de son écriture, qui semble permettre de la faire remonter à ce viii^e siècle s'aka, dont nous ne possédons que de très rares documents épigraphiques.

Angkorbaurei. — Dans cette province de Préi Krebas, où s'est maintenu le souvenir confus du séjour des rois cambodgiens et même des rois tchames qui ont pu les précéder, s'est élevée jadis en effet l'une des plus vieilles capitales du Cambodge. De nombreuses appellations données aux restes de cette antique ville sont autant de vestiges de ce passé très reculé. C'est le Phùm Nokor = Bhūm nagar, « le hameau royal », ou Angkorbaurei = nagarapūri « la ville royale » ou Nokorthupedei = nagarādhpati « la ville souveraine » devenue, par similitude de consonance, Nokorthvoeu pedei « la ville du meurtre du mari » ou Nokor slap pedei « la ville de la mort du mari ». Ces deux dernières appellations ont dû provoquer la création d'une légende qui les explique et qui fut faite sans doute après coup, selon l'usage du pays. Le livre de la formule du serment judiciaire ou Sātrā Prām Dhān qui date de 1614 s'aka = 1692 A. D. appelle encore cette ville Brai Krapas Nagarādhpati « forêt des cotonniers, ville royale souveraine ». Une ancienne inscription khmère, que nous retrouverons loin d'ici dans la province de Battambang, parle de Vrai Krapās Vyadhapura, nous donnant ainsi l'identification certaine de l'antique Vyadhapura, la capitale du Cam-

bodge au vi^e siècle s'aka, qui se trouve si fréquemment mentionnée dans les textes épigraphiques sanscrits ou khmers.

Les Annamites donnent à ce lieu le nom de Bèn Logo qui paraît être la traduction ou la corruption du cambodgien Kampong Nokor.

Les restes très reconnaissables de la ville sont situés à trente-cinq ou quarante kilomètres au nord-ouest de Chaudoc, sur les deux rives du Prék Angkorbaurei, petit cours d'eau qui fait communiquer le chapelet de cinq lagunes dont nous avons parlé avec la rivière de Chaudoc. Des terrains bas, très inondés, l'entouraient de tous côtés, sauf vers le nord où elle se reliait facilement par la voie de terre aux plateaux de Bati et du Cambodge méridional.

Le cours d'eau, large à cet endroit de quatre-vingts à cent mètres, suffisamment profond pour donner accès en tout temps à nos canonniers et se gonflant encore de trois ou quatre mètres à l'inondation annuelle, permet de dire que cette antique capitale était un port très accessible aux jonques de mer. Les eaux de cette petite rivière coulent ordinairement de l'ouest à l'est, des lacs au fleuve, mais probablement en sens inverse au moment de la crue.

Sur ses rives, dans l'enceinte de l'ancienne capitale, sont aujourd'hui deux villages assez importants, d'une centaine de cases chacun, peuplés, traditionnellement peut-être, celui du nord par les marchands ou pêcheurs chinois et annamites, l'autre par les Cambodgiens dont les maisons sont cachées, sous les grands arbres fruitiers, dans des jardins qui appartiennent en partie et depuis une époque très ancienne au premier ministre du royaume. Un pont en bois de fer dont quelques pilotis résistent encore reliait autrefois les deux rives.

De l'enceinte il ne reste plus qu'une haute et large levée de terre aux talus raides mais sans aucune trace de revêtement, ce qui permet de supposer que des troncs d'arbre maintenaient les terres de ces remparts. Leur tracé irrégulier enceignait au nord de la rivière un segment de mille à douze cents mètres de corde sur deux ou trois cents de flèche. La partie méridionale beaucoup plus étendue entourait, semble-t-il, un rectangle de deux mille mètres environ de côté. Il est visible que le palais royal, les temples, les principaux monuments étaient surtout au sud de la rivière où les quais encore dessinés se trouvent exhaussés par des amas considérables mais informes de pierres taillées et de grandes et belles briques qui mesurent trente-cinq centimètres sur vingt-cinq. En s'avancant vers l'est, ces amas cessent

brusquement et le terrain très abaissé indique qu'un bassin agrandissant le lit de la rivière avait dû être creusé pour offrir un abri plus vaste, plus tranquille aux embarcations. A l'intérieur de la ville de nombreuses levées de terre parallèles indiquent sans doute autant d'anciennes rues en chaussées.

Phnom Da. — A trois kilomètres environ de la rivière, en dehors et au sud de la ville, courent une demi-douzaine de collines et de buttes granitiques qui présenteraient, selon quelques indigènes, des vestiges de sépultures des anciens rois. Ce petit groupe porte sur certaines cartes le nom annamite de Nui Long Ton. Il part de Phnom Baurei « mont de la ville » à l'ouest, la plus grande de ces collines. La hauteur de Phnom Baurei atteint soixante à quatre-vingts mètres; son sommet qui offre les ruines d'une pagode moderne sans importance, conserve aussi de vagues traditions de sépultures royales. Le groupe se termine à Phnom Da « le mont de la roche », la plus orientale de ces buttes, qui n'est haute que de trente à quarante mètres.

Une chaussée reliait la ville et Phnom Da qui était couronnée par une tour très imposante d'aspect, dépassant encore en hauteur les grands arbres et les frangipaniers séculaires, quoiqu'elle soit délabrée, ruinée, démolie en partie, par le feu du ciel, dit-on. Les murs carrés, très épais, étaient construits en gros blocs de limonite jusqu'à neuf ou dix mètres de hauteur. De là s'élançait la voûte ogivale construite en briques. La porte en grès était remarquablement travaillée. Son entablement est décoré de sept rosaces. Ses colonnes bien sculptées ont été enlevées par par un administrateur de Chaudoc. Nous les avons fait envoyer au musée Guimet. Plusieurs pièces sculptées en sujets brahmaniques gisent sur le sol, brisées ou mutilées.

M. Silvestre qui visita ces collines en 1880 a trouvé sur la pente de cette butte, Phnom Da, une porte régulièrement taillée à angles droits dans le roc, large de trois mètres environ, haute peut-être de trois à quatre mètres, les éboulis l'ayant comblée en partie. Cette entrée donne accès à une grotte profonde, asile de milliers de chauves-souris, dont le guano délayé par les eaux filtrant du plafond comble peu à peu cette caverne, effaçant tout souvenir des rites mystérieux ou sanglants de jadis.

Asrâm Maharosei. — A côté de Phnom Da, sur une autre butte haute seulement de quelques mètres, était construit un petit sanctuaire appelé *Asram Maharisi* « l'ermitage du Grand Anachorète » : c'est une cellule de

trois à quatre mètres de côté, entourée d'un double mur et construite en pierres spongieuses comme la limonite mais d'origine volcanique ; un couloir permettait la circulation entre les deux murs qui étaient percés d'une porte et de plusieurs petites fenêtres.

Près de ce sanctuaire que sa forme permet de faire remonter au moins au vi^e siècle s'aka, gisait, lors de notre dernier passage en 1882, une remarquable statue de cette époque ancienne représentant Harihara ou Vishnou S'iva. Nous l'avions vue à peu près intacte en 1874 ; mais elle fut brisée en 1880 par un éléphant farouche et solitaire qui resta longtemps la terreur de la région. Nous en fîmes recueillir les débris qui furent envoyés au Musée Guimet, ainsi que les pièces suivantes qui proviennent toutes des ruines d'Angkorbaourï : une tête de S'iva ; une danseuse en haut relief détachée d'une pièce de la porte de la tour de Phnom Da ; une divinité assise sur un porc, qui fut trouvée dans une pagode ; enfin un grand monolithe, fût élégant mesurant plus de deux mètres de hauteur, surmonté d'une jolie statuette de bœuf sans cornes, qui a été trouvé sous les arbres en dehors de la porte méridionale de la ville. Selon les indigènes un second *Brah go* « bœuf sacré » mais à cornes celui-ci, existait à la porte du nord de la ville : il aurait été enlevé et transporté à Oudong par ordre du roi Ang Duong, donc vers 1850.

Les inscriptions. — D'après ces mêmes indigènes, de nombreuses stèles couvertes d'inscriptions auraient été jadis jetées dans la rivière. Il en restait, lors de nos explorations, deux en basalte noirâtre qui remontent certainement au vi^e siècle s'aka à en juger par la langue et l'écriture. Ces deux stèles sont plates. L'une, sur la rive droite, à demi enterrée sous un figuier religieux dans le jardin du premier ministre, portait sur ses deux faces une inscription khmère dont il ne reste que la partie inférieure. On peut encore y compter dix-sept lignes sur la première face et quatorze sur l'autre. Les trois dernières lignes de chaque face sont les seules plus ou moins complètes : celles du haut n'ont plus que quelques lettres : et partout les écaillures de la pierre sont assez nombreuses. L'écriture ferme, très bien burinée, indique incontestablement une époque très ancienne. Le texte, entièrement khmer dans ses parties conservées, ne donne que des listes nominatives d'esclaves sacrés qualifiés *ku*, les femmes, et *va*, les hommes (au lieu de *vā*).

La seconde stèle, trouvée sur l'autre rive, derrière la maison d'un Chinois, portait sur une seule de ses faces une inscription khmère dont il ne

reste de même qu'un fragment de la partie inférieure, c'est-à-dire cinq tronçons de lignes d'une écriture également très ancienne, ferme, admirablement gravée, dont les lettres sont souvent très allongées et terminées en volutes. Dans ces fragments de lignes il est question de puṇya « œuvres pies ».

La légende. — Selon les légendes locales, Angkorbaureï fut la capitale d'une reine tchame nommée *Ap Ar*, qui s'éprit du roi khmer Pañaṅka ou Payaṅka, qui tua son mari et son fils afin de pouvoir l'épouser, et qui dut s'emparer violemment de cet amant que pareils crimes avaient refroidi et effrayé. De cette légende il n'y a évidemment à retenir que les noms propres et le fait de la domination tchame qui a pu effectivement précéder en ces lieux celle des Cambodgiens.

L'identification. — Mais en dehors des vagues traditions populaires, il est certain que les diverses appellations royales conservées à cette ancienne ville, la présence des inscriptions du vi^e siècle s'aka, la proximité dans toute cette région méridionale de nombreux documents épigraphiques de cette époque, tout permet d'identifier ces vestiges irrécusables d'une ville grande et importante, la seule qu'on rencontre dans cette petite province de Préi Krebas, avec l'une des plus anciennes capitales du Cambodge.

L'identification est mise hors de doute, parfaitement précisée, avons-nous dit, par l'indication si nette que donne une inscription khmère de Bantéai Préau, district de Soay Chèk, province de Battambang, parlant d'un individu qui prit congé de son patron et s'en retourna dans son pays à Vrai krapas Vyādhapura. Les adhirāja ou adhipati de ce Vyādhapura furent les rois suzerains du Cambodge pendant le vi^e siècle s'aka, peut-être avant, peut-être encore après, mais antérieurement à la fondation d'Angkor. Thom. Dianvipura « la ville des archers » ou de « l'archer » dont parle l'inscription sanscrite de Pohnéa Hor, dans la province voisine de Tréang, pourrait à la rigueur, selon M. Barth, être un synonyme de Vyādhapura « la ville du chasseur » ou des « chasseurs ». Dhanvin et Vyādha sont aussi l'un et l'autre des noms du dieu S'iva.

L'inscription moderne. — Nous ne quitterons pas les restes si importants de l'antique Vyadhāpura sans mentionner, quoiqu'elle sorte du cadre de cet ouvrage, une stèle moderne qui existe dans l'une des pagodes, Vat

Chrési, = *Jrai* « un figuier » de l'Angkor baurei actuelle. Cette stèle porte sur une de ses faces une inscription khmère de vingt-six lignes, très mal écrite et disant que 2421 ans 4 mois 4 jours après l'entrée du Bouddha au Nirvāna (date de l'ère religieuse donnée ici en langue pâlie), 1800 de la grande ère, et 1240 de la petite, année du Tigre, dixième de la décade (soit 1878 A. D.), le chef de la pagode nommé Yas invita bonzes, novices, élèves, fonctionnaires et notables khmers ou chinois, à venir, le cœur plein d'allégresse, coopérer à l'édification du temple, planter les bornes sacrées et enclore le monastère. L'œuvre pie fut achevée le cinquième jour de la lune croissante de bīsak, année du Dragon, deuxième de la décade (soit en 1880, date probable de cette inscription).

Koh Thom. — On peut passer rapidement sur les autres provinces du Cambodge situées entre Chaudoc et Phnom Pénh, sur le bras occidental du fleuve dont les berges s'élèvent progressivement en se rapprochant de la capitale; ces provinces s'étendent aussi sur les petits cours d'eau et les dépressions noyées de l'intérieur des terres. Sur les rives du fleuve se succèdent les riches villages aux spacieuses et sveltes habitations sur pilotis, aux élégantes pagodes qui se cachent sous la sombre verdure des grands arbres et où les robes jaunes des bonzes, les vêtements bleus ou rouges des femmes plaquent souvent des taches éclatantes. Sauf Kandal Sting, les cinq petites provinces de cette région sont dépourvues de vestiges archéologiques ou épigraphiques de quelque importance.

Ainsi rien n'est à signaler dans la province de *Koh Thom* « la grande île » située au nord de Préi Krebas et tirant peut-être son nom de cette grande île qui est formée en fait par le fleuve occidental et le haut de la rivière de Chaudoc, de cette rivière qui semble être elle-même un ancien bras du fleuve. Koh Thom sillonnée de cours d'eau, couverte de lagunes, riche par ses abondantes pêcheries, ses mûriers et le tissage de la soie, compte 1159 inscrits obéissant à l'Oknā bijai cittarañ tejo (pour vijaya caturañga tejas « la force des quatre corps d'armée de la victoire ») mandarin à huit mille honneurs, de la troisième Maison princière, qui relève de l'ekarāja, le grand justicier de cette maison qui est celle de l'uparāja ou héritier présomptif de la couronne.

Lœuk Dêk. — La province de Lœuk Dêk = Loek Tèk « lever le fer »

paraît être tout entière dans cette île que forment les deux bras actuels du fleuve au-dessous de Phnom Pénh, île dont l'intérieur est une cuvette d'immenses lagunes où les indigènes recueillent l'amande du nénuphar. Les rives du fleuve, en bourrelet, sont plantées d'arbres fruitiers, cultivées en bétel, aréquiers, tabac, coton, indigo, sésame, arachides, maïs, cannes à sucre, mûriers et plantes textiles. La population qui compte 1 138 inscrits se livre aussi à la pêche, à l'élevage des vers à soie et au tissage des étoffes. Son gouverneur, l'okñā indhar (peut-être pour indra) vijai tejo, à sept mille honneurs, appartient à la Maison du roi et relève du Kralahom, le ministre de la marine, le chef des provinces de la région de Ba Phnom sur l'autre rive du bras principal du fleuve. Il paraît en résulter qu'au point de vue administratif, Lœuk Dèk fait plutôt partie de cette dernière région.

Kien Svay. — La province de *Kien Svai* = Kīan Svāy « la baie du manguier » dans la partie septentrionale de la même île a le même caractère, les mêmes productions que la précédente. Sa population, qui compte 2 481 inscrits, troque son coton contre le riz que l'île ne produit pas ; son esprit passe pour être très religieux ; les femmes entrent quelquefois en retraite dans les pagodes. Nombre de ces habitants sont par tradition les rameurs des pirogues royales lors des fêtes et dispensés par suite de toutes autres corvées. L'Okñā sena bhūdhar, ou selon d'autres Okñā maitri bhūdhar en est le gouverneur : il a sept mille honneurs : il relève de l'okñā Yoddhā Saṅgrām, commandant d'avant-garde, et il appartient à la Maison du roi.

Au sommet de Kien Svai, c'est-à-dire aux Quatre-Bras, en face de Phnom Pénh, dans une petite île que ronge le fleuve et qui porte le nom sonore de Koh Noréa « l'île Narā » était autrefois, d'après certains indigènes dont nous reproduisons ici l'opinion sous toutes réserves, une stèle à inscription digraphique, c'est-à-dire datant probablement du ix^e siècle, du règne de Yas'ovarman. Si le fait est vrai, nous ignorons complètement ce qu'est devenue cette stèle.

Saang. — La province de *Suang* occupe une partie, paraît-il, de l'île de Kien Soaï, entre la province de ce nom et celle de Lœuk Dèk, mais elle s'étend principalement sur la rive droite du bras occidental du fleuve, à l'est de Bati et de ses lagunes, au nord de Koh Thom. Les Chinois sont très nombreux dans cette province qui comprend aussi des îles, une entre autres très

fertile qui est appelée « l'île de l'eau tourbillonnante ». Saang offre toutes les cultures des provinces voisines et l'emporte même par son bétel et ses



FIG. 39. — S. M. Norodom roi du Cambodge (photographie Gsell).

cannes à sucre dont la culture est intensive et soignée. Ses 2818 inscrits obéissent à l'okñā vañsa mantri, gouverneur à sept mille honneurs, de la

Maison du roi, qui relève, de même que son collègue de Kien Soay, du commandant d'avant-garde de cette maison, l'okña Yoddhā Sangrām.

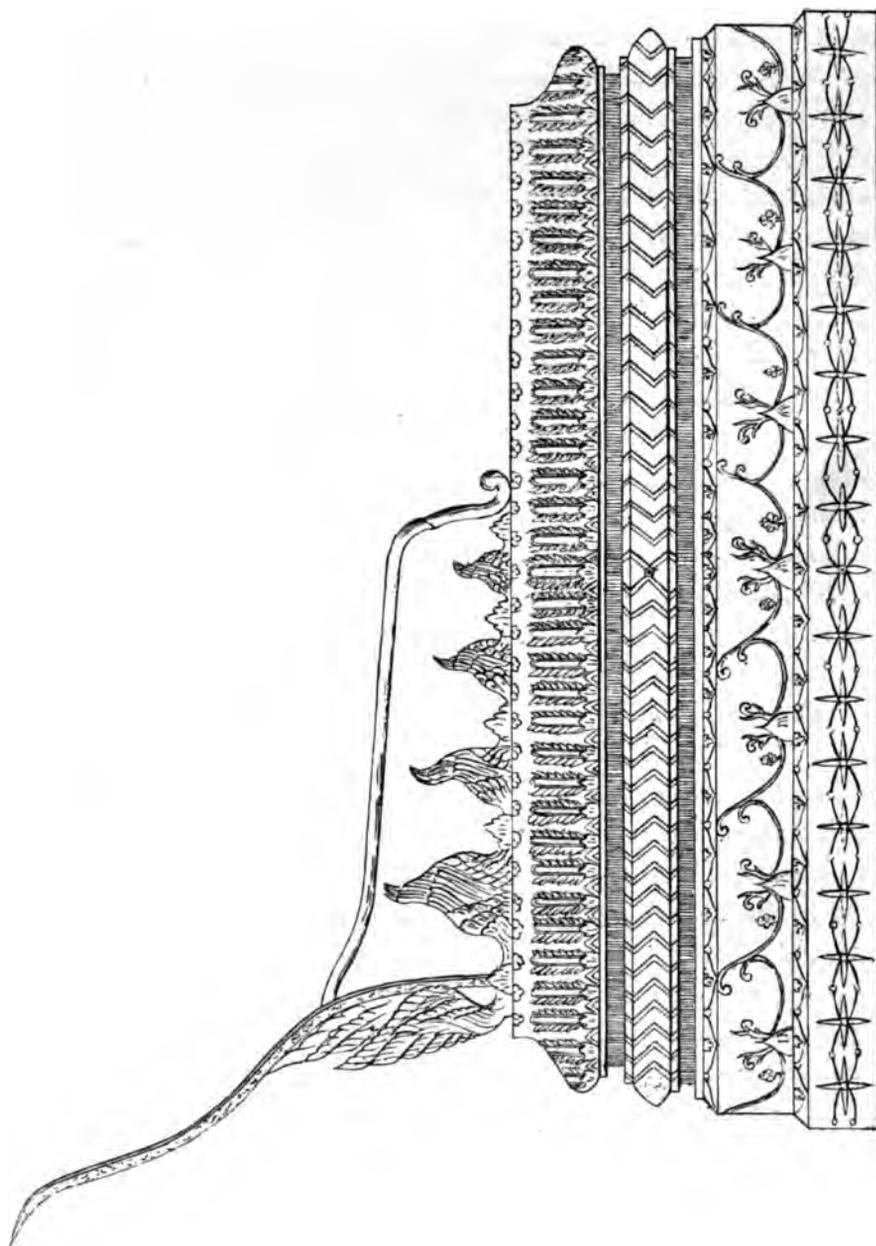


Fig. 40. — Chaise royale à porteur (dessin de M. Rabier).

Dans cette province, quelques collines, qui surgissent brusquement de la plaine alluvionnaire ou noyée à l'ouest du fleuve, ont conservé des vestiges

archéologiques. Ainsi à Phnom Ton Mon = Dan Man, butte à ossature de roches rouges, qui est haute d'une vingtaine de mètres, une pierre bien sculptée représente le combat d'un singe contre un buffle. Sur le sommet de Phnom Saang, colline de gros blocs de granit, haute de quarante à cinquante mètres, qui a donné son nom à la province, quelques statues existaient encore en 1874, entre autres une jolie statuette de dieu brahmanique.

Kandal Sting. — *Kandal Sting* = Kantāl sdiñ « entre torrents » est, en effet, une petite Mésopotamie entre le Prék Tauch au sud et le Prék Tenot au nord. Le sol, sablonneux et boisé dans le haut du pays, vers Kong Piséi, est, dans tout le centre de la province, tantôt couvert de véritables forêts, de palmiers borassus, tantôt cultivé en vastes plaines de rizières où toute la terre est utilisée. N'ayant pas de pâturages, les habitants ont peu de bestiaux et souvent ils conduisent en laisse leurs buffles ou bœufs pâturer sur les talus des rizières. Les broussailles et les grandes herbes d'un sol plus marécageux indiquent ensuite le voisinage du fleuve dont les berges se relèvent en bourrelet pour se couvrir d'arbres fruitiers, de cultures de mûrier, de tabac, d'indigo. Les habitants, très laborieux, fabriquent le sucre de palme pendant toute la saison sèche, s'entraident aux travaux des champs, accourant en masse travailler tantôt chez l'un, tantôt chez l'autre, tous étant alors nourris par le propriétaire. S'abstenant de liqueurs fortes, de pratiques reprehensibles, observant assez généralement les préceptes de la loi religieuse qui concernent les laïques, ils l'emportent peut-être sur tous leurs voisins par leur esprit d'émulation et de piété bouddhique. Cette population qui compte 3 829 inscrits reçoit les ordres de l'okñā vañsa bhūdhār (= bhūdhara), gouverneur à huit mille honneurs, de la seconde Maison royale, qui relève de l'okñā vañsa agrāja, le grand justicier de cette maison.

Krapœu Chhaët. — Dans le sud de la province, à *Vat Krapœu chhaët* = Vat Krabæ chaët « la pagode du crocodile rassasié » une jolie petite plaque de basalte noir bien polie porte une inscription contemporaine non datée, de cinq lignes, disant qu'un chef de pagode, le *Samtec Cand Jot*, au cœur pur et pieux, donne à la pagode un champ situé au nord du village de Siām Rāp (= Siamois aplatis, battus, c'est un village du voisinage). Il demande l'accomplissement de ses désirs et le Nirvārna suprême. « Le champ est donné à la Vat Krabæ caet pour la continuité de la sainte religion ».

Preah Théat. — A deux lieues au nord-ouest de cette pagode, et vers le milieu de la province, est *Vat Preah Théat* = *Vat Brâh Dhât* « la pagode des reliques sacrées » emplacement antique occupé actuellement par deux bonzerics contiguës qu'une simple haie sèche sépare. Le temple de la bonzeric du sud, construit en bois, couvert en chaume, précédé de quatre bassins sacrés, s'élève sur une terrasse à deux gradins, aux murs de soutènement en limonite, haute de quatre à cinq mètres, qui a conservé des escaliers, des lions de pierre, des autels et piédestaux de statues. Sur la gauche, au gradin inférieur, une porte latérale actuellement isolée, a conservé son linteau de grès sculpté représentant des divinités brahmaniques montées sur des bœufs ou sur des éléphants. Selon les indigènes, une des statues serait celle du Dêchou Dam Din = Tejo Tām Tin, nom d'un légendaire général qui battit les Siamois à un village des environs déjà cités, celui de Siem Réap avant d'être battu lui-même par Baña Roñ, le libérateur de la nation siamoise. Les légendes locales attribuent à *Vat Prëat Théat* une antiquité des plus reculées entre tous les monuments du Cambodge.

Toujours est-il que le temple actuel abrite, outre les statues et fragments antiques, une stèle de basalte noirâtre qui porte sur une de ses faces les restes d'une inscription khmère de quinze lignes : lignes généralement incomplètes, la pierre ayant été écornée et rongée sur les côtés. L'écriture, ferme et nette, permet, par la forme des lettres, de faire remonter au vi^e siècle s'aka ce document qui n'a pas de date. On lit dans ce texte tronqué que le Yajamāna ou fondateur, littéralement « celui qui fait les frais du sacrifice », qui paraît être un *mratāñ* « seigneur » appelé *Caranta*, donne à une divinité désignée seulement par l'expression *Vrah Pāda* « les pieds sacrés »¹ quelques esclaves, hommes et femmes, tous indiqués nominativement, ainsi que des champs. D'autres personnages, qualifiés *Poñ* et nommés *Adit*, *Sudera*, donnent aussi une vingtaine de bœufs, des cocotiers et des champs.

Vat Prasat. — Dans cette petite province de Kandal Sting les seules ruines encore debout sont à *Vat Prasat* « la pagode de la tour » à une lieue au nord-ouest de *Vat Preah Théat*. Là une tour carrée, isolée, précédée d'une mare, haute encore de sept à huit mètres, large de cinq à six, était construite

1. Peut être pourrait-on lire *Vrah Dhât*, ce qui donnerait une origine bien reculée au nom actuel de ce temple.

en briques moulées avant cuisson ou finement sculptées après la mise en place de manière à représenter des sujets brahmaniques. Il n'y a ni stèles ni statues à Vat Prasat.

Kong Pisei. — Au nord-ouest de Bati, la province de *Kong Pisei* = Gañ Bīsī est partagée en deux parties inégales et de caractère sensiblement différent par la route de Phnom Pénh à Kampot que longe la ligne télégraphique. A l'est le pays, analogue aux régions voisines de Bati, de Kandal Sting, est fertile, cultivé en rizières, couvert d'arbres fruitiers, de palmiers à sucre et d'arbres à cochenille, tandis que sur les plateaux sablonneux de l'ouest on ne rencontre que de maigres et rares rizières disséminées dans les taillis d'arbres épineux ainsi que dans les forêts clairières dont les habitants exploitent les bois, les vernis, les huiles végétales qui servent à la fabrication des torches. Ces « gens du haut » selon l'expression indigène, peu raffinés, buveurs d'eau-de-vie, vont à la saison pêcher au fleuve ou dans les lacs de Bati. Ils chassent aussi pour les manger « les serpents de forêts », traînant la nuit sur le sol une corde que deux hommes tiennent par ses bouts et qui est munie de nombreux et courts bâtons dont le choc effarouche les reptiles ; ceux-ci se dressent en sifflant et sont assommés par d'autres individus qui suivent de près. Au nombre de 2 348 inscrits, ces habitants sont gouvernés par l'oknā vaṅsa Samsāk, mandarin à huit mille honneurs de la troisième Maison princière et relevant du Narin, le grand officier des transports par terre de cette maison.

Hù Phnou. — Dans cette province de Kong Pisei, à quelques lieues au nord du relai appelé Tram Khnar, une colline s'élève, haute de quarante à cinquante mètres. Un de ses deux sommets, coupé en large esplanade, occupé par une pagode bouddhique, moderne la *Vat Phnom Hù Phnou* = Vat Bhnām Hù Bhnau, a dû être l'emplacement d'un temple antique à en juger par quelques débris de pierres travaillées et par une stèle plate de basalte noirâtre qui porte sur une de ses faces une inscription khmère dont le commencement est abîmé, mais qui compte encore dix-huit lignes présentant de nombreuses lacunes dues aux écaillures ou à l'usure de la pierre. L'écriture de cette inscription de Hùr (ou Huo) Phnou qui est grêle et allongée indique que le document remonte au vi^e siècle s'aka. On y lit une liste nominative d'esclaves sacrés, vā et ku, dont les enfants sont quelquefois mentionnés ; ces esclaves

sont totalisés en chiffres au nombre de 64. Suivent des indications concernant neuf pièces de rizières dont les limites sont décrites : on donne aussi des jardins, des cocotiers, des aréquiers, huit buffles et une centaine de bœufs. Toutes ces donations sont faites à une divinité dont le nom devait se trouver dans le début qui manque.

Preah Nirpéan. — En cette même province de Kong Piséi, allant de Huo Phnou au nord vers le Prék Tenot, on atteint une pagode de village appelée *Preah Nirpéan* « le Bouddha au Nirvāna » par abréviation de Vat Preah Put Chaul Nirpéan = Vat Brah Bud cūl nīrbān « le monastère du Bouddha entrant au Nirvāna » où se dressent encore les ruines d'une vieille tour en briques dont la face postérieure se prolonge en un mur qui revient plus loin à angle droit pour abriter de trois côtés une grande statue du Bouddha couché qui a donné son nom à la pagode et à son village. Deux inscriptions khmères ont été trouvées dans cette pagode.

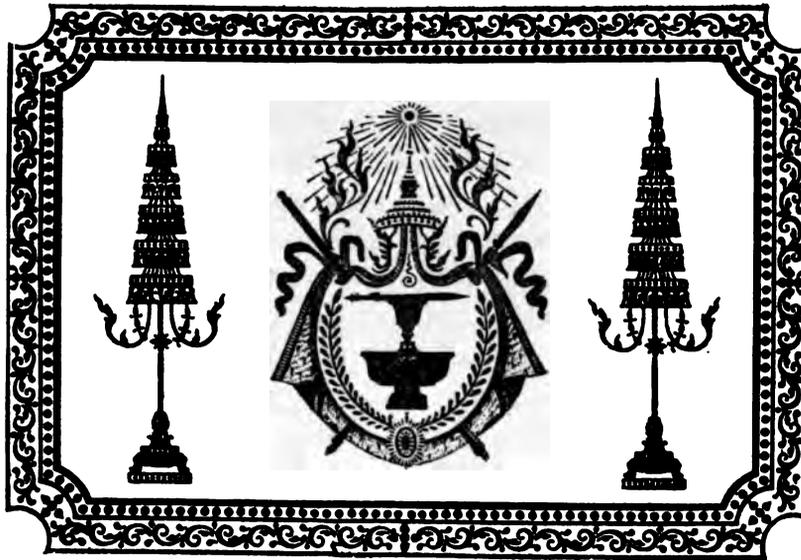
La plus ancienne compte, sur une des faces d'une stèle plate de basalte noirâtre, neuf lignes abîmées par de nombreuses écaillures. L'écriture indique le VII^e siècle s'aka. Le texte débute d'ailleurs par la date en sanscrit, 619 s'aka mois de Phalguni, soit mars 698 A. D. Deux personnages, le Poñ Vastrapāla et le Poñ Tnah Kmau donnent une quinzaine d'esclaves, hommes et femmes, à une divinité dont le nom a disparu.

L'autre inscription de Vat Brad Bud cūl nīrbān, compte vingt et une lignes très courtes, burinées sur un ancien linga octogonal de grès. Ce document, moderne par l'écriture, par la langue et par le sujet, est daté de l'an 990 « ère s'aka », mais il faut évidemment entendre ici la petite ère, et il remonte donc à 1628 A. D. Il dit qu'une reine-mère provoqua du roi son fils une décision confirmant la propriété de diverses rizières précédemment données à un chef de bonzerie, le Samtee Brah Buddhiñān.

Phnom Sruoch. — Pour en finir avec ces provinces de l'intérieur du pays situées au sud du gros torrent appelé Prék Tenot, il convient de joindre à Bati et à Kong Piséi la province de *Phnom Sruoch* = Bhnam Srūac « le mont pointu » du nom d'un pic élevé et boisé d'un accès difficile qui domine les contrées environnantes et qui produit un cardamome sauvage d'une faible valeur commerciale. Non dépourvue de rizières, de cocotiers et de palmiers barassus aux environs des villages, mais couverte surtout de forêts clairières,

productive en laque végétale, résines et huiles de bois. cette province, autrefois plus étendue, comprenait aussi le territoire de Krang Sauré qui fut détaché vers 1850 par le roi Ang Duong pour en faire une province séparée dont nous parlerons plus loin. Phnom Sruoch compte encore 2 781 inscrits « gens du haut » peu raffinés, qui obéissent à l'okñā vañsā ūdai, fonctionnaire à huit milliers d'honneurs de la deuxième Maison princière, celle du roi qui a abdicé. Ce gouverneur relève de l'okñā Rājateja/h, le ministre des transports terrestres de cette Maison.

Aucune antiquité n'est signalée dans la province de Phnom Sruoch.



CHAPITRE X

DU PRÉK TENOT A POURSAT

Le Prék Tenot. — Phnom Pénh, la province, la capitale, la pyramide. — Les stèles. — Phnom Basét et ses stèles. — Svay Chno. — Samrong Tong. — Oudong. — Préah Réach Tréáp. — Phnom Preah. — Lovék, la ville, ses remparts et ses ruines. — Roléa Piér. — Bâbaür. — Kráng. — Krákor. — Poursat, le pays. — Kampéng et son inscription. — Thpong. — Samré.

Le Prék Tenot. — Les provinces de Kandal Sting, de Kong Pisei et de Phnom Sruoch sont séparées de celles de Phnom Penh et de Samrong Tong par un cours d'eau assez étendu appelé *Prék Tenot* « la rivière des palmiers borassus », qui se forme de la réunion de plusieurs torrents, reçoit les eaux du versant septentrional de la grande chaîne de l'Éléphant et se jette dans le fleuve postérieur à une dizaine de kilomètres au-dessous de Phnom Pénh. Les pluies élèvent son niveau de six à sept mètres et le font déborder sur les plaines voisines, mais en saison sèche il ne conserve guère que soixante centimètres d'eau qui coule rapidement sur un fond de gravier. Le Prék Tenot n'est guère navigable qu'aux pluies et jusqu'à une quinzaine de milles de son embouchure.

Phnom Pénh. — Au nord de ce gros torrent, la petite province de *Phnom Pénh* s'étend derrière le bourrelet de la rive du fleuve : elle se creuse d'abord en marais, étangs et lagunes pour se relever plus loin en plaines de grandes herbes, de broussailles incultes, entre-coupées de rizières et de nombreux bosquets de palmiers ou de bambous. Les hameaux aux pagodes délabrées se cachent dans ces bosquets. Cette campagne est d'aspect plutôt triste, pauvre, monotone. Ses habitants cultivent le riz, récoltent du sucre de palme et tissent des étoffes de soie. La province comprend encore *Chrouï Changva* « la pointe des Changva » qui s'avance au milieu des Quatre-Bras entre le Grand Fleuve et le Bras du Lac. Très peuplée, couverte de maisons de pêcheurs et de commerçants malais, cambodgiens et chinois, cette langue de terre tire son nom indigène d'un petit poisson pêché en novembre-décembre pour la fabrication de la saumure. Les Européens l'appellent la Pointe de la Douane. En défalquant ses habitants, ainsi que ceux de la capitale et des grands villages qui lui servent de faubourgs, il ne reste à la province de Phnom Pénh qu'une population rurale de 320 inscrits qui reçoivent les ordres de l'Oknā Rāja maitri. Ce mandarin à huit mille honneurs appartient à la deuxième Maison princière, celle du roi qui a abdiqué, et relève de l'Oknā Sri Dhammādhirāj, le surintendant des finances de cette Maison.

La capitale. — La ville de *Phnom Pénh* par 11° 34' 51" N. et 102° 36' 21" E., est à 17,3 milles de cet océan qui, selon les traditions locales, baignait son emplacement aux époques préhistoriques. Elle a été, à diverses reprises, dans les temps modernes, le séjour des rois cambodgiens, avant que S. M. Norodom en eût fait définitivement sa capitale, en 1867. C'est l'ancien *Chodomuco* (de *Caturmukha*, les quatre faces ou voies ou Bras), le marché *Laulano* des Portugais, le *Nam Vang* des Annamites, ville merveilleusement située pour attirer sur son marché tous les produits du royaume qui doivent être exportés : seuls les poivres ont leur marché spécial à Kampot. Le port de Phnom Pénh est accessible toute l'année aux navires de commerce. De février à mai la marée s'y fait sentir avec une amplitude de cinquante centimètres et la crue y élève de dix mètres le niveau du fleuve. La ville, que les grandes crues inondaient jadis en partie, a été remblayée et exhaussée par des travaux importants. Elle se développe sur la rive droite des Quatre Bras. Au sud, est le palais royal entouré de murs et de palissades de madriers.

divisé en gynécée et partie officielle; il abrite dans son enceinte des centaines de personnes attachées au service du roi. Dans les environs de ce palais, les maisons des fonctionnaires cambodgiens se dissimulent sous les arbres fruitiers des jardins. Au nord, le marché, la ville commerçante et le quartier français conduisent au village catholique et à un dernier village malais. Cet ensemble n'est relié par voie terrestre à l'intérieur du pays que par une haute



FIG. 41. — Devant la pyramide de Phnom Pénh (photographie de M. Faraut).

chaussée, longue d'une lieue et demie, construite, en terres rapportées, à travers marais et étangs, tantôt revêtue de maçonnerie, tantôt faite en simples talus qui s'éboulent sous l'action des eaux.

La population, où se retrouvent toutes les races des pays voisins, dépasse 50 000 âmes, en y comprenant les agglomérations de la banlieue et de la pointe des Changva mais en laissant de côté l'afflux important de population flottante qui y vit sur des barques, surtout à la saison de la pêche.

La pyramide. — Phnom Pénh = Bhnâm Beñ « la montagne pleine » ou « la montagne (de dame) Beñ » tire son nom d'une butte artificielle haute de vingt-sept mètres que couronnent un temple bouddhique moderne et une pyramide en briques recouverte de mortier, dont la base cubique est surmontée d'un cône effilé à renflements et moulures semblable à une immense cloche ; sa pointe est à une soixantaine de mètres au-dessus des basses eaux du fleuve. Certaines traditions feraient remonter au x^e siècle la construction



FIG. 42. — La pyramide de Phnom Pénh (photographie Pestel).

de ce monument, mais son caractère architectural, qui le rattache au bouddhisme moderne du Cambodge, indique qu'il est postérieur au xii^e siècle.

Les stèles. — Quelques inscriptions, apportées à Phnom Pénh depuis que cette ville est la capitale du royaume, ont été estampées dans la Vat Bautumovodei (= Padmavati), la pagode du Brah̄ Sugandh, le second chef des bonzes. Les indications sur la provenance de ces documents données par ce respectable religieux seront reproduites ici sous toutes réserves.

Une stèle plate, de basalte noirâtre, qui proviendrait du village de Sre Ampil « champ des tamariniers », province de Kien Soay, non loin de Phnom Pénh, sur l'autre rive du fleuve postérieur, porte sur une de ses faces une inscription sansrite de seize lignes encore lisibles malgré l'usure du temps. Le document doit remonter au *vi*^e siècle s'aka, à en juger par l'écriture. L'avant-dernière ligne de cette inscription, qui n'a pas encore été traduite, parle des champs, des esclaves et des biens donnés à la divinité.



Fig. 43. — La pyramide de Phnom Pénh (photographie Gsell).

Une seconde stèle proviendrait de Lovék, la capitale du Cambodge au *xvi*^e siècle, où elle a pu être apportée à cette époque : et il est prudent de dire que le lieu d'origine de ce monument épigraphique très important est à déterminer. C'est une stèle un peu massive, de dimensions restreintes, ne mesurant que soixante-quatorze centimètres de hauteur sur quarante de largeur et vingt d'épaisseur. Une inscription sansrite de cinquante-neuf strophes occupe les deux principales faces. Au bas de la première face les lignes enca-

drent une figurine en relief haute de dix-neuf centimètres représentant un dieu ou un anachorète assis. Une des petites faces porte une inscription khmère de quarante-cinq lignes. La dernière face est vide. L'écriture de l'inscription sanscrite est carrée, fine, le travail délicat et soigné, l'état de conservation excellent. Toutefois la stèle a été un peu endommagée dans le haut. Par la même cause il manque quelques mots au texte khmèr qui est aussi très bien conservé dans son ensemble et dont l'écriture cursive, mais ferme et nette, devait être celle des bons calligraphes de l'époque, fin du ^x siècle s'aka : les fleurons y sont remplacés par un trait commençant en crochet et semblable au virama.

L'inscription sanscrite, analysée par Bergaigne puis complètement étudiée par M. Barth, débute par une invocation à des divinités brahmaniques. Embrassant une durée de plus de deux cents ans, elle relate un grand nombre de fondations pieuses faites par divers membres d'une même famille, ministres ou prêtres, apparentés à la famille royale ; mais en négligeant la plupart des indications généalogiques qui pourraient concerner les rois qu'elle nomme. Elle fournit quelques renseignements sur les associations si curieuses de personnes mortes au culte de S'iva et de Visnu, sur la connaissance qu'on avait au Cambodge de la littérature sanscrite de l'Inde et sur le régime de certaines familles. La famille brahmanique dont elle donne une série de dignitaires, tous parents les uns des autres, mais suivant une succession évidemment incomplète, est désignée par le singulier nom de *sapta devakula* « famille des sept dieux », dû peut-être à sept images de Visnu placées dans la propriété et qui aurait passé de la terre à cette famille. Les indications des degrés de parenté ne sont pas toujours précises, mais la nature de cette parenté vraiment curieuse n'est jamais directe, ne va pas du père au fils ou au petit-fils. Celui qui paraît être l'héritier, chaque nouveau membre de la série, est ou le fils de la sœur du dernier nommé ou un parent de sa mère. La famille semble donc entièrement constituée par la ligne féminine et la succession, passant en quelque sorte à côté de l'homme, va de l'oncle au neveu par les femmes, de la mère à la sœur, de la belle-mère à la femme ou à la belle-sœur. Quelques faibles traces du matriarcat primitif que l'on peut supposer d'après ce document paraissent subsister encore aujourd'hui dans les mœurs ou dans le langage des Cambodgiens. Par exemple, le mari réside en principe chez ses beaux-parents et les cousins germains sont appelés « frères à grand-mère commune ».

La série des personnages de l'inscription s'ouvre par un certain Punnā-gavarman fils de Rudravarman et de Narendralaksmi : ceux-ci ayant vécu dans le courant du VIII^e siècle s'aka et le mari pouvant à la rigueur être identifié avec le Rudravarman, prince ou seigneur, que le roi Yas'ovarman nommait dans sa propre généalogie quarante ou soixante ans plus tard. Leur fils Punnāgavarman, appartenant déjà à la « famille des sept dieux », érigea des statues et le linga de S'ri Bhadres'asana. L'inscription mentionne ensuite successivement dans la parenté féminine de cette famille : un personnage non nommé, qui remplissait les fonctions des chefs des porte-éventails du roi Jayavarman II, lorsque celui-ci fixa sa résidence au mont Mahendra ; Vāsudeva qui servit les rois Indravarman et Yas'ovarman ; Manas's'iva et ses deux frères au service des rois Harsavarman I^{er}, Is'anavarman II et Jayavarman IV ; Prāṇā, la fille de la sœur de Manas's'iva qui épousa le roi Rājendravarman et qui fut placée, étant devenue veuve, à la tête des secrétaires intimes de Jayavarman V : deux frères de cette femme qui furent prêtres de deux lingas consacrés au nom de Rājendravarman ; les mêmes (ou deux autres) qui furent prêtres d'un linga sous Jayavarman V ; cinq frères de la famille de la mère des précédents qui furent au service de Jayavarman V. L'aîné Kavīs'vara fut purohita ou chapelain de ce prince et, plus tard, prêtre d'un linga sous le roi Suryavarman qui était son neveu ou arrière-neveu dans la ligne féminine et dont l'éloge est particulièrement développé. Ce Kavīs'vara (le même sans doute que le personnage de ce nom qui figure dans l'inscription de Bassak publiée par M. Kern, *Annales de l'Extrême-Orient*, sept. 1880) épousa la nièce (fille de la sœur) du ministre Vāṅgīs'vara. Enfin le fils de la sœur de Kavīs'vara, nommé S'aṅkara ou Saṅkarapandita, et Yatis'aṅkara (= l'ascète s'aṅkara) fut le purohita ou prêtre domestique des rois Suryavarman I^{er}, Udayadityavarman et Harsavarman III. Il sacra ce dernier qui était le frère cadet de Suryavarman et il érigea une image de S'iva dans le Dviradades'a « la région des Éléphants ». S'aṅkarapandita, qui appartenait aussi au Saptadevakula, est le dernier personnage nommé dans cette inscription dont il est l'auteur.

Ce document remonte donc au règne de Harsavarman III, dans le dernier tiers du X^e siècle s'aka. En l'état actuel de nos connaissances, il est prudent de ne pas identifier la ville de Dviradapura, ou même la région du Dviradades'a, avec la ville ou le pays de Lovèk : la stèle ayant pu être apportée dans cette localité, alors qu'elle était la capitale du Cambodge, au XV^e siècle.

Les quarante-cinq lignes très courtes écrites en langue khmère sur la troisième face de cette stèle contiennent l'énumération des présents que fait sans doute Saṅkarapandita dont le nom se lit à la première ligne qui est mutilée ; présents de feuilles d'or pour recouvrir les jambes des statues des divinités, de cordons brahmaniques pour ces mêmes statues, de boucles d'oreilles en or, de bagues, bracelets, brassards, vases, urnes, plateaux, ustensiles du culte, tous objets souvent incrustés de pierreries, de rubis, un vase à fleur portant un linga de cristal, un palanquin décoratif contenant une statuette de roi, etc. Ces présents sont faits à diverses divinités du Cambodge : Nārāyaṇa, S'rī Campes'vara, S'rī Brahmaraksa de Rudrā, aux dieux de Lingapura, de Suvarnaliṅga, de Dviradapura, de Saptadevakula, de Vnam Ruñ, etc. Ce dernier nom indigène s'applique peut-être à Phnom Rong (= Bham Roñ) une montagne de la province de Korat au Laos que domine un temple important.

Une troisième inscription dont il reste sept lignes assez mutilées écrites sur une face de stèle plate de basalte noirâtre appartient certainement au Cambodge méridional, quoique sa provenance exacte soit inconnue. L'écriture indique le vi^e siècle s'aka. Des bois, des champs, des étangs, des esclaves sont donnés au dieu Svayambhu (= Brahma), et à S'rī Saṅkaranārāyaṇa (= S'iva Viṣṇu).

Phnom Basét. — Deux autres inscriptions, actuellement à la pagode du Brah Sugaṅdh, proviennent, dit-on, de Phnom Basét ou Praseth = Bham Prasidh, monticule granitique et boisé, à double sommet, qui surgit de la plaine à cinq lieues à l'ouest un peu nord de la capitale. Quelques renseignements placent cette colline dans la province de Phnom Pénh, d'autres dans la province voisine, celle de Samrong Tong. Les deux sommets étaient couronnés de tours en briques ruinées actuellement et qui paraissent remonter au vi^e ou au vii^e siècle s'aka. A côté, gisent des débris sculptés, autels, piédestaux, bas-reliefs représentant Siva sur le bœuf Nand, Viṣṇu sur Garouda. Des statues, emportées en 1882 et envoyées au Musée Guimet, étaient encore recouvertes du masque pâteux et collant que les adorateurs posaient sur leur figure. La tour du sommet oriental, un peu en contre-bas, était adossée contre une roche où des anfractuosités permettaient à un homme de se cacher tant bien que mal. Selon les légendes locales ces trous furent le refuge du prince légendaire appelé Baksèi Chàngkràng = Pāksī

cañkrañ « que l'oiseau couva », alors qu'il fuyait la colère et la haine du roi Baña Krèk qu'il devait remplacer sur le trône, selon les prophéties. Nous aurons occasion de voir que ces événements, amplifiés et complètement défigurés par les légendes populaires, se rapportent peut-être au roi Rājendrarman qui monta sur le trône en 944 A. D., remplaçant son frère cadet Harsavarman dont le règne n'avait duré que deux ans.

Les stèles. — L'une des deux inscriptions qui proviendraient de ce mont Basèt compte seize lignes usées, peu lisibles, écrites sur une des faces d'une stèle plate de basalte noirâtre. L'écriture de ce document, qui est en sanscrit, permet de le faire remonter au *vi^e* siècle s'aka.

L'autre inscription, gravée de même sur une des faces d'une stèle plate de basalte noirâtre, compte vingt-trois lignes. La pierre, éclatée, écaillée, n'a laissé subsister que des fragments, mais sa grande dureté les a au moins conservés assez nettement. La partie supérieure est la plus dégradée. L'écriture indique le *vi^e* siècle s'aka. Le document débute par une date en sanscrit qui est perdue, puis il continue en langue vulgaire, énumérant les donations d'un Mratāñ « Seigneur » dont le nom a disparu, de même que celui de la divinité. On y lit une longue liste nominative des esclaves sacrés, *va* et *ku*, c'est-à-dire hommes et femmes, le nombre des enfants de celles-ci étant indiqué au besoin. Chez ces esclaves, les noms sanscrits, tels que *purnami*, *das'ami*, *anindita*, *amṛitavisa*, alternent avec les noms indigènes. Des champs, des jardins, aréquiers et cocotiers, font aussi partie des donations.

Svay Chno. — Une autre inscription a encore été trouvée dans la province de Phnom Pénh, à Svay Chno, près de *Vat Prèi Vèng* un village dépourvu de ruines et situé à trois ou quatre lieues au sud-ouest de la capitale dans une plaine de rizières et de palmiers à sucre. Elle est gravée sur une des faces d'une stèle plate de basalte noirâtre, écaillée et fendillée : elle compte dix lignes écrites en lettres grèles et d'une exécution négligée. Le texte des sept premières lignes, en sanscrit, a été traduit par M. Barth : il ne contient pas de date mais il est du règne d'Is'anavarman, *vi^e* siècle s'aka : ce prince y est qualifié de « suzerain de trois rois » et de possesseur de « trois villes ». L'objet de l'inscription est la fondation d'un *ās'rama* par un certain Arya Vidyādeva. Les trois lignes qui suivent, en langage vulgaire, très ruinées, donnaient les noms d'une dizaine d'esclaves sacrés, sept *ku* ou femmes et

deux ou trois *va*, hommes. Un jardin de 80 aréquiers et une rizière complétaient la fondation. L'inscription était continuée peut-être au-dessous de la dixième ligne, mais l'usure de la pierre devient telle qu'on ne peut se prononcer sur ce point.

Pinhalu. — Une autre petite province, celle de *Pinhalu* ou Pohnéalu = Bañā lī « le mandarin entend », ne comprend guère qu'une bande de terrain longue de quatre lieues sur la rive méridionale du Bras du Lac et une bande encore moins importante sur l'autre rive en face. On l'appelle aussi province de Kompong Luong = Kambañ Luañ « le quai royal », du nom de son centre le plus important, marché peuplé de Chinois où se font les échanges des étoffes d'importation étrangère contre le cardamome et la gomme-gutte de l'intérieur. C'était le port de l'ancienne capitale, Oudong, qui est elle-même située dans la province voisine de Samrong Tong. Une chaussée longue de cinq kilomètres, aux murs de soutènement en maçonnerie, reliait ces deux points. A tort ou à raison sa construction est attribuée à l'ancien roi Ang Duong. Prambai chhom, poste de douane et Kompong Pou touch « rive du petit figuier religieux » lieu mentionné dans les chroniques royales, sont d'autres villages de Pinhalu. Cette province offre, sur la rive méridionale du fleuve, une suite presque ininterrompue de jardins, de villages où fut longtemps le siège de la mission catholique du Cambodge, alors que le roi résidait à Oudong. Cette mission suivit la Cour à Phnom Penh en 1887.

Pinhalu produit du tabac, du coton, du mûrier. Les habitants, qui pratiquent en grand la pêche au filet, comptent 2 199 inscrits obéissant à l'okñā udai (= udaya) sēna, mandarin à sept mille honneurs, de la Maison du roi, qui a lui-même pour supérieur hiérarchique le Kralahom ou ministre des transports par eau.

Samrong Tong. — La province de *Samrong Tong* = Samrañ Dañ, part de la rive septentrionale du Prék Tenot et s'étend au loin à l'ouest d'Oudong, l'ancienne capitale qui est située sur son territoire, avons-nous déjà dit. Elle est encore arrosée par un autre cours d'eau qui porte plusieurs noms indigènes, celui de Sting Chréau (le Keréen de certaines cartes) par exemple, et qui se jette dans le Bras du Lac au nord de Kompong Luong. Les immenses plaines de Samrong Tong, d'où surgissent brusquement quelques monticules isolés, offrent sur-

tout des terrains non cultivés, des bambous, des forêts maigres d'arbres épineux et des forêts clairières à essences résineuses : elles produisent du riz, du tabac, des palmiers à sucre, de la gomme-gutte, des résines et oléo-résines. Quoique ses villages soient très clairsemés, cette vaste province compte 6 797 inscrits recevant les ordres de l'okñā udai dhirāj (= udayādhirāja), mandarin à neuf mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève de l'okñā Bidhāk īsūra, dignitaire de second ordre du palais royal.

Oudong. — Dans la partie orientale de Samrong Tong, à six kilomètres du fleuve, au centre d'une vaste plaine de rizières, sont les restes d'Oudong la victorieuse, uttam mān jai, la dernière capitale avant Phnom Pénh. Mais déjà antérieurement elle avait reçu à diverses reprises les rois du Cambodge. Ils y construisirent deux vāñ ou enceintes fortifiées de palais, aux remparts en terre, hauts de dix coudées, revêtus de madriers et de troncs d'arbres et entourés de larges fossés. Au nord, la plus ancienne de ces enceintes mesurait huit cents mètres de côté : la méridionale, celle du roi Ang Duong, n'en avait que quatre cents. Dans le voisinage, et surtout entre ces deux enceintes, avaient été creusés de nombreux bassins dont l'un très vaste était appelé Sra/keo le « bassin précieux » ou « bassin de cristal ». Actuellement les emplacements des palais sont déserts et les villages des environs, comptant trois ou quatre mille âmes au plus, sont insuffisants pour entretenir les nombreuses pagodes qui tombent en ruines de tous côtés.

Preah Réach Treap. — Quelques monuments en briques ont été élevés, pendant les quatre derniers siècles, au sud et tout à proximité d'Oudong, sur une colline boisée, à triple ou quadruple sommet, haute de cent-quarante mètres environ, qui est appelée *Phnom Preah Réach Tréap* = Bhmañ Bra/ rāj drāb « le mont du saint domaine royal ». Un escalier de pierres et de mortier, ménagé sur le flanc de la montagne, passe près de plusieurs pyramides funéraires semblables à d'énormes cloches où ont été déposés des ossements de princes, de souverains. Un petit pavillon de maçonnerie abrite un bœuf de pierre de grandeur naturelle dont la provision d'herbe fraîche, fréquemment renouvelée par les indigènes, atteste qu'on l'honore encore. Sur un des sommets, un colossal Bouddha couché, construit en maçonnerie, est abrité par un édifice massif, sans goût et délabré. Les encadrements des portes et des fenêtres de ce temple indiquent une bonne

époque mais ils ont dû être apportés de loin, ou plus vraisemblablement ils ont été pris à un monument démolé qui aurait précédé sur cette colline toutes ces constructions informes.

Phnom Preah. — Vers l'ouest d'Oudong, une autre colline de cette province de Samrong Tong appelée Phnom Preah « le mont du dieu » où n'ont été signalées ni ruines ni inscriptions, serait, selon les indigènes, trouée en grottes nombreuses formant un labyrinthe peuplé de serpents monstrueux. Au pied coule une source poissonneuse. Les traces des flots de l'océan seraient visibles sur les flancs de la montagne. Moura, qui doit aussi n'en parler que par renseignements, dit que ce mont est remarquable à cause d'une cavité énorme, sorte de grotte sacrée nivelée dans le bas, arrondie en voûte et dans laquelle un millier de personnes pourraient aisément se placer. D'après les traditions locales, c'est le mont où Hanuman vint chercher les remèdes guérissant les blessures. Il jugea simple et expéditif de le déraciner avec sa queue et de l'apporter à Rāma qui lui ordonna de le remettre en place. Par dépit il le jeta au milieu de cette plaine. Les traces d'érosion du pied du mont seraient ainsi expliquées par la pression de la puissante queue du fameux singe.

Beaucoup plus loin, à deux journées de marche à l'ouest d'Oudong, sont les groupes des monts Aral et Chréau (= Jṛāv). Ceux-ci forment, dit-on, un amphithéâtre dont l'arène fertile, bien cultivée, est un lieu de villégiature favorite pour le roi Norodom qui s'y est fait construire un pavillon de plaisance.

Cinq des provinces qui restent à examiner dans cette région méridionale : Lovêk, Roléa Piier, Bâbaûr, Krang et Krakor, forment autant de bandes de terrain à peu près parallèles, longues et relativement étroites, qui partent du Lac ou de son fleuve pour remonter en pente douce au loin vers les monts de l'intérieur.

Lovêk. — Au delà du Sting Chréau qui la sépare de Samrong Tong et de Pinhalu, la province de *Lovêk* compte plusieurs villages habités par des Tchames, tous musulmans. Elle produit du riz, de la gomme laque, des résines, vernis et huiles végétales et surtout de beaux bois de construction qui sont amenés au port de Kompong Trelach « la rive des courges ». Les 3,249 inscrits obéissent à l'okhā Srên (= Srī Ind?) Sena riddhi, mandarin à

huit mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève de l'okñā Bibhāk īsūra, mandarin de second ordre du palais.

Dans l'intérieur de la province, le mont *Preah Théat* = Brah Dhāt « des reliques sacrées » est une énorme roche de grès, dénudée, qui se dresse comme un autel, haute de quarante à cinquante mètres, large d'autant. Un Bouddha a été sculpté à son pied. Sur le fleuve du Lac si large et si profond, les traditions locales placent les vestiges d'un grand pont en bois de fer, le *Spéan Cham* = Sbān cām ou pont des Tchames, qui aurait été construit par ces anciens maîtres du pays avant l'arrivée des Khmers. Nous avons vu que, selon M. Vial, l'inscription du Musée de Saïgon, de Samudrapura, qui remonte au VI^e siècle s'aka, proviendrait peut-être de ce pays de Lovêk. Nous avons vu également que d'après le Brah Sugandh, la stèle du *Dviradales'a* « la région des éléphants », écrite par S'aikarapandita à la fin du X^e siècle s'aka et actuellement à Phnom Pénh, y aurait été apportée de Lovêk.

Cette partie du Cambodge qui comprend Lovêk, Oudong et Phnom Pénh, située là où les eaux du fleuve et du Lac se rencontrent, fut sans doute l'un des plus anciens foyers de civilisation du delta du Mékhong ; nous savons qu'elle est restée, depuis l'abandon d'Angkor au XV^e siècle jusqu'à nos jours, le vrai centre de la puissance cambodgienne. La province de Lovêk en particulier est surtout remarquable par les restes de la ville qui lui a donné son nom, de cette Lovêk qui fut la capitale après Angkor et Babaur et que le roi de Siam, Brah Nares, détruisit à la fin du XVI^e siècle.

La ville. — Cette ville de Lovêk, où il n'y a plus que quelques cases perdues dans les forêts, était située à deux lieues au nord d'Oudong et à une lieue du fleuve d'où une petite rivière permettait aux barques d'aller accoster à l'enceinte même lors des hautes eaux. Les ouvrages de défense, très importants, variaient selon le degré de vulnérabilité des faces. Une première enceinte rectangulaire dont les grandes faces, parallèles au fleuve, mesuraient près de trois mille mètres chacune, était formée sur trois côtés d'un large fossé, à pic à la contrescarpe et en talus à l'escarpe, que dominait un rempart haut de trois mètres. La face orientale, protégée par une vaste plaine marécageuse noyée à l'inondation, n'avait qu'une haute levée de terre. A deux cents mètres en arrière de la face occidentale, la plus exposée, un rempart intermédiaire courait sur toute la largeur : et à deux cents mètres plus loin, une haute levée intérieure régnait sur les trois faces nord, ouest



et sud en formant avec l'unique levée de l'est un rectangle intérieur qui mesurait plus de deux mille mètres sur ses grands côtés. Ce rempart intérieur était percé de trois portes sur sa face ouest, la seule qui communiquait avec la campagne. L'enceinte était donc triple de ce côté, double sur les faces latérales et simple à l'est où la jungle marécageuse était à peu près impraticable pour des assaillants.

Les ruines. — Les œuvres d'art sont médiocres dans l'intérieur de la ville envahie par la forêt. Le génie protecteur du centre de la cité, le *neak Ta Klung Mœuong*, selon l'expression mi-khmère, mi-siamoise, est un Ganes'a abrité sous un pauvre toit de feuillage : reconnaissable par son nez en trompe d'éléphant, il est orné du cordon brahmanique, de bracelets et de brassards finement ciselés. De nombreuses éminences, de 20 à 25 mètres de base, couronnées de bornes sacrées indiquent l'emplacement des pagodes dont les deux plus célèbres méritent une mention spéciale.

A l'un de ces terrassements, était la *Vat Preah In Tép* = Vat Brah In Deb « la pagode du dieu Indra », Il ne faudrait pas déduire de ce nom que le temple était affecté au culte d'Indra : les *vat*, pagodes bouddhiques, pouvant être placées sous le patronage, sous l'invocation d'un dieu brahmanique. Un simple toit de chaume, remplaçant sans doute une construction détruite, y abrite une grande statue du Bouddha assis, les jambes croisées, sur une fleur de lotus ouverte et taillée dans un énorme bloc de pierre. La statue est en grès pour le haut du corps, en limonite pour les jambes. Les ongles du maître et son visage souriant sont recouverts de feuilles d'or.

Vers le milieu de la face orientale de l'enceinte, au bord du grand marais, était le monument le plus célèbre de la ville, la *Vat Trelêng Kêng* « pagode aux quatre faces » qui avait pu être construite par le roi Ang Chan, fervent bouddhiste, vers 1528, lors de la fondation de Levêk. Un massif de terre levée, haut de 15 à 20 mètres, en forme de croix, dont la branche orientale était plus allongée, supportait, à l'entre-croisement de ses bras, un soubassement rectangulaire en limonite que surmontait vers son extrémité occidentale la quadruple statue de Bouddha faisant face aux quatre points cardinaux. Les statues en métal ont disparu. Les huit pieds qui restent seuls, en témoignage de la grandeur colossale des images qu'ils supportaient, sont en grès, bien conservés et mesurent chacun plus d'un mètre quarante centimètres de longueur. A côté gisent d'autres statues ; un Bouddha en pierre :

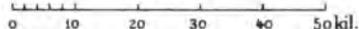
Aymonier

LE CAMBODGE

Chapitre X

DU PRÊK TENOT À POURSAT

Échelle





un ascète aux cheveux relevés en gerbe : un Vishnou que supportent des singes disposés en cariatides : une autre divinité assise, les jambes pendantes, les pieds appuyés sur un coussin.

Les traditions indigènes, très vives en ce qui concerne la splendeur de Lovêk, mentionnent surtout deux statues vénérées qui furent enlevées par les envahisseurs siamois : le Preah Kêo = Brah kêv « dieu joyau » ou « Bouddha de pierre précieuse » et le Preah Kou = Brah Go « le dieu taureau » qui avait, paraît-il, son temple spécial élevé sur une triple terrasse.

Rolêa Piier. — Dans la province de *Rolêa Piier*, au nord-ouest de Lovêk, les montagnes du sud de la région lancent jusque vers le fleuve des contreforts boisés auxquels se rattache, en fait, le système orographique qui surgit à Kampong Lêng sur l'autre rive. Les habitants de Rolêa Piier comptent 3 522 inscrits placés sous les ordres de l'Oknâ Srên Dhipati, gouverneur à neuf mille honneurs, de la Maison du roi, qui rend hommage au Chakrei = Cakri, le ministre des transports par terre de cette Maison. Outre la culture du riz, la pêche, et l'exploitation des bois, ces habitants ont pour principale occupation la fabrication des marmites, poteries et ustensiles en terre grossière qu'ils vont vendre au marché de Kampong Chhnang d'où on les expédie dans tout le delta du Mekhong.

Kampong Chhnang = Kamban chnân « le port des marmites » près de l'entrée des lacs, le groupe de population le plus important et le port de la province, est un village construit dans un petit lagon qu'un court, large et profond canal naturel relie au fleuve. La plupart des maisons sont perchées sur des pilotis hauts de dix à douze mètres ; la pagode est construite sur un remblai de cette hauteur. Mais la plus grande partie des cases sont flottantes et se groupent dans le lagon aux crues ; aux basses eaux elles sortent pour se ranger sur la rive du fleuve. Le commerce de ce marché d'aspect si original est très important.

Bâbaur. — Les quatre provinces suivantes : Babaur, Krang, Krekor et Poursat, se composent chacune d'une région boueuse, basse, noyée sur la rive méridionale du Grand Lac, d'une zone centrale, argileuse, propre à la culture du riz et d'une partie sablonneuse et boisée en forêts clairières vers les montagnes de l'intérieur.

Babaur = Pâpūr, pour Paripūr « abondance », au sud de la « Plaine de

boue » ou Veal Phok, produit du vernis végétal dans sa partie haute, du riz dans la région intermédiaire, tandis que la pêche et les salaisons de poisson sont très actives sur le littoral où la population de la province, qui passe pour laborieuse, récolte aussi le riz d'inondation. Un petit îlot appelé « l'île du bouchon de la nasse », que les crues rendent désert en le recouvrant complètement, est aux basses eaux un grand marché de poisson que l'on troque contre le sel, l'opium, l'arêc, le bétel et les étoffes. Les 1627 inscrits de Bâbour reçoivent les ordres de l'Okñā Sēna Sañgrām (selon d'autres : Okñā Señādhpati), mandarin à huit mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève du *Cakri*, le ministre des transports par terre.

Gardant un filet d'eau claire pendant la sécheresse, le « torrent de la victoire » ou « torrent du marché de Babaur », passe en effet à l'ancienne ville de Babaur qui a donné son nom à la province et qui fut quelque temps la capitale du Cambodge, vers la fin du xv^e siècle, après l'abandon d'Angkor et avant la fondation de Lovêk. Ce n'est plus actuellement qu'un village où réside le gouverneur de la province, ne gardant comme pâles vestiges de l'honneur passé que des restes d'ouvrages de défense très étendus et une vieille pagode dont le temple, de genre moderne, mais assez bien construit, avait la prétention de reproduire sur la surface extérieure de ses cloisons en planches une partie des épisodes du Ramayana, accompagnés de légendes explicatives et imitant de loin les sculptures sur pierre de la galerie des bas-reliefs d'Angkor Vat. Les sculptures en demi-relief de la pagode de Babaur étaient peintes en rouge : elles sont usées par le temps. Ce temple abrite aussi une foule de Bouddhas de pierre ou de métal plus ou moins dégradés et relégués au fond du sanctuaire. Ces statues ne sont pas dépourvues de valeur artistique ; quelques bonnes traditions se maintenaient encore parmi les ouvriers à cette époque où Angkor venait d'être abandonnée. L'idole actuellement vénérée n'est qu'un Bouddha en bois surdoré de facture récente et n'offrant rien de remarquable.

Krāng. — La province suivante, celle de Krāng ou de *Kresa*, peu importante, est arrosée par le « torrent de la rive des ouatiers » qui vient des montagnes boisées du sud où les indigènes placent des gisements d'or, d'argent, de fer, de plomb, mais que fréquentent seuls les tigres, bisons, buffles et éléphants sauvages. Outre le poisson et le riz, Krang produit des huiles, résines, vernis végétaux et de la gomme laque. Ses 592 inscrits ont pour

supérieur l'Okñā Riddhi Saṅgrām, gouverneur à six mille honneurs seulement, de la Maison royale, qui rend hommage au *Cakri*.

Krakor. — *Krakor* est de même une petite province en double bande sur les deux rives d'un torrent le Sting Kàng Prém ou Sràng Thom, et produisant riz, vernis végétal ainsi que ce *krakor* = *gragar*, cardamome sauvage ou de qualité inférieure, qui a donné son nom à ce petit district dont les 505 inscrits obéissent à l'Okñā Jamnah (= victoire) saṅgrām, gouverneur à sept mille honneurs, de la Maison royale, qui a le *Cakri* pour supérieur hiérarchique.

Poursat. — La province de *Poursat* = *Borsat*, ou de *Pouthisat* = *Bodhisat* « le futur Bouddha », beaucoup plus étendue que les précédentes qui ont pu en être détachées autrefois, touche, à l'ouest, à la province de *Bat-tambang*, c'est-à-dire aux possessions siamoises. Au sud elle s'appuie aux chaînes importantes qui courent de l'est à l'ouest depuis *Kampong Chhnang* jusqu'à *Chantaboun*. Les monts de *Poursat*, appelés aussi *Phnom Krevanh* « monts du cardamome » parce qu'ils produisent en abondance cette précieuse graine, hauts quelquefois de 1000 à 1400 mètres et très boisés, ont la forme, paraît-il, de trois soulèvements parallèles et rapprochés, semblables à trois vagues immenses s'allongeant de l'est à l'ouest et laissant au nord les plaines argileuses et sèches doucement inclinées vers la cuvette du Grand Lac. Au sud, les massifs confus, enchevêtrés, couverts de forêts, et encore peu connus, remplissent tout l'espace compris entre ces monts de *Poursat* et le golfe de Siam. De quelques-uns des monts de *Poursat* on extrait une « pierre de cristal » sorte d'albâtre tendre veiné de vert et de violet que les Cambodgiens travaillent au tour pour en faire des tasses et d'autres petits objets.

La rivière de *Poursat* qui coule au milieu de la province conserve en saison sèche une petite nappe d'eau claire, encaissée par plusieurs mètres de berges tandis qu'elle coule à pleins bords aux pluies en permettant aux jonques de fort tonnage de remonter une partie de son cours. Elle passe au chef-lieu de la province, le point terminal de cette navigation, et elle se jette par trois embouchures dans la partie étroite du Grand Lac. Ses sources orientales sont très rapprochées de celles du *Prék Tenot*, et les embouchures des deux cours d'eau sont à une grande distance l'une de l'autre ; cette co

figuration hydrographique explique pourquoi tous les torrents intermédiaires au sud du Lac et de son fleuve ne sont ni importants ni navigables.

A l'ouest de la rivière de Poursat, un autre cours d'eau forme la frontière, depuis sa source jusqu'à son embouchure, entre cette province et Battambang, entre le Cambodge et le Siam. Dans sa partie haute, appelée « rivière de l'aile du faucon » elle coule en pays désert ; atteignant les plaines inondées elle prend le nom de « rivière au port de l'argent » et elle passe à l'unique hameau du « Manguier de l'aïeule Kéo ».

De même que les autres provinces au sud du Lac, la province de Poursat se divise en trois zones. Au pied des monts, les hauts plateaux sablonneux, tantôt couverts de forêts aux arbres de belle venue et de riches essences qui assureraient la fortune du pays si les voies de communication ne faisaient défaut, tantôt couverts de forêts clairières à essences résineuses et de grandes herbes que calcine le soleil des mois secs. Près du Lac, derrière la lisière de la jungle, des arbres malingres dont le pied se perd dans l'eau, s'étend la plaine nue des joncs, basse, envahie par l'inondation périodique, inhabitée et inhabitable.

Quant à la zone intermédiaire, en dehors des limites de l'inondation lacustre, mais soumise aux débordements accidentels des torrents qui la traversent, semée de mares et d'étangs, envahie par les broussailles et les bouquets d'arbres maigres, son aspect, plutôt triste et désolé, est surtout caractérisé par de vastes plaines sans limites où poussent les hautes herbes sous lesquelles tout disparaît et par de larges espaces nus à peine recouverts d'une herbe courte où dominent la lavande et autres plantes odoriférantes dont les femmes du pays parfument leurs sauces. Dans les clairières plutôt rares, qui sont labourées, on cultive une espèce de riz semé à la volée au début de la saison des pluies et qui diffère du riz de l'inondation : son grain étant plus petit mais plus pesant à volume égal.

La province de Poursat, qui pourrait être plus productive en riz et dont les richesses forestières seraient considérables si elles ne restaient pas inutilisées, exporte gomme-gutte, poisson, petites crevettes, peaux, cornes, conserves de venaison et surtout le krevanh = kravāñ, le cardamome de belle qualité qui croît à peu près sans culture sur les monts de ce nom ; la plante précieuse y poussant spontanément et n'exigeant d'autre soin que celui qui consiste à la débarrasser des herbes parasites qui pourraient gêner son libre développement. Les aborigènes de cette région connus sous le nom de Pêâr

= Bār, surveillent les arbustes et recueillent les graines en septembre. Un chef, désigné chez eux par le roi, est responsable de la livraison du tribut annuel fixé à 4 000 kilogrammes : le déficit, possible par suite d'intempéries, de mauvaise récolte, devant être comblé l'année suivante. Ces Pear cultivent pour leur compte un peu de riz et quelques légumes.

Poursat est une province presque déserte ou du moins très peu peuplée en raison de son étendue ; les Cambodgiens y comptent 2 533 inscrits qui ont pour chef l'un des cinq grands mandarins provinciaux du royaume, l'Okñā Suārgalok = Svargaloka, gouverneur à dix mille honneurs, de la Maison du roi ; il est considéré comme étant le lieutenant provincial du *Cakri*, le ministre des transports terrestres de cette Maison. Le seul groupe relativement important de population est le village et marché de Poursat qui compte une centaine de cases sur les deux rives du cours d'eau de ce nom, en dehors de la zone inondée, mais accessible aux grosses barques à l'époque des crues. Poursat est relié à la capitale Phnom Pénh par une route sablonneuse assez bonne quoique la nature fasse tous les frais de son entretien.

Kampêng. — Les antiquités d'Oudong et de Lovèk ayant disparu, si même elles ont jamais existé, les provinces suivantes au sud du Lac et de son fleuve n'ayant offert aucun vestige connu, l'unique monument épigraphique découvert dans cette région si vaste où l'activité sociale et religieuse des anciens Cambodgiens fut sans doute peu intense est l'inscription de Kampêng = Kambeñ, hameau d'une trentaine de cases, situé dans une plaine de rizières à trois lieues à l'ouest du chef-lieu de Poursat. Dans sa pagode moderne que les bonzes ont abandonnée, un bassin-fossé encore reconnaissable entourait un petit terre-plein où devait s'élever une tour complètement démolie : les briques ayant été prises pour la construction du temple actuel. Parmi les monolithes en grès de l'encadrement de la porte qui gisent sur le sol, on distingue les deux pieds droits qui portaient une inscription sanscrite dont il reste les fragments de vingt-six lignes à la paroi du commencement, celle de droite sans doute ; l'autre paroi, moins ruinée dans son ensemble, a conservé à peu près intactes les vingt premières lignes, mais les suivantes sont entamées et le dégât s'accroît si promptement que la fin manque totalement sur cette face comme sur l'autre. L'écriture arrondie, régulière, nette et bien gravée, rappelle d'une manière frappante celle des inscriptions de Krevan et de Bat Choum, province de Siem Réap, c'est-à-dire l'écriture du

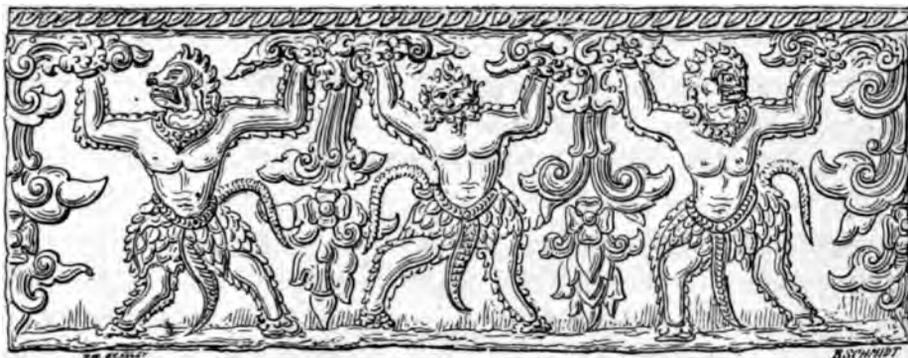
règne de Rājendravarman. Au surplus l'inscription de Kampêng, quoique complètement écrite en sanscrit, débute par une date en chiffres, 873 s'aka = 951 A. D. Rājendravarman régnant. Ce document est s'ivaïte.

On a encore signalé les ruines d'une tour sans importance à *Bantéai Daun An* « forteresse de la grand'mère An », emplacement situé à l'ouest de Kampêng.

Il reste pour en finir avec les provinces méridionales du Cambodge à donner quelques notions sur deux districts qui sont très peu connus et qui sont situés dans les massifs montagneux au sud de Pursat d'où ils versent probablement leurs eaux au golfe de Siam et au Prêk Tenot.

Thpong. — L'une de ces provinces, celle de Thpoïg = Thbañ, vers la frontière siamoise, passe pour être très étendue, couverte de montagnes et de forêts de beaux arbres qui ne peuvent être exploités faute de voies fluviales. Un de ces monts, le « Dos de caïman », est peut-être le plus élevé de tous et le plus remarquable par ses bois superbes. La province produit beaucoup de gomme-gutte, de la gomme laque et du cardamome des deux variétés, krakor et krevanh, mais de qualité très inférieure si on le compare à celui de Pursat. Ce cardamome est recueilli pour le compte du premier Ministre. Les 870 inscrits très clair semés de Thpong payent généralement leur impôt royal en gomme-gutte et obéissent aux ordres de l'Okñā ārāñ (= forêt) sañgrām (combat), fonctionnaire à six mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève du *Cakri*.

Samré. — Sur les contreforts méridionaux des monts de Pursat, la petite province de *Krang Samré* ou de *Samré*, très montagneuse, est habitée en partie par les aborigènes de ce nom qui paient un léger tribut et que protège la réputation d'insalubrité des eaux, des forêts de ces monts. Ses 388 inscrits cambodgiens (les aborigènes n'étant pas inscrits) obéissent à l'Okñā Yoddhā Rocean Rañ (= guerre et bataille), gouverneur à six mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève du Yoinarāj, le grand justicier de cette Maison. Les productions de Samré sont à peu près les mêmes que celles de Thpong.



CHAPITRE XI

BA PHNOM

La province. — Le mont, Préah Vihéar Thom, Vat Kuk, Vat Chakret. — Mésâr Ba Phnom, les offrandes aux génies. — Les inscriptions du mont Ba Phnom. — Le district de Kândal. — Prasat. — Le district de Koh. — Vat Kedei Ang et les stèles. — L'inscription de Vat Krang Svay. — La stèle de Vat Ha. — Preah Péân. — Vat Prasena. — Yéay Téi. — Bantéai Chakrei. — Le district de Mé Chong. — Vat Préi Va, les inscriptions. — La stèle de Vat Kandal. — Le district de Mé Sâng. — La stèle de Tuol Preah Théat. — Khét Romduol. — Khét Svay Téap.

La province. — A l'est du fleuve, la principale province méridionale est celle de Ba Phnom, à laquelle peuvent se rattacher les deux districts, moins importants, de Romduol et de Svay Téap.

Cette province de Ba Phnom, bornée à l'ouest par le fleuve, au sud par les arrondissements cochinchinois de Chaudoc et de Tanan, à l'est par Romduol, et au nord par Préi Vèng, tire son nom de la colline qui surgit isolée au milieu de la plaine d'alluvions, à peu de distance du Mékhong. Plus étendue jadis, selon toute vraisemblance, elle devait comprendre plusieurs des districts voisins. Aujourd'hui c'est encore une province de premier ordre, traditionnellement divisée en cinq cantons ou arrondissements qui sont : Kândal = Kantâl « le central », autour de la montagne ; Châk ou Lovéa Châk = Lavā cak, « un figuier et une plante aquatique » au nord-est ; Mésâng, à l'est près de Romduol ; Koh « l'île » au sud de la montagne ; et Mé Chong, à l'est de Koh, le long de la frontière.

Plusieurs rivières inondent les plaines de Ba Phnom ou drainent leurs eaux, selon la saison. Toutes se rattachent au Tonlé Tauch « le petit fleuve » qui sera étudié plus loin et communiquent avec de vastes lagunes dont la plus connue est celle de Khsach so « le sable blanc », au nord-ouest du mont: puis elles rejoignent le grand fleuve en Cochinchine en entourant complètement le district de « l'île ». La partie orientale de la province envoie ses eaux au petit Vaïco. La ligne de partage entre les deux fleuves, très peu accentuée, souvent indécise, est formée de plateaux de léger relief ou de vastes marécages. Trop noyée en quelques endroits lors des crues annuelles,



Fig. 44. — L'Obbarach actuel et ses serviteurs (photographie Gsell).

partout ailleurs d'une grande fertilité, cette province produit en abondance le riz, les petits pois, le maïs, les légumes et les tenot ou palmiers à sucre.

Parmi ses habitants on compte de nombreux privilégiés: Bakou ou Brahmanes, Brah vañs ou descendants éloignés de la famille royale et stāc māgh, ces rois de Māgha que les uns placent parmi les Bakou et d'autres parmi les Brah Vañs. On y trouve aussi de nombreux pol = bal, ou serfs royaux héréditaires. Ses inscrits, au nombre de 5384, obéissent à l'Okñā Dhammā Tejo, « splendeur de la loi sainte », l'un des cinq grands dignitaires provinciaux, mandarin à dix mille honneurs, de la Maison du roi,

qui est au dehors le lieutenant du Kralahom, le ministre des transports fluviaux de cette Maison.

Le mont. — Le mont, qui domine la province et qui lui a donné son nom, mérite une étude détaillée. Ba Phnom a dû signifier à l'origine « le mont sacré » : le Ba des noms de lieu n'étant souvent qu'une corruption du mot *Brah* « sacré, divin ». Situé par $11^{\circ} 16'$ de latitude nord, il est, un peu à l'ouest de son point culminant, coupé fictivement par le méridien 103° de longitude orientale. C'est une petite chaîne qui semble, vue de loin, formée de trois collines orientées suivant une direction générale nord-est sud-ouest ; en réalité les indigènes comptent au moins huit pitons auxquels ils donnent des noms différents que nous passons sous silence¹. La longueur peut être estimée à deux lieues au moins et la plus grande épaisseur à une demi-lieue. L'ossature, composée de roches très dures de granit, grès et sédiments argileux ferrugineux, est recouverte d'une végétation très vigoureuse. Le sommet le plus élevé domine au moins de cent cinquante mètres la plaine alluvionnaire.

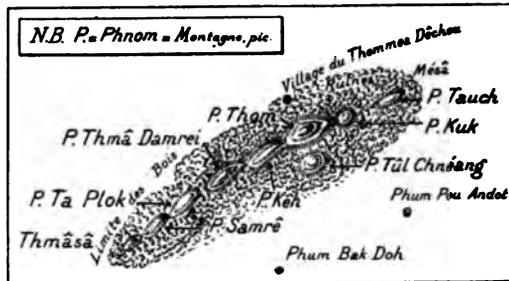


FIG. 45. — La montagne de Ba Phnom.

Un sentier, tracé sur le flanc septentrional de la colline, permet d'atteindre en vingt minutes cette cime où se voient les restes d'un temple bouddhique moderne qui n'offre rien de remarquable.

L'exploration de ce « mont sacré » dont il est facile de faire le tour en plaine nous apprend que, s'il abrita de tout temps des sanctuaires très vénérés, il ne provoqua jamais la construction de monuments remarquables au point de vue architectural, pas même de ces tours en briques si communes dans tout l'ancien Cambodge.

Si on se dirige vers l'est en partant du Phum Thomméa Dechou (le Bhūm, le terrain, le hameau du Dhammā Tejo, du gouverneur), misérable réunion de huttes, au nord et au pied des dernières pentes de la butte principale, on atteint bientôt, à quelques dizaines de mètres, une pagode moderne

1. Voir le croquis ci-joint.



appelée Prèah Vihéar Thom = Brah Vihār dham. « le grand temple sacré » qui est habitée par quelques bonzes et où se trouve une inscription ancienne de dix-huit lignes tellement effacée qu'à peine peut-on dire qu'elle était écrite en sanscrit. Une autre inscription, contemporaine celle-ci, de 1877 A. D., trouvée aussi dans cette pagode, sera analysée plus loin.

A quarante ou cinquante mètres plus loin, un autre temple bouddhique actuellement abandonné, que les indigènes appellent indifféremment Vat Kuk, Prasat Kuk, Prahéar Kuk, « le monastère, la tour ou le temple de la galerie », présente les ruines d'un édifice qui sans être moderne paraît ne remonter qu'à une époque postérieure à celle des grands monuments. Sur une petite terrasse, huit piliers massifs en blocs de limonite indiquent que le temple était en forme de galerie longue de douze mètres et large de trois. Aux deux extrémités les encadrements des portes sont en grès rouge. A l'intérieur existent encore quatre statues du Bouddha, en pierre, de facture assez ancienne, mais massives et grossièrement sculptées. A quelque distance au dehors, l'enceinte extérieure n'est plus indiquée que par quatre portes latérales. Dans cette Vat Prahéar Kuk a été trouvée une inscription de quatre lignes mais dans un état tel qu'il n'y a rien à en tirer : la langue même ne peut être reconnue.

La Vat Chakret, à quatre-vingts mètres au delà de la précédente, est une pagode ancienne actuellement déserte et détruite où il ne reste que les sèma ou bornes sacrées : elle est remarquable par la découverte, dans les broussailles qui l'envahissent, de deux stèles anciennes que nous examinerons après avoir achevé l'exploration du mont.

Le Plum Phsar, plus loin, est un village abandonné. En ce point la chaîne s'abaisse presque au niveau de la plaine et, si on tourne au sud pour pénétrer de quinze cents mètres environ dans cette vallée boisée, on atteint la Vat Andaung Chroh « pagode du puits du torrent » qui avait deux temples accolés, mais qui est abandonnée et dont il ne reste guère que les bornes sacrées. On remarque, à côté, deux statues brisées, coiffées du mukuṭa ou diadème conique et ornées de bracelets. L'homme, à genoux, vêtu d'un court pantalon collant, représente, selon les indigènes, un ancien Thomméa Dêchou du nom de Sūas. La femme assise, couverte d'une jupe à partir de la ceinture, serait son épouse, la Chomtèau (= Jaṃdāv, femme de mandarin) nommée Rat. On sait que Sūas, de Svasti, et Rat, de Ratna, sont des noms propres très usités au Cambodge.

Revenant au nord pour contourner les dernières éminences de la chaîne, on passe près de Srah Srâm, temple abandonné et simple vihāra en bois. Puis, à quelques centaines de mètres à l'est, on rencontre le Phùm chhœu kach « hameau du bois cassé », au nord du piton de ce nom. Au delà de ce hameau est encore une dernière butte, Kompûl chhœu kach « la cime du bois cassé », que dominant une vihāra en bois et un chaitya en briques. De là on tourne au sud pour atteindre, au bout de trois cents mètres, Mé Sâ Ba Phnom, « la (féc) blanche du mont », le génie le plus redouté de toute la province. C'est, sur une petite butte, une statuette de déesse en grès, à quatre bras, vêtue de la jupe, coiffée du mukuta ou diadème pointu. Ses deux pieds sont posés sur la tête d'une sorte de lion chinois dont elle saisit la queue dans une de ses mains. Tout autour sont les débris d'autres statues parmi lesquelles on remarque un Ganes'a.

Au sud du mont, la route s'en écarte pour décrire une grande courbe passant à deux villages avant d'atteindre la dernière butte de l'extrémité occidentale de la chaîne, butte appelée « Bout de la Pierre blanche », d'où l'on revient à l'est au Phum du Thomméa Dêhou.

Outre les pagodes nommées, les dernières pentes du mont en abritent encore d'autres et on en compte une dizaine au total, abandonnées pour la plupart. Nous avons vu qu'une route de charrettes fait le tour complet de la chaîne. Plus loin une ligne continue de lagunes et de cours d'eau fait au mont une ceinture liquide qui n'est interrompue que dans la direction du nord.

Me Sâr. — La *Dame blanche*, qui a sous son autorité deux des districts de la province, Kândal et Mé Sâng, n'est pas la seule divinité de ce mont vénéré. Un autre génie, le Krâhâm Kâ « Cou rouge », surveille des dernières pentes du nord-est le district de Châk ; et le génie Sab Than « Tous lieux » placé à l'extrémité sud-ouest, domine les deux autres districts : Koh et Mé Chong. Tout gouverneur de la province entrant en fonctions doit sacrifier un buffle à ces génies. Tout gouverneur en fonctions doit faire un sacrifice semblable chaque année au mois de Bisāk (avril) ; autrement toutes sortes de calamités fondraient sur les gens du pays dès les premiers jours du mois suivant. Jés.

La principale cérémonie se fait devant la Dame blanche. Cent petits morceaux de chair de l'animal dépecé sont enfilés en brochettes et exposés

d'abord près d'une autre statuette à quelque distance en plaine et qui représente un génie secondaire appelé *Tong skor* (= *Dañ sgar* « drapeau et tambour »); c'est le ministre de la Dame, chargé ainsi que d'autres serviteurs de lui annoncer les offrandes. Le cortège s'approche respectueusement de *Mé Sâ*, pose la tête du buffle sur une roche, allume des bougies fixées à l'extrémité des cornes et invoque la déesse au son des coups de fusils qu'accompagne le *hou-hou* national poussé par toute l'assistance. A ces clameurs répondent les cris et les coups de fusil des gens chargés de faire les offrandes aux autres génies, les cérémonies devant être simultanées. La Dame blanche a droit à la tête du buffle, à un gigot, à un rognon et aux cent morceaux embrochés, tandis que « Tous lieux » et le « Cou rouge » doivent se contenter chacun d'une épaule. Le dernier gigot est la part du gouverneur de la province.

Après ces rapides détails sur le mont, ses monuments, ses divinités spéciales, nous revenons à ceux de ses documents épigraphiques qui méritent d'être étudiés.

Les inscriptions. — L'inscription contemporaine de la *Vat Vihéar thom* a été gravée en 1877 A. D. au dos de l'autel en mortier du Bouddha et elle se détériore rapidement. Quoiqu'elle ne rentre pas dans le cadre de cet ouvrage, étant postérieure à l'arrivée des Français, nous croyons utile d'en résumer ainsi la traduction : « En 2480 (*sic* pour 2420) de l'ère du Bouddha, 1799 de la grande ère (*s'aka*) et 1239 de la petite ère, jeudi, mois de mégasir, année cyclique du Bœuf, neuvième de la décade, l'*okñā Dhammā* (*Tejo*)... tous les *grammakār*, *okñā*, *bañā* et *brah* (c'est-à-dire tous les fonctionnaires en sous-ordre) ont, dans la ferveur de leur foi, érigé des (statues du) Bouddha, au nombre de six... sous le règne des Pieds sacrés, le seigneur *Narotam* (= *Narottama* et prononcé *Norodom*), suprême *Rāma*, descendant des dieux, souverain des *Kambujas*, maître des vies au-dessus des têtes, dont le nom sacré est « maître » (= prince) *Craliñ*, qui règne au Palais de *Catur mukha* (les quatre faces, les quatre voies) au pays de *Bhnam Bēñ* (= *Phnom Pénh*). Les quatre piliers (de l'empire, les quatre ministres), dont la réunion forme le conseil suprême (du royaume), étant l'*okñā Vāñ*, du nom de *Prāk*, qui a sa maison au nord-est du palais, l'*okñā Prasæth Sūryavañsa* (le *Presœr Saurivong* des Européens) qui remplit les fonctions de *Cakrī*, l'*okñā Vañsa Akkharāja* qui remplit les fonctions d'*Okñā Yoma* (*rāja*)... » Ce qui suivait

a déjà disparu. Il y a une particularité remarquable dans cette inscription. Contrairement aux idées courantes sur le respect dû au souverain, elle mentionne le nom personnel qu'il reçut à sa naissance, Craliñ, un poisson.

Les deux stèles trouvées à la Vat Chakret sont anciennes et importantes. La plus vieille compte onze lignes sur une de ses faces et quatre sur l'autre. Selon M. Barth, cette inscription « se rapporte à l'année 549 s'aka = 627 A. D. Elle est au nom du roi Is'anavarman, le deuxième successeur de Bhavavarman. Elle relate l'érection d'une image de S'iva-Visṇu, couple dont le culte paraît avoir été particulièrement florissant à cette époque puisque, sur cinq fondations faites sous ce règne, quatre sont dédiées à ces deux divinités réunies. L'image fut érigée par un vassal, seigneur de la ville de Tamrapura qu'il avait conquise sur un prince rebelle, et possesseur en outre des trois villes de Cakrañkapura, Amoghapura et Bhimapura. C'est là du moins ce qui paraît résulter de plus probable d'un texte où, à l'obscurité provenant de lectures incertaines, vient s'ajouter celle d'une rédaction bizarre ».

L'autre stèle de Vat Chakret n'a conservé que des fragments de textes qui ont soulevé plusieurs observations de la part de Bergaigne et de M. Barth.

Sur sa première face, après quatre lignes khmères très ruinées où on ne peut lire ou deviner que les mots suivants : « ... donner du riz ... mortier à riz ... (kamra) teñ añ S'rī su... » viennent cinq lignes et demie de texte sanscrit « dont l'ensemble est parfaitement clair ». Après une première stance qui est une invocation à S'iva, elles relatent en ces termes une donation de femmes esclaves faite à un temple de ce dieu par le roi Harsavarman, fils de Yas'ovarman, qui régnait vers 830 s'aka = 908 A. D. : « Ce roi des rois des Kambujas, qui voyait l'océan de ses qualités chanté par le monde entier, a donné à l'Adrivyādhapura six femmes charmantes pour chaque quinzaine du mois ». S'iva est donc désigné ici par le vocable de Seigneur d'Adrivyādhapura ou « de la ville des chasseurs de montagne ». Cette inscription sanscrite était suivie d'un second texte khmer dont il ne reste qu'une demi-ligne commençant par une date de trois chiffres : le premier, tracé d'une manière fantaisiste, peut être, mais sous toutes réserves, pris pour un 8. Nous lirions donc : « En 834 s'aka, faisant une oblation... » La pierre est cassée, le reste a disparu. A la rigueur cette date douteuse peut se rapporter à l'époque de l'inscription sanscrite si nette qui précède et dont je viens de reproduire la traduction.

Mais il est peu probable que l'inscription khmère tracée sur l'autre face de cette stèle soit de la même époque. Bergaigne, il est vrai, fait remarquer avec raison que l'écriture de cette stèle est très différente de celle des autres monuments de l'époque (des fils de Yas'ovarman qui régnèrent entre 830 et 850 s'aka), et il pense que le caractère cursif de cette écriture suffit à expliquer cette dissemblance. M. Barth fait des réserves sur ce point et, à ses yeux, l'écriture s'accorderait mieux avec une date postérieure d'un siècle ou deux. Je dois dire que le texte khmer de cette deuxième face paraît confirmer assez nettement l'opinion de M. Barth, car traduisant tout ce qui est encore lisible nous obtenons ceci : « ... biens... achevé de nouveau ici la location que le Teñ... ayant un fils nommé Teñ Kṛisṇa qui a... envoyer au Kamsteñ S'rī Jayasiñhavarmma¹ (qui) informa (le roi)... offrir... au dieu... Teñ Bhava... Teñ Kṛiha... Teñ... tous recevant l'auguste faveur royale... au Seigneur (ou au dieu) ». Or l'appellation de Teñ, en tant qu'appliquée aux esclaves sacrés comme elle paraît l'être positivement dans ce texte tronqué, n'apparaît guère dans les inscriptions qu'à partir du x^e siècle s'aka.

Mais comme, d'un autre côté, il n'est guère probable qu'il fût dans les usages des lapicides cambodgiens de célébrer la donation de douze femmes charmantes, cent ou deux cents ans après la mort d'icelles, ou même de chanter avec précision, après pareil laps de temps, *l'océan des qualités* du roi Haṛsarvarman, prince dont le règne fut terne selon toutes probabilités, il en résulte que la première face a été gravée pendant le ix^e siècle s'aka. Donc cette petite stèle trouvée à la Vat Chakret dut recevoir, à notre avis, des inscriptions écrites à deux périodes éloignées l'une de l'autre.

Kāndal. — Autour du mont, le district de Kandal a pour groupe principal de population le gros village de Banam, sur le grand fleuve, près du confluent du Tonlé Tauch ; c'est une chrétienté et le gros marché des produits du pays : riz, pois, coton, poisson salé. Les villages sont nombreux sur les bords des principaux cours d'eau, mais l'intérieur est profondément noyé en certains endroits. La grande lagune de Khsach so « sable blanc », au nord-ouest de la colline, n'assèche jamais et toute la région du voisinage n'est praticable qu'en pirogue à l'époque des crues. Dans les autres parties du

1. Le Kamsteñ (« seigneur » je pense). S'rī Jayasiñhavarman porte un des noms que nous retrouverons dans la galerie des Varman, à Angkor Vat, monument dont l'édification semble être postérieure de deux ou trois siècles au règne des fils de Yas'ovarman.

district, moins inondées, il n'est pas rare pourtant que les sentes et pistes de charrettes soient recouvertes d'un mètre d'eau de juin à octobre. La monotonie de la campagne généralement cultivée en rizières, est interrompue par les nombreux bouquets d'arbres et surtout de palmiers à sucre qui cachent les cases des villages.

En plaine, dans ce district de Kândal, on rencontre quelques vestiges d'anciens temples sans importance. Ainsi, à deux ou trois kilomètres au nord de la montagne, Preah Théat Pong Pouh est un emplacement antique indiqué par un fossé-bassin rectangulaire creusé autour d'un tertre artificiel et par les pierres taillées et sculptées de l'encadrement d'une porte de tour. Au Phùm Preah Srê « le hameau des champs sacrés », à deux lieues au nord du mont, deux bassins creusés et une statue brisée attestent l'existence lointaine d'un temple qui devait être en bois.

Prasat. — Les ruines les plus considérables de la contrée sont celles de Prasat « les Tours » à quelques lieues au sud-est du mont et à huit ou dix kilomètres à l'est de Kampong Trebêk, village et marché situé par 11° 7' Nord et 103° 8' Est, sur les deux rives de l'arroyo qui porte son nom. Nous pensons, sans pouvoir l'affirmer, que Prasat appartient au district de Kândal. Plusieurs tours en briques y sont complètement envahies par la végétation. Des pans entiers de murs ont été construits avec des briques que les ouvriers moulaient avec leurs ornements avant cuisson. Le débroussaillage complet et des fouilles à Prasat, où l'on aperçoit des statues brisées, mettraient peut-être au jour des inscriptions.

Koh. — Le district de Koh « l'île » est une vaste plaine d'alluvion divisée naturellement en deux parties. Au nord-est, la terre, noire et fertile, donne de riches moissons quand des crues trop fortes ne noient pas le riz en herbe ; au-dessus du niveau général de la plaine nue, çà et là, de petits tertres de faible relief, artificiels semble-t-il, et où croissent de maigres buissons de rares palmiers à sucre, indiquent vraisemblablement des emplacements de temples ou d'anciens hameaux. Au sud et à l'ouest, le terrain bas, marécageux est sensiblement inondé aux crues. En somme le district est plus ou moins noyé dans toute son étendue à la saison des pluies. Au dire des indigènes l'inondation serait actuellement plus forte que jadis et le pays serait par suite moins riche. Si paradoxal que le fait soit en apparence il peut être exact : le

faible colmatage annuel des terres ne suffisant pas à compenser l'augmentation des crues qui résulte de l'éloignement progressif de l'Océan. Des canaux bien tracés rendraient sans doute à ce district sa fertilité primitive. Il compte actuellement plusieurs villages khmers, deux marchés, Préi Keduoch et Kampong Trebêk, peuplés surtout d'Annamites et trois hameaux habités par des Laociens, descendants de prisonniers de guerre, serfs de la couronne, affectés au service des jonques et des éléphants royaux, qui ont conservé leur langue et un peu de leurs coutumes.

Kedei Ang. — Vat Kedei, ou Kedei Ang, ou Vat Kedei Ang, est un de ces petits tertres artificiels aux maigres buissons disséminés dans la partie nord-est du district. Il est situé à peu près au centre de cette partie, qui est la plus fertile et la plus peuplée, dans le territoire du village de Ta Tron, au nord de ce hameau, à cinq cents mètres au sud d'une pagode appelée Vat Sambuor, à mille mètres à l'est d'un hameau qui a conservé le nom caractéristique de Phôm Prea/ Phlœung « le hameau du feu sacré », à six kilomètres au sud de Préi Keduoch, à dix ou douze kilomètres au sud un peu est du mont Ba Phnom et à quatorze ou quinze kilomètres au nord-ouest de Kampong Trebêk. On appelle aussi cet ancien temple Ang Chumnik, en y comprenant le Chumnik « bassin creusé », à trois cents mètres à l'est, pièce d'eau rectangulaire, mesurant environ quatre cents mètres est-ouest, deux cents mètres nord-sud et entourée d'une levée de terre qui est large de vingt mètres, haute d'un mètre cinquante, formée par les déblais de la mare. Peut-être les cases des anciens habitants s'élevaient-elles sur cette levée, car on ne trouve pas trace de forteresse aux environs de Kedei Ang.

Un fossé-bassin rectangulaire n'ayant actuellement de l'eau qu'aux pluies, large de vingt mètres, long de cent mètres environ dans le sens est-ouest, et qui aurait mesuré soixante à soixante-dix mètres dans l'autre direction s'il n'avait été interrompu par deux chaussées d'accès larges de douze mètres réservées au milieu des faces est et ouest, entourait un terre-plein également rectangulaire qui formait une première terrasse d'un mètre de relief sur la plaine. Deux autres terrasses, mesurant respectivement vingt mètres sur treize et neuf sur sept, n'étaient guère hautes que de cinquante centimètres chacune, de sorte que le relief total ne s'élevait pas à deux mètres au-dessus du niveau de la plaine. Au dire des indigènes on voyait au milieu, quelques années

1

avant notre passage, une petite construction en bois élevée en l'honneur du Bouddha.

Plusieurs stèles ou pierres plates de basalte noirâtre posées de champ servaient de mur de soutènement à la terrasse centrale. A côté était une assez belle statue de Skanda, le dieu de la guerre, sur son paon. Peut-être ce petit monolithe qui est actuellement au musée Guimet provenait-il de Vat Ha, emplacement ancien où fut trouvée, nous le verrons, une inscription dédiée à Karttikeya, autre nom de ce dieu de la guerre? Trois des stèles plates de Kedci Ang portaient des inscriptions sur une de leurs faces. La plus belle fut enlevée en 1881 et les deux autres en 1883: elles sont actuellement au musée Guimet. Il ne reste sur place que les pierres plates sans inscriptions et les piteux débris d'une stèle carrée dont les quatre faces étaient couvertes d'inscriptions sanscrites et khmères.

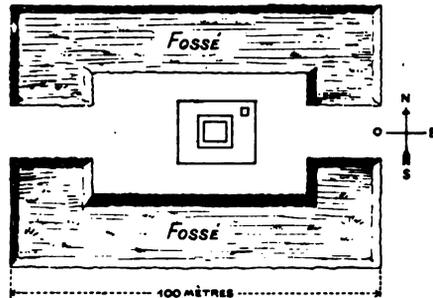


Fig. 46. — Schéma de Kedci Ang.

Il est difficile d'établir comment était construit le sanctuaire antique de ce temple. L'absence totale de briques et la présence des pierres plates permettent de supposer une petite cellule cubique faite avec ces pierres, semblable à d'autres cellules qu'on rencontre dans le Cambodge et qui appartiennent de même que ce monument-ci, à la première période de son histoire, v^e ou vi^e siècle s'aka.

Les stèles. — L'inscription la plus ancienne de Vat Kedci a été gravée sur deux pierres séparées, les deux qui furent enlevées en 1883 et qui, selon toutes probabilités, devaient primitivement se faire face comme deux parois de la porte ou du couloir d'accès de la cellule servant de sanctuaire. Elles ne furent pas polies sur leur face vide qui n'était peut-être pas en vue. Sauf quelques lacunes regrettables, l'inscription que nous donnent ces deux stèles est assez bien conservée.

La stèle qui contient le début compte dix-neuf lignes dont les six premières et la dernière sont en sanscrit et les douze autres en khmer. « Elle commence par relater la restauration et la dotation par un certain Acārya-vidyāvinaya d'un S'ivaliṅga auquel le donateur, conjointement avec sa

femme, fait l'abandon de tout son bien, tel qu'il l'avait hérité de S'ivadatta. La donation est de l'an 551 s'aka = 629 A. D. Cette partie de l'inscription est donc très probablement du règne d'Is'ānavarman, mais le roi n'y est pas nommé. Le texte khmer qui suit pourra seul établir avec une entière certitude si la mention qui vient plus loin de la fondation d'un sanctuaire appelé Rudrās'rama doit être rapportée, comme je le crois, au même donateur. Toute cette première stèle a été évidemment gravée en une seule fois et par le même ouvrier. » (Barth.)

A part deux lacunes importantes aux deux premières lignes, le texte khmer de cette première stèle est très bien conservé quoique son écriture soit un peu grêle. La langue est suffisamment claire. Aussi pourrais-je donner une traduction assez complète de ce document, l'un des plus anciens que nous connaissions en langue vulgaire. En voici le résumé et l'analyse: « ... et esclaves et jardins nirvano (ou nirvane, ce nom à forme bouddhique paraît être celui du jardin) planté de cent cocotiers... les champs que le Poñ S'ivadatta m'a donnés. Ensemble les gens que je donne au dieu (vrah kamratāñ añ) S'ivaliṅga ». Suivent les noms de huit esclaves sacrés, les hommes qualifiés va et les femmes ku. Divers seigneurs et même des particuliers font ensuite donation au dieu d'un ou de plusieurs esclaves, tous nommés. Ainsi le Mratāñ Sanais'vara donne cinq esclaves, y compris une fillette; la ku Rāk Hvār donne un esclave; le va Jleñ (sangsue) donne un esclave; Somakirti donne une femme; Candrodaya donne une femme; l'ācārya Samudra donne un homme; le Poñ Kantil donne une femme et un homme. Celui qui parle à la première personne, donc le fondateur, donne encore un esclave qui lui est remis, semble-t-il, par le Tāñ Prājñā; il donne aussi un jardin planté de cent aréquiers et de soixante cocotiers. Bhavakumāra donne un esclave. (Appartiendront aussi) au dieu tous autres cocotiers, aréquiers, fruits et plantations dans l'intérieur du Rudrās'rama. Le Ci So donne un esclave.

Cette stèle est terminée, avons-nous dit, par une dernière ligne sanscrite que M. Barth traduit ainsi: « Tel fut fait par lui ce sanctuaire rempli de groupes d'arbres variés et connu sous le nom de Rudrās'rama. »

Cette inscription khmère provoque quelques remarques. Le fondateur n'y est pas nommé: on peut du moins le croire malgré les deux lacunes trop peu étendues pour contenir son nom à huit syllabes; il se borne à parler à la première personne, se considérant comme étant suffisamment désigné par le texte sanscrit. Les nombreuses donations faites à l'occasion de cette fon-

dation ne se suivent pas dans un ordre très rationnel, pour nous du moins; elles semblent être inscrites au hasard, malgré le caractère de la race cambodgienne qui a dû être très formaliste dans le passé comme elle l'est dans le présent. Des donateurs, simples particuliers, mais de condition libre évidemment, sont qualifiés *va* les hommes et *ku* les femmes: il en résulte que ces appellations si communément usitées pour les esclaves de cette époque ne leur étaient pourtant pas spéciales. Enfin le titre *Ci* du nommé *So* (= Blanc), le dernier donateur, titre que l'on rencontre dans d'autres inscriptions de l'époque et également du sud du Cambodge, paraît être tchame, selon une remarque déjà faite à diverses reprises.

La seconde stèle de cette inscription compte vingt lignes entièrement écrites en sanscrit. D'après M. Barth, les six premières strophes sont de la même main et paraissent bien être la suite immédiate de la stèle précédente. Après avoir énuméré diverses fondations faites apparemment par le même personnage que ci-dessus, mais dont le détail reste obscur et après les avoir mises sous la protection de formules imprécatoires, ces strophes célèbrent la restauration, toujours par le même individu, d'un étang consacré à Hari et bien connu de « tous les habitants de la ville ». Serait-il téméraire de voir la trace de cet étang de Hari dans le Chumnik, le grand bassin artificiel situé à l'est du temple? « Ce qui suit, ajoute M. Barth, est écrit d'une main différente et paraît avoir été ajouté après coup. En tous cas cette seconde partie est sensiblement postérieure à 550 s'aka puisqu'elle est du règne du successeur d'Is'ānavarman, de Jayavarman dont la première inscription est datée de 586 s'aka. On y voit que ce prince fit à son tour de riches dons à ce S'iva local et qu'un de ses serviteurs, qualifié de chef de Varadagrāma et qui, conformément à un droit héréditaire dans la famille, avait été établi par lui gouverneur de la ville d'Adhyāpura, institua une fête que les « habitants de la ville » furent invités à célébrer en l'honneur de ce S'iva, le troisième jour du mois de Mādhava » (avril-mai).

La plus belle stèle plate de Vat Kedei, celle qui fut enlevée dès 1881, pierre noire et dure, avait été soigneusement préparée sur sa face écrite. Son inscription de vingt-sept lignes, dans un état presque parfait de conservation, l'un des plus beaux monuments de l'épigraphie indienne, a pour objet de relater l'érection d'un linga et la dotation d'un sanctuaire consacré à S'iva sous le vocable de S'rī Vijayēvara « le Seigneur de la victoire » par

Simhadatta, médecin de Jayavarman et gouverneur d'*Adhyāpura*, en l'an 589 s'aka (= 667 A. D.), date présentée avec un grand luxe d'indications astrologiques. Exprimée en caractères symboliques, elle fournit un des premiers, sinon le premier exemple de l'emploi épigraphique de ce système de notation qui suppose l'usage courant de chiffres avec valeur de position. Le reste de l'inscription est consacré à la généalogie du donateur et à l'histoire de sa famille pendant quatre générations, à savoir :

Deux frères, *Brahmadatta* et *Brahmasimha*, médecins au service du roi Rudravarman :

Leurs neveux (fils de sœur), *Dharmadeva* et *Simhadeva*, ministres successivement des rois *Bhavavarman* et *Mahendravarman*. Ce dernier envoya *Simhadeva* en ambassade auprès du roi de *Campā* :

Simhavīra, fils de *Dharmadeva*, poète et ministre du roi *Is'ānavarman* :

Enfin *Simhadatta*, fils de *Simhavīra*, médecin du roi *Jayavarman*, et gouverneur héréditaire d'*Adhyāpura*, l'érecteur du *linga*.

Cette inscription, magistralement étudiée par M. Barth à qui nous empruntons tous ces renseignements, donne donc la série suivante des rois du Cambodge : *Rudravarman*, *Bhavavarman*, *Mahendravarman*, *Is'ānavarman*, *Jayavarman*, dont le dernier régnait en 667 A. D. Il y avait, à proximité du sanctuaire appelé actuellement *Vat Kedei*, une ville *Adhyāpura* (= la ville riche). Il n'y a pas trace de fortifications dans les environs et pour trouver les restes d'une citadelle il faut descendre jusqu'à la limite méridionale de *Koh*, à *Bantéai Chakrei*. Mais, comme le fait remarquer M. Barth : « *Pura* ne désigne pas nécessairement une ville fortifiée et en dehors des sanctuaires, du palais du roi et des fortifications, les villes du Cambodge paraissent avoir été ce qu'elles sont encore aujourd'hui : des agglomérations plus ou moins considérables de cases recouvertes en chaume. »

La stèle carrée dont les débris furent laissés sur place était un monolithe taillé élégamment en tronc de pyramide, haut d'un mètre vingt centimètres environ, ayant base, filet triple et fût. Sur chacune de ses faces était écrite une inscription de trente-huit lignes, soit vingt-quatre lignes en sanscrit sur le fût et le filet, et quatorze lignes en khmer sur la base. Le monument était soigné, bien ordonné. L'écriture un peu gracile, mais très régulière, indique la fin du ix^e siècle s'aka ou le commencement du x^e, à peu près l'époque de *Suryavarman I^{er}*. La lettre *r* y est écrite tantôt avec une branche tantôt

avec deux. Le virama est fréquemment remplacé par le doublement de la consonne finale du mot. Malheureusement les hommes, qui respectèrent ou dédaignèrent à Vat Kedei les monuments du vi^e siècle, se sont acharnés sur cette inscription plus moderne; elle inquiétait peut-être une partie de la population lors des révolutions qui durent agiter le pays aux xii^e et xiii^e siècles. La pierre a été brisée en plusieurs morceaux, des lignes ont été visiblement martelées. La destruction fut volontaire et il ne reste que peu de chose de ce document qui devait être remarquable. Ses fragments furent rajustés pour l'estampage, mais les dégâts étaient si grands qu'il est impossible, du moins en ce qui concerne la partie khmère, d'établir l'ordre des quatre faces.

Tout au plus peut-on reconnaître qu'il s'agissait sur chaque face des gens attachés au service d'un temple tels que chanteuses, danseuses, etc. Très nombreux, ils sont simplement totalisés par dizaines ou par centaines. Il s'agissait aussi des terres données à ce temple, terres dont les limites sont détaillées, selon les accidents du terrain, mares, chaussées, ruisseaux, etc., aux quatre points cardinaux et même aux huit points du compas; des redevances, en mesures de riz par exemple, à fournir par des tenanciers attachés sans doute à la glèbe et parmi lesquels nous relevons des « planteurs de cannes à sucre ». Le dieu qui semble être le plus en relief dans cette inscription est Puṇḍarikākṣa « le dieu aux yeux de lotus », puis Devārinjaya « le vainqueur de l'ennemi des dieux », puis Bhagavati, les Dévas en général et aussi des dieux désignés par des noms indigènes de lieu ou de position, tels que « le dieu central », le « dieu de Stuk Veñ ». Enfin on peut noter des noms de ville, de pays : Viṣṇupura qui se rencontre dans la partie sanscrite, Moksālaya, Bhadrapura, Mādhavapura, Dharmapaṭṭana, (A)mṛitapura.

Il est vraisemblable que cette inscription vishnouite concernait le temple où elle fut trouvée. En définitive, Vat Kedei, sanctuaire déjà ancien au vi^e siècle, puisque les inscriptions de cette époque parlent de restauration, reçut encore de riches donations vers le x^e siècle. Et il y a peu d'années une misérable paillotte, abritant quelque idole bouddhique, attestait tant bien que mal la persistance des sentiments de respect et de vénération des gens du pays pour cet antique emplacement.

Krang Svay. — Vat Krang Svay est une pagode moderne appartenant au village de Krepœup, à quelques kilomètres au nord-est de Vat Kedei, entre ce dernier point et Préi Keduoch, mais sensiblement à l'est, où fut

trouvée une stèle plate gravée sur une seule de ses faces d'une inscription de douze plus sept lignes séparées par un intervalle, dix-neuf lignes au total. La pierre a été brisée en plusieurs endroits et de plus les lettres sont très effacées. L'écriture, incorrecte et cursive, était tracée sans fleurons. Les six premières lignes paraissent avoir été écrites en sanscrit. Le khmer débutait ensuite par une date dont il ne reste que les deux premiers chiffres « 84. s'aka ». L'inscription est donc du milieu du 1^{er} siècle s'aka. Les quelques lettres conservées laissent lire à diverses reprises les mots tai et si qui sont les qualificatifs usuels à cette époque des esclaves sacrés, hommes et femmes. On lit aussi « 4 buffles, 17 bœufs ». Suit une formule imprécatoire de dévouement et d'obéissance en ce qui concerne le service royal. Aux dernières lignes le dieu est Puskārā(ksa) dont le nom est suivi de la mention d'autres tai et si. Puskāraksa étant un synonyme de Puṇḍarikākṣa « le dieu aux yeux de lotus », il est permis de se demander si cette stèle de la Vat Krang Svay ne provenait pas du temple de Vat Kedei.

Vat Ha. — Vat Ha, à deux lieues au sud de Vat Kedei, un peu au nord du village de Chhœu Téal, à l'est d'un grand étang appelé Beng Ha qui s'allonge du nord au sud, est l'emplacement d'une ancienne pagode où il ne reste plus qu'une vihāra en bois et paillettes abritant un grand autel de pierre et entourée de ses sēma ou bornes sacrées qui sont brisées pour la plupart. Il n'y avait pas de fossé autour du temple, mais au nord était creusé un srah ou bassin sacré. Sur le mur de revêtement de la petite terrasse de cette pagode, qui est abandonnée ainsi que les hameaux voisins, a été trouvée une de ces nombreuses stèles plates à inscription sanscrite et digraphique du roi Yas'ovarman. Elle était brisée de haut en bas en deux fragments qui furent rapprochés pour l'estampage. Sauf sa trente-sixième strophe, spéciale à cette fondation, elle est identique à tous les monuments de ce genre. Cette strophe nous apprend que « la donation s'adressait ici à Karttikeya, lequel, comme Ganes'a, est pour les s'ivaïtes à la fois un fils et une forme de S'iva ». Voici la traduction de cette strophe : « Le splendide couvent de Yas'odhara ayant été donné (en l'an marqué) par lune, un, corps (811 s'aka) il (Yas'ovarman) a fait cet édifice pour S'ri Karttikeya » (Barth).

La statue de Karttikeya que nous avons trouvée à Vat Kedei provenait-elle de Vat Ha où aurait été élevé à ce dieu un temple en bois sur l'emplacement occupé plus tard par la pagode bouddhique? ou bien l'édifice dont

parle Yas'ovarman se trouvait-il à Vat Kedei même et serait-ce la stèle qui fut, après la chute du culte brahmanique, transportée de Vat Kedei à Vat Ha? Les deux suppositions sont admissibles.

Preah Pean. — Preah Pean « le millier de Bouddhas », à une lieue au sud-ouest de Vat Kedei, est une pierre pyramidale conique, haute de deux mètres, large d'un mètre à sa base et sculptée sur toute sa surface d'innombrables Bouddhas en bas-reliefs de la grosseur du doigt. C'est le séjour du génie très puissant et le plus vénéré des habitants actuels du district qui ont coutume de se rassembler en ce lieu désert pour la célébration des grandes fêtes. A côté de Preah Pean est Vat Han Phnang, emplacement de temple abandonné, où gisent à terre quelques pierres de grès travaillées.

Vat Prasena. — Vat Prasena, à une lieue au sud-est de Vat Kedei, est aussi un emplacement antique, à en juger par quelques pierres sculptées et un petit terrassement qu'entoure un bassin-fossé. A trois cents mètres au nord, était creusé un grand bassin rectangulaire mesurant plus de quatre cents mètres de l'est à l'ouest, plus de deux cents du nord au sud, et entouré de sa levée de terre fournie par les déblais de l'excavation.

Yéay Tési. — Enfin, tout au sud du district de Koh, sur la rive cambodgienne de l'arroyo-frontière, en allant en barque de Péam Phtéa à Péam Cho et à Tra Deù, on rencontre, à une lieue à peine de Peam Phtéa, les ruines d'une ancienne tour en briques sur un petit tertre artificiel entouré d'un fossé qui est revêtu par exception; son revêtement est en limonite. C'est Prasat Yéay Tési ou Titési (Yāy Didai). Sous une petite construction moderne en briques et tuiles, des neak ta « génies » étaient représentés par de nombreux fragments de statues de dieux et de déesses brahmaniques. Nous y avons pris une statuette de Vishnou qui doit être au musée Guimet. Le dieu, à coiffure cylindrique, tient une petite main dans l'une des siennes et de l'autre il tient le chakra ou disque.

Bantéai Chakrei. — Au delà de ce point et sur la même rive cambodgienne, près du hameau annamite de Ba Sang, d'autres statuettes ou neak ta sont aussi entassées sous une construction de briques et de tuiles. A côté s'étendent les restes de Bantéai Chakrei = Pandāy cakrī « la forteresse du Seigneur ».

vaste citadelle de forme peu reconnaissable en ce pays trop exposé maintenant à l'inondation. C'est probablement l'emplacement de l'une des anciennes villes de cette partie du Cambodge.

Mé Chong. — Le petit district de Mé Chong, à l'est de Koh dont le sépare l'arroyo qui descend de Kampong Trebèk à Péam Phtéa, s'étend au nord d'un petit canal, naturel paraît-il, qui sert de frontière entre la Cochinchine et le Cambodge depuis Péam Phtéa jusqu'à Chih Rosei (le Hong Nguyen des Annamites) sur le Vaïco occidental. Le district, limité au nord par une route de charrettes, s'étend à l'est jusqu'à la province de Romduol. Parmi ses villages, il en est cinq qui sont peuplés de Laociens, serfs de la couronne, descendants de prisonniers de guerre. Le nom de Mé Chong est probablement tiré de celui d'une fée ou ancienne déesse. En tous cas l'entrée de ce district, qui est considéré comme une sorte de territoire sacré, est interdite aux mandarins d'un rang quelque peu élevé; lors des opérations de recensement de la population, de fixation des impôts, les habitants sont convoqués sur cette route qui le limite au nord et que les mandarins n'osent pas franchir.

On peut signaler dans Mé Chong quelques statues éparses, entre autres une jolie statuette de déesse dans la pagode moderne de Chhvang, hameau situé à deux ou trois lieues au nord-est de Péam Phtéa.

Préi Va. — Vat Préi Va ou Vat Préi Vier, à peu près au centre du district, est une pagode moderne aujourd'hui abandonnée qui fut construite sans doute sur un emplacement antique: un bassin-fossé entourant son terrassement où seules sont restées deux stèles antiques.

L'une de ces stèles, en grès et plate, porte sur une de ses faces une inscription sanscrite de dix lignes suivie de sept lignes en khmer. Le document est assez bien conservé sauf sur les bords: le commencement et la fin de chaque ligne ayant perdu plusieurs lettres. « L'inscription sanscrite relate la transmission par droit héréditaire, mais en même temps autorisée et garantie par le roi, de la propriété ou de la jouissance d'un domaine qui paraît avoir eu un caractère religieux. L'acte est au profit d'un certain S'ubhakirtti, fils de la fille d'une sœur de Ratnabhānu et de Ratnasīṅha, tous deux qualifiés de bhikṣu. L'emploi de ce terme et, d'autre part, l'absence de toute invocation à un dieu du brahmanisme, ainsi que l'intervention des Saddhus de

la huitième strophe, fait supposer que l'inscription est bouddhique. Il est regrettable que le texte ne soit pas plus explicite à cet égard; car ce serait là, jusqu'à présent du moins, la mention la plus ancienne du bouddhisme au Cambodge. L'acte qui est fait au nom du roi est du règne de Jayavarman et de l'année 587 s'aka = 665 A. D. » (Barth).

Dans l'inscription khmère de sept lignes qui suit ce texte sanscrit, Ratnabhānu et Ratnasiṅha, les deux grands-oncles du Poñ S'ubhakirtti reçoivent la qualification de Pu caḥ añ. Pu est un terme honorifique qui semble être d'origine tchame et se rencontre quelquefois dans les plus vieux textes épigraphiques en langue khmère; añ est une expression respectueuse très cambodgienne; mais, sauf erreur de mémoire, nous n'avons rencontré nulle part le titre caḥ et nous ne pouvons affirmer qu'il y ait ici l'équivalent du sanscrit bhikṣu. Ces deux grands-oncles avaient fait au Vraḥ (encore un terme trop vague, ses acceptions étant très étendues; il peut s'appliquer non seulement au Bouddha mais à un dieu brahmanique quelconque et même au roi) des dons d'esclaves, de bœufs, de buffles, de champs et de jardins qui doivent être rendus à leur petit neveu par ordre du Vraḥ Kamratāñ añ (Sa Majesté le roi). Quiconque le troublerait dans la jouissance de ces biens est menacé de châtements. Bref, ce texte khmer reproduit sous une forme quelque peu différente le contenu de l'inscription sanscrite qui le précède sur la stèle.

L'autre stèle de Vat Préi Va est une pierre plate, probablement un socle de statue portant, non sur l'une de ses grandes faces, mais sur l'un des quatre côtés de son épaisseur, une inscription sanscrite de deux lignes datée de 589 s'aka = 667 A. D. rappelant l'érection d'une image de Viṣṇu Is'a qui ne font qu'un seul corps, par conséquent encore un Harihara, par un personnage porteur du nom singulier de Kavalitayamin. Elle ne contient pas le nom de roi mais comme elle n'est postérieure que de six jours (à la belle inscription d'Ang Chumnik) elle est du règne de Jayavarman. Elle est datée, en effet, du 16 du même mois de Mādhava ou Vais'ākha et de la même année. Or cette année de 589 est ici désignée comme écoulee. Il faut donc conclure que ces deux inscriptions sont l'une et l'autre du commencement de 590 s'aka = 668 A. D. » (Barth).

Vat Kandal. — Vat Kandal, pagode moderne située à peu de distance

de la précédente, dans ce même district de Mé Chong, n'offre rien de remarquable si ce n'est une des stèles digraphiques du roi Yas'ovarman qui git là brisée en plusieurs fragments. Sa trente-sixième strophe à peu près complète sur une des faces indique ici que la donation était faite ou l'hommage rendu à « l'illustre Nārāyaṇa. C'est le seul hommage spécialement Vishnouite, ajoute M. Barth, qui soit actuellement connu de toute la série de ces nombreuses affiches digraphiques du roi Yas'ovarman ».

Mé Sâng. — Le district de Mé Sâng, au nord de Mé Chong, paraît être situé entre deux petites rivières qui se réunissent plus bas pour former le Vaïco occidental; celle de l'ouest le séparerait de Lovéa Châk, autre district de Ba Phnom: la rivière orientale servirait de limite entre Mé Sâng et Romduol, la province suivante. A Mé Sâng, de même qu'à Romduol, les plateaux sont moins inondés que dans les contrées environnantes, si ce n'est par les pluies locales: le sol est plus ferme, plus résistant: les clairières cultivées en rizières alternent avec les cépées de bambous et les bouquets de palmiers à sucre.

Preah Théat. — Dans ce petit district existent les vestiges d'une vaste forteresse rectangulaire, c'est-à-dire les levées de terre des remparts qui passent près des villages actuels de Samrong à la face est, de Phum Svay Antong au sud et de Phum Plân au nord. Plusieurs emplacements de temples antiques ont été reconnus près du village de Samrong (un nom d'arbre). Sa pagode même, Vat Samrong, est sur l'un de ces emplacements; ses fossés bien taillés, aux talus presque à pic, entourent un tertre artificiel haut de trois mètres où on aperçoit encore une statue de déesse brisée. Le temple ancien devait être en bois et chaume comme l'est la vihāra actuelle. Plus important est Tuol Preah Théat = Dūal Braḥ Dhāt, « le tertre des reliques saintes » appelé aussi Tuol Prasat « le tertre de la tour » et situé à deux ou trois cents mètres au nord de ce Phum Samrong. Là sur un tertre artificiel assez élevé se dressent encore les ruines d'une tour en briques que précède à l'est un lobæk ou bassin sacré rectangulaire qui mesure environ cent vingt mètres sur cent.

En ce temple de Tuol Preah Théat a été trouvée une stèle portant sur une de ses faces une inscription khmère de neuf lignes du IX^e siècle s'aka. Ce document fut gravé après qu'on eut enlevé au ciseau une autre inscription khmère

d'une douzaine de lignes qui devait remonter au VI^e siècle s'aka, à en juger par l'écriture : plusieurs lettres mal effacées étant encore visibles. L'inscription de neuf lignes a beaucoup souffert elle-même ; le commencement et la fin de plusieurs lignes manquent ; la pierre est écaillée en maints endroits ; ce qui reste est fragmentaire et de plus les lettres des deux inscriptions s'enchevêtrent quelquefois. Sous les réserves nécessitées par ces défauts nous lisons : « ... Au règne du roi qui est allé au Rudraloka (= Harṣavarman I^{er} qui régna vers 830-840 s'aka = 908-918 A. D.) ... être Senapati S'imabhapura (*sic*) le Loñ In pū ... chef des magasins (royaux) ... ici est le saint et royal ... nous, vaincus, abandonnâmes ... le roi allé au Rudraloka donna l'ordre, octroyant gracieusement... au chef de Chok Gargyar surveillant... octroyant gracieusement la grande mare et la forêt... au saint règne, les chefs des troupes et les Senapati laissèrent cet acte solennel. Au saint règne du roi qui est allé au Paramarudraloka (= Is'ānavarman II qui régna vers 840-850 s'aka = 918-928 A. D.) le Loñ In qui était senapati ... Loñ ... la Teñ Hyañ qui était maîtresse (svamī)... Loñ... Loñ... surveillant de la sainte couche royale (sorte de camérier, remplissant une fonction officielle à l'intérieur du palais) ».

Dans cette inscription la lettre *r* présente une particularité très rare, sinon unique : elle est séparée en deux traits qui rappellent assez l'ensemble de nos deux chiffres, 69. Le document, selon toute vraisemblance, remonte au règne de Jayavarman IV, oncle et successeur des deux princes qui ne sont mentionnés ici que par leurs noms posthumes. Jayavarman IV monta sur le trône en 850 s'aka = 928 A. D. et transporta sa résidence à Chok Gargyar, lieu dont il est question dans ce texte et que nous avons identifié avec les ruines de Koh Kér, dans le nord-ouest de la province de Kampong Svay. On peut remarquer, d'après ces fragments de texte, que les appellations de loñ et de teñ semblent encore à cette époque s'appliquer à des personnes de qualité. Plus tard elles ne serviront guère qu'à désigner des serfs royaux ou des esclaves sacrés.

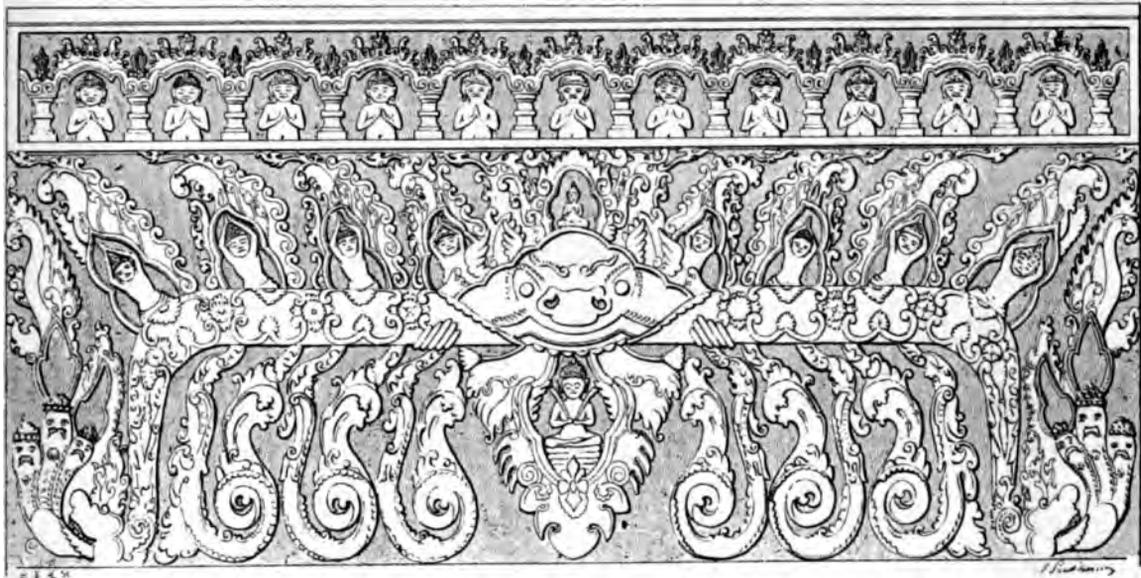
Ramudol. — Ramduol = Ramtūal, du nom d'une fleur, à l'est de Ba Phnom, sur les plateaux du haut Vaïco occidental, est une province assez boisée, au sol relativement ferme, résistant, facile à la marche, pas trop noyé si ce n'est près des rivières, découpé en clairières longues et étroites que bordent des taillis très fourrés et des bambous impénétrables. Elle est riche

en rizières, palmiers à sucre, résines et huiles de bois. Ses 3,135 inscrits obéissent à l'Okñā Lī Cakrī, c'est-à-dire « porteur du cakrī », titre qui est expliqué par une légende racontant qu'un gouverneur de cette province emporta autrefois du champ de bataille un ministre chakrei et lui sauva la vie. Ce gouverneur, à huit mille honneurs, de la Maison du roi, relève du Kralahom.

Dans cette province il y aurait, dit-on, les ruines d'une tour en briques en un lieu appelé Bassak = Pāsāk. En tous cas, près des villages de Popel ou de Roka sont les ruines d'un temple ancien qui devait remonter au VI^e siècle s'aka et qui comprenait trois tours en grandes et belles briques, faisant face à l'est, et entourées par un petit bassin-fossé. Là gisaient plusieurs statues, entre autres une déesse haute d'un mètre vingt environ, vêtue d'une jupe, à haute coiffure cylindrique, aux bras cassés. Ce morceau de sculpture, emporté dès 1874, est actuellement au musée khmer du Trocadéro.

Svay Téap. — La province de Svay Téap = Svāy Dāp « le manguier bas », au sud-est de Romduol, fait entre les deux Vaïco une large trouée dans les terres cochinchinoises. Les plateaux de très faible relief qui partent de Romduol s'abaissent peu à peu et se divisent en longues ondulations de terrain où alternent les rizières, les forêts et plus encore les vastes plaines nues et incultes et que séparent d'immenses bas-fonds aux marécages souvent infranchissables. A la saison des pluies, ces dépressions sont complètement inondées de même que la grande Plaine des Jones cochinchinoise qui est voisine, et presque tout le pays de Svay Téap est sous l'eau. Dans cette province qui produit du riz et des palmiers à sucre on trouve quelques villages de Laociens conservant leur langage spécial. Les 1,840 inscrits obéissent à l'Okñā Jayo Saṅgrām, mandarin à six ou à sept mille honneurs, de la Maison du roi, qui rend hommage au Kralahom.

Ni ruines, ni inscriptions n'ont été signalées dans Svay Téap.



CHAPITRE XII

LES PROVINCES DU TONLÉ TAUCH

Le Tonlé Tauch. — Péam Cho. — Lovéa Em. — Khsach Kandal. — Koh Sutin. — Sithor. — Sithor Sdam. — La stèle de Snay Pol. — Krelanh Thom. — Sithor Kandal. — Préi Chœung Srok. — Vat Pnou. — Sithor Chhveng. — La stèle de Vat Rosei Srók. — Vat Sithor. — L'inscription bouddhique. — Préi Veng. — Bantéai Préi Nokor. — La stèle de Kéam Pradoes. — Nokor Trét. — Tuol Preah Théat. — Prasat Mé bon. — Prasat Abau. — Vat Tlao. — Vat Thnal Chéi. — Khét Toting Thngai.

Le Tonlé Tauch. — Au delà de Ba Plnom, la région à l'est du fleuve est caractérisée surtout par de vastes dépressions fortement inondées que traverse le Tonlé Tauch « petit fleuve » qui est en réalité un bras du grand fleuve. Il est vrai que de nos jours ce bras coule par intermittence. Son point de départ à l'amont, au « confluent de la fleur du poivrier », étant assez colmaté pour être à sec aux basses eaux sur une certaine longueur. A vol d'oiseau, il y a une vingtaine de lieues de ce point à la bouche d'aval que les indigènes appellent « le confluent de la victoire » au-dessous de Banam, mais le cours du « Petit fleuve » est sensiblement plus allongé, car il se courbe à l'ouest en

décrivant un arc de cercle concentrique à celui que le Mékhong dessine lui-même en cette région. Sa largeur varie de quarante à cent vingt mètres : sa profondeur, selon les saisons, d'un mètre à sept, huit et davantage. Ses berges, désertes par endroits, assez peuplées partout où l'homme peut prendre pied et alors cultivées surtout en tabac, sont très inégales de hauteur, en pente douce aux convexités et abruptes aux concavités selon la loi générale des courbes. Formant bourrelets sur les bords, elles s'abaissent rapidement vers les régions marécageuses qui s'étendent des deux côtés et qui communiquent avec ce cours d'eau par des ramifications aussi nombreuses que peu importantes. Aux crues tout ce pays est impraticable par voie de terre : les marais, lacs et étangs se réunissant en vastes nappes d'eau sous lesquelles disparaissent les neuf dixièmes de la contrée. Les pirogues et barques des indigènes, dont la navigation est alors très active, reconnaissent leur route à travers les cimes des arbres, tout chenal naturel ayant disparu.

Ce caractère est surtout accentué dans cette sorte d'île qui s'étend entre le grand et le petit fleuve, longue de vingt licues, large de cinq au plus en son milieu à hauteur des Quatre Bras. Ses lacs, bas-fonds et marais fangeux ou fertiles aux basses eaux, se remplissent ou s'exhaussent simultanément par les chenaux de droite ou de gauche, et ils se vident de même. Aux crues ces lacs, ces chenaux et ces plaines inondées établissent entre les deux fleuves des communications nombreuses pour les pirogues des habitants. Dans cette bande on rencontre d'abord au sud les provinces de Péam Cho et de Lovéa Êm.

Péam Cho. — Péam Cho = Bām Ja comprend aussi, paraît-il, une bande de terre sur l'autre rive du Grand Fleuve, dans l'île de Lœuk Dek et de Kien Svay. Les habitants de cette petite province cultivent le coton, le bétel, le mûrier, et élèvent des vers à soie. Les 1,464 inscrits obéissent à l'Okñā Vañsā Sañgrām Adhipati, fonctionnaire à six mille honneurs, de la Maison du roi, qui rend hommage au Kralahom.

Lovéa Êm. — Lovéa Êm, province aux lacs nombreux, vastes, dépassant quelquefois cinquante kilomètres carrés et très poissonneux, qui font, les uns, partie du domaine public, tandis que la pêche des autres constitue des revenus à des princes ou princesses, fut, paraît-il, distraite de Srei Santhor en 1593 A. D. Ses berges sur le grand fleuve sont riches en cultures de coton, mûrier, indigo, tabac, arachides et légumes. Les 2,103 inscrits re-

çoivent les ordres de l'Ohñā Isūr Mitrī, mandarin à neuf mille honneurs, de la troisième Maison princière, celle de l'Uparāj, qui relève du Samtāc Cêt, le premier grand-officier de cette Maison. L'important village de Lovéa Êm « figue douce », qui a donné son nom à la province, est situé sur les Quatre Bras, en face de Phnom Pènh. C'est sans doute le lieu que Wusthof appelle le bourg de Loïm et que des auteurs européens ont identifié à tort avec Koh Sutin.

Khsach Kândal. — Khsach Kândal, « le sable du milieu », au-dessus de Lovéa Em, également distraite jadis de Srei Santhor, comprend, outre une bande de terrain sur la rive gauche du fleuve, quelques îles dont la plus importante a donné son nom à cette province. Selon M. de la Grée, cette île était appelée autrefois Koh Khlouk « l'île de la courge » et elle fût quelque temps le séjour des rois au commencement du xvii^e siècle. Ses productions sont identiques à celles de la province précédente, mais la culture du coton s'y développe particulièrement. Les 2,365 inscrits dont les villages se pressent sur les rives du fleuve et des îles obéissent à l'Okñā Senā Mitrī, fonctionnaire à huit mille honneurs, de la troisième Maison royale qui relève, de même que son collègue de Lovéa Em, du Samtāc Cêt, le Chaufféa de cette Maison.

Koh Sûtin. — En remontant encore le fleuve, après avoir dépassé Svay Romiet qui sera examiné plus loin, et en face du « confluent de la fleur de poivrier » où commence le Petit Fleuve, est une petite province entièrement insulaire, car elle ne comprend que cinq îles. On lui a donné le nom de la principale, Koh Sûtin (= Sūdin). Les rives fertiles de ces îles appartiennent au domaine royal; elles produisent beaucoup de mûriers, coton, tabac, indigo. L'élevage des vers à soie y est très florissant. Les 1,426 inscrits de Koh Sûtin obéissent à l'Okñā Dhipen[?] Mantrī, gouverneur à sept mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève de l'Okñā Bibhak Nivit, un mandarin du Palais royal.

Aucun vestige archéologique n'a été découvert dans les provinces qui précèdent.

Sithor. — Nous avons vu que quelques-unes de ces provinces ont été distraites de Srei Santhor = Srī Sandhar ou vulgairement Sithor = Sidhar,

qui devait être jadis une circonscription assez étendue puisque les provinces actuelles qui ont gardé ce nom et qui constituent la vraie région du Petit



FIG. 47. — Jeune prince cambodgien en tenue de cérémonie (coupe des cheveux). Photographie Gsell.

reang = Bārān ou Pārān, du nom d'un village où réside habituellement

Fleuve sont actuellement au nombre de trois, distinguées en Sithor Sdam « de droite » au sud-est. Sithor kəupal « centrale » au nord-est et Sithor chhvéng « de gauche » au nord-ouest. Une légende sans importance, basée sur le sens vulgaire du mot *sri* « femme », fait dériver le nom de *Sri Sandhar* de celui d'une princesse cambodgienne enlevée de la cour et cachée dans cette région si fortement inondée. Sithor fut avec Ba Phnom, paraît-il, l'un des foyers de la civilisation brahmanique au Cambodge. On y trouve aussi des descendants des *Stāc māgh* ou rois du mois de *Māgha*, dont l'un porte les titres significatifs de *Anak Brah Pād vaṅsā isūr* « l'homme aux pieds sacrés, seigneur de la famille ».

Sithor Sdam. — Sithor Sdam, au sud-est, avons-nous dit, est située entièrement sur la rive gauche du Toulé Tauch. On l'appelle aussi la province de Péa-

le gouverneur et qui est situé sur un petit affluent du Tonlé Tauch ou « Petit Fleuve ». Le sol se relève sensiblement à Sithor Sdam, car cette province produit beaucoup de riz et de maïs. Ses 2,493 inscrits reçoivent les ordres de l'Oknā Srèn(?) Saṅgrām, fonctionnaire à huit mille honneurs, de la troisième Maison royale, qui relève du surintendant des finances de cette Maison.

Snay Pol. — Dans la pagode du village de Snay Pol qui est situé à trois ou quatre kilomètres au nord du Phum Kampong Péarcang, où réside le gouverneur, a été trouvée une stèle plate, longue, étroite, qui proviendrait selon quelques indigènes d'un autre village appelé Phum Mélôp ; d'autres disent qu'elle était primitivement au Phum Me Bôn, province de Préi Vêng. Elle porte une inscription entièrement écrite en langue vulgaire, de trente lignes sur la

première face et de vingt-deux sur l'autre. Quelques lignes manquent par suite d'une cassure transversale de la pierre : d'autres ont été effacées. Malgré ces fâcheuses lacunes le sens général est très clair : l'écriture des lignes conservées étant très nette. L'inscription, précédée d'un grand



FIG. 48. — Actrice du Palais royal, en costume de héros de théâtre.
Photographie Gsell.

signe mystique Om, comprend une liste nominative de plus de quatre-vingts va ou esclaves mâles et ku ou femmes, aux noms tantôt indigènes, tantôt sanscrits, Urvvas'î par exemple qui est sanscrit. Le nom de S'rî S'ālagrāmasvāmī qui se trouve en tête suivi immédiatement d'une lacune de deux lignes est sans doute celui de la divinité qui reçoit les donations énumérées sur cette face. Sur la seconde face les esclaves sont donnés à la déesse Bhagavati. Les donateurs sont probablement les mratāñ ou seigneurs nommés Adityasvāmī, Mitrāvali et d'autres personnages au nom indigène pour qui paraît déjà le mot kloñ « chef » qui deviendra d'un usage fréquent dans les inscriptions des siècles suivants avant de disparaître totalement de la langue. Dans ce texte très ancien de Snay Pol, car il remonte au vi^e siècle s'aka et peut-être même au début de ce siècle, nous remarquons surtout des expressions complètement tchames : Pu yāñ « dieu », Pu yāñ vinai « dieu-femme, déesse ».

Krelanh Thom. — En un autre endroit de cette province de Sithor Sdam, au Phum Préi Krelanh Thom, un terrassement artificiel indique un emplacement antique de pagode bouddhique ou de temple brahmanique. Des pils ou serfs sont encore chargés de sa garde, par tradition et quoiqu'il n'y ait plus de bonzes. Un misérable toit de chaume y abrite une statue du Bouddha et un pālāñ, socle ou autel antique fait d'un seul bloc de pierre. Une inscription khmère de sept à huit lignes avait été écrite sur le pourtour de cet autel hexagonal; mais elle est tellement ruinée que quelques mots tronqués sont seuls reconnaissables. L'écriture médiocrement tracée indique le x^e ou même le xi^e siècle s'aka. On y lit ou on y devine à plusieurs reprises les titres honorifiques de Vraḥ Kamsteñ et de Vraḥ Kamrateñ añ; celui-ci est suivi une fois du commencement d'un nom, S'rî Samarendra...

Sithor Kandal. — La province de Sithor Kandal ou « Sithor du centre », au nord de la précédente et au sud de Thbaung Khmum, paraît être entièrement située sur la rive gauche du Tonlé Tauch, d'où elle s'étend vers l'est en vastes plaines découvertes, cultivées en belles rizières et plantées de nombreux et épais bouquets de palmiers à sucre qui abritent d'importants villages. Ses 2,213 inscrits reçoivent les ordres de l'Okñā Tārañ (= catu-raṅga³) Sañgrām, fonctionnaire à huit mille honneurs, de la Maison du roi et relevant du premier ministre selon les uns, de la seconde Maison princière selon les autres et relevant du Bipul (= Vipula), le grand officier chargé des transports par eau de cette Maison.

Chœung Srok. — A trois kilomètres à l'ouest du Phum Thna, dans un bois d'arbres Téal = Dāl, « dipterocarpus », sont les ruines d'une tour en briques entourée de son fossé et appelée Prasat Prœi Chœung Srok = Prāsād Brai Jœñ Sruk « la tour de la forêt du pied du pays ». Les monolithes de l'encadrement de la porte sont dépourvus de sculptures ; plusieurs statues de divinités brahmaniques de belle facture gisent brisées dans le voisinage.

Vat Pnou. — A Vat Pnou, pagode de l'un des villages de Sithor Kandal, a été trouvée et estampée une stèle carrée couverte d'une inscription sanscrite qui comptait environ trente-six lignes sur chacune des quatre faces. Mais il n'en reste pas grand'chose, la stèle ayant été brisée et martelée. L'écriture, fine et régulière, semble dater du IX^e siècle s'aka.

Sithor Chhvêng. — Les lacs et les marais sont nombreux dans la province de Sithor Chhvêng ou « de gauche » située tout entière entre les deux fleuves, grand et petit, qui sont ici assez rapprochés. La partie en bordure sur le Mékhong en a été quelquefois détachée, paraît-il, pour former un district séparé sous le nom de Khêt Svay Romiet « province du manguier et du curcuma ». Riche en riz et sucre de palme dans l'intérieur, en coton, mûrier et indigo sur les rives, Sithor Chhvêng compte 2,979 inscrits obéissant à l'Okñā Pavar Sañgrām, fonctionnaire à neuf mille honneurs (à sept mille selon d'autres et probablement il s'agissait alors du chef de Svay Romiet) de la deuxième Maison princière, qui relève de l'Okñā Bipul = Vipula, le Ministre des transports par eau de cette Maison.

Cette province est restée le Srei Santhor par excellence ; il s'agit d'elle quand on ne spécifie pas entre les trois districts de ce nom. Un volume entier pourrait être fait sur les légendes et les traditions qui expliquent la plupart de ses noms de lieux. Peut-être faut-il y placer aussi ce Basan ou Prasan quelquefois mentionné dans les chroniques comme séjour éphémère des rois ?

Des renseignements postérieurs à nos explorations et douteux, pensons-nous, y signalent quelques vestiges archéologiques qui nous auraient échappé et seraient à reconnaître. Ainsi un fragment d'inscription écrite en caractère du nord de l'Inde serait en un lieu appelé Preah Srei ; mais il est possible qu'il y ait simplement confusion avec l'un des deux monuments que nous rencontrerons bientôt à Thbaung Khmum, portant ce même nom, et dont l'un, nommé Preah Théat Preah Srei, est situé à proximité de Sithor Chhvêng.

On a dit aussi qu'à Svay Sat Phnom au-dessus de Rosei Srok serait une stèle antique portant sur une face un Bouddha couché et sculpté en relief et une inscription sur l'autre face.

Rosei Srok. — Ici encore il y aurait peut-être confusion avec la stèle que nous avons trouvée à la Vat Rosei Srok = Vat Rasi Sruk « pagode des bambous du pays ». C'est un monastère situé sur le bord du grand fleuve, dans cette partie du pays qui est quelquefois appelée Svay Romiet, contrée aux paysages souvent charmants, qui est diaprée de petits lacs dont les rives sont ombragées de bambous énormes et de parcs créés par la nature, plantés d'épais bosquets d'arbres aux feuillages variés, aux tons harmonieux. Là nous avons découvert une stèle plate de grès qui était complètement vide sur une de ses faces, il est vrai, mais qui portait sur l'autre une inscription khmère de vingt-huit lignes. La surface de ce grès excessivement tendre et mal cimenté s'était désagrégée et était devenue toute grenue sous l'action du temps et des intempéries. Les deux premières lignes où était écrite sans doute la date avaient disparu totalement et le reste n'en valait guère mieux. On peut toutefois reconnaître que l'écriture, belle et régulière, remonte au vi^e siècle s'aka et qu'il s'agissait dans ce texte des dons de biens, de nombreuses femmes esclaves et de leurs enfants, faits à des divinités, dont les noms sont effacés, par des personnages qualifiés Poñ et nommés, semble-t-il, Rāmapāla, Sarvadanta, etc. Il est aussi question d'un fils de Mratāñ ou Seigneur.

Vat Sithor. — Dans le sud de cette province, à peu de distance du Tonlé Tauch et au milieu des lagunes intérieures, est le Phum ou village de Sithor. Derrière les maisons, sur un léger terrassement, s'élève la Vat Sithor, la pagode encore célèbre et vénérée de Srēi Santhor = Sri Sandhar qui a probablement donné son nom à ce village et à la province. Plusieurs caitya ou pyramides funéraires modernes en briques sont construites devant trois vihāra ou temples bouddhiques contemporains dont l'architecture ne présente rien de remarquable. Mais il est très rare, si le fait n'est pas unique, de trouver ainsi une ligne de trois temples dans une bonzerie moderne, et il est à supposer que la tradition les a maintenus sur l'emplacement des anciens sanctuaires. Le temple du sud abrite, outre la statue ordinaire du Bouddha, un Brah Pād ou empreinte de ses Pieds sacrés sur un monolithe et deux stèles

anciennes : une stèle plate sur laquelle tous vestiges de lettres ont disparu et un petit pilier rectangulaire dont les quatre faces étaient couvertes d'une belle inscription sanscrite sur laquelle nous aurons à nous étendre. Les deux autres temples abritent de grandes statues du Bouddha ou de divinités brahmaniques, entre autres deux Braḥ Isūr (= S'iva). M. Moura dit en parlant de cette bonzerie : « Nous avons vu à Sithor, tout près de Phnom Pénh, dans une pagode desservie par des bonzes, des idoles énormes du Bouddha, de Vishnou et de S'iva placées côte à côte. La quantité relative d'offrandes déposées autour des trônes de Vishnou et de S'iva atteste que la piété publique se porte principalement sur eux dans cette contrée. Vishnou est représenté assis, tandis que S'iva est debout, le bras droit étendu et son attitude est celle d'un maître parlant à ses disciples. Dans sa main ouverte est dessinée une figure de roue, un des signes de la toute-puissance divine. » Les kuti ou cellules des bonzes sont construites derrière ces trois temples.

L'inscription bouddhique. — La belle stèle qui est conservée dans le temple méridional de Vat Srei Santhor est une pierre de basalte dur et noirâtre, taillée en fût sans base ni pyramidion, étant coupée droit à ses deux extrémités : au milieu de sa section inférieure elle est creusée en mortaise profonde de dix centimètres, large de huit, où pouvait s'engager le tenon du socle. Deux faces mesurent trente centimètres de largeur et les deux autres sont de vingt-six centimètres : cette stèle appartient donc au genre parallépipédique ou intermédiaire entre les plates et les carrées. Sa hauteur est environ d'un mètre. L'inscription, remarquablement conservée, n'ayant subi que très peu de dégradations, est entièrement sanscrite, et ne comprend pas moins de cent distiques gravés en deux colonnes sur les quatre faces. Ce beau document épigraphique n'a pas été traduit littéralement, mais M. Emile Sénart en a fait, dans la *Revue archéologique* de mars-avril 1883, une magistrale étude dont la reproduction presque intégrale sera utile pour donner ici des notions précises sur cet ancien bouddhisme du Cambodge que nous avons eu ou que nous aurons si fréquemment l'occasion de mentionner dans cet ouvrage.

Quoique cette inscription ne soit pas datée, son érection peut être fixée approximativement entre les années 897 et 902 s'aka, soit entre 975 et 980 de notre ère chrétienne. Elle débute par une invocation religieuse de neuf vers : puis elle chante en neuf autres stances les louanges du roi régnant, Jayavarman V, dont elle donne la date de l'avènement, 890 s'aka = 968

A. D. Elle remplit trente-deux vers de l'énumération des mérites et des œuvres pies d'un ministre (upāntacara) de ce roi, nommé Kirtipaṇḍita, l'auteur du document, qui avait déjà exercé une charge sous le roi précédent, Rājendravarman, et dont elle mentionne une des fondations antérieures en 870 s'aka = 948 A. D. Enfin les cinquante dernières stances contiennent, promulguées par le ministre, les instructions du roi en faveur des pratiques morales et du culte : culte auquel il prend le plus grand intérêt et dont il s'efforce d'être le restaurateur.

Riche en indications soit dogmatiques, soit littéraires, qui sont rares à rencontrer dans des monuments de ce genre, cette inscription est pour l'histoire du bouddhisme au Cambodge un document du premier ordre. « Exilée depuis longtemps de son berceau, ajoute M. Sénart, la religion de S'akyamouni, on s'en souvient, ne s'est perpétuée dans l'Inde que sur une aire fort restreinte et aux deux bouts du pays : à Ceylan elle est représentée par le canon des écritures pâlies ; dans le Népal se sont retrouvés nombre de livres sacrés conçus dans un sanscrit plus ou moins correct. Au bouddhisme du Népal se rattachent, altérés par bien des modifications et des compromis, le bouddhisme du Tibet, le bouddhisme des Chinois et des Mongols¹. C'est ce vaste groupe que l'on s'est accoutumé à embrasser sous le nom de bouddhisme du Nord ; on a réservé pour la tradition de Ceylan le terme de bouddhisme méridional. Si naturelle qu'elle paraisse, cette distinction, un peu absolue, n'est pas sans danger. Vraie aujourd'hui, elle ne l'a pas toujours été : elle risque de transporter dans un passé tout différent un état de choses relativement moderne. Elle paraît bien, à en juger par plusieurs indices, correspondre à certains faits anciens ; il est probable que dès une époque reculée, soit aux environs de l'ère chrétienne, deux grands courants s'étaient séparés. Mais chacun d'eux était lui-même subdivisé en une foule de courants plus ou moins parallèles : ces unités apparentes dissimulent une diversité infinie de sectes et d'écoles qui n'a été réduite et simplifiée que par des éliminations successives et surtout par l'extinction lente de la foi bouddhique. De l'un à l'autre, les rapports ont été longtemps fréquents et actifs, les luttes acharnées, les influences réciproques. De ce fait nous avons par bonheur des témoins authentiques dans les pèlerins chinois qui ont parcouru l'Inde du v^e au vii^e siècle.

1. On peut y joindre aussi les Coréens, les Annamites et les Japonais. E. A.

L'ensemble de doctrines et de traditions, voire d'ouvrages, qui constitue pour nous aujourd'hui le bouddhisme méridional, paraît s'être immobilisé de bonne heure et, dans son ensemble, représenter un état plus voisin qu'aucune autre école de l'organisation et des idées anciennes du bouddhisme. Du moins n'y saisissons-nous pas les éléments suffisants d'une histoire intérieure, les traces d'un développement suivi. Au nord, il n'en est point de même. Les traditions chinoises et tibétaines, confirmées à certains égards par l'état actuel du Népal, témoignent d'une vaste et durable élaboration. Elles nous donnent le spectacle d'une série ininterrompue de maîtres qui se continuent ou se combattent.

La doctrine y traverse plusieurs phases, déterminées par des influences multiples. Du bouddhisme plus simple des premiers temps nous voyons sortir l'école du Mahāyāna, c'est-à-dire du Grand véhicule, ainsi dénommée parce qu'elle prétend tracer vers la perfection une voie plus haute et plus sûre. C'est en développant dans le sens de la spéculation les doctrines primitives de détachement moral qu'elle se perd sans ressources dans l'abstraction et dans le vide. Elle portait dès l'abord en elle tous les germes d'un quiétisme qui se développa rapidement dans son sein. La secte mystique glissa sur cette pente dangereuse. Un culte superstitieux embarrassé d'un cortège infini de diagrammes merveilleux, de formules magiques, envahit ce bouddhisme dégénéré. Un fait caractérise surtout cette période, c'est une association de plus en plus intime avec les pratiques et les idées du culte brahmanique de Śīva. Cette assimilation aboutit à l'état où nous trouvons aujourd'hui le bouddhisme du Tibet et du Népal, avec ses parèdres femelles données à tous les Bouddhas et imitées des Śaktis śīvaïtes, avec son respect du vajra, l'arme céleste de Śīva, dont le symbole devient l'accessoire indispensable des rites et de la prière.

Il faut avoir présentes à l'esprit ces grandes lignes qui jalonnent le développement du bouddhisme. Ce sont autant de points d'attache nécessaires pour nos renseignements épigraphiques. Il faut se souvenir de la confusion qui, en l'absence d'une chronologie certaine, enveloppe à nos yeux cette longue histoire toute scolastique, pour estimer à leur valeur des documents qui, comme les nôtres, font circuler un peu d'air libre dans une tradition obscure et suspecte, qui la vivifient en quelque sorte au contact des faits publics et des témoignages contemporains.

C'est, on devait s'y attendre, sur la propagation du bouddhisme dans

l'Indo-Chine et spécialement au Cambodge que notre morceau nous fournit d'abord des indications curieuses. Elles ont d'autant plus de prix que, à ce sujet, le conflit est plus vif entre deux traditions d'origine toute différente. D'après les Singhalais, il la faudrait rattacher à l'école méridionale et le célèbre docteur Bouddhaghosha aurait, au commencement du v^e siècle, porté de Ceylan dans la presqu'île voisine les doctrines et les livres du bouddhisme. Comme le même souvenir paraît se retrouver chez les Birmans, les Arracanaïs, les Cambodgiens, comme jusqu'à présent tout ce que nous connaissons de livres sacrés dans cette région se rattache au canon pâli, cette tradition semblait avoir le plus grand poids. Elle est cependant contredite par des renseignements qui nous viennent du Nord. Târânâtha, le compilateur tibétain de l'histoire du bouddhisme, assure que des disciples du célèbre Vasubandhu auraient porté dans le pays de Koki, c'est-à-dire dans l'Indo-Chine, les doctrines de l'école du Mahâyâna. Il atteste qu'à partir de cette époque les relations religieuses seraient demeurées fréquentes et étroites entre l'Indo-Chine et l'Inde septentrionale. Les témoignages directs ou indirects de notre inscription viennent prêter à ce souvenir une valeur inattendue.

Tout d'abord, il importe de le remarquer, elle constate non pas l'introduction première du bouddhisme au Cambodge, mais une sorte de restauration, de consécration officielle de son autorité. Elle suppose de la façon la plus claire son existence antérieure, elle suppose des lecteurs dès longtemps familiarisés avec son nom et ses pratiques. *Kirtipañdita* se vante d'avoir relevé de tous côtés des statues anciennes du Bouddha qu'il a trouvées détériorées: d'avoir érigé de nouveau plusieurs statues brisées du Bouddha qu'avait consacrées autrefois un personnage peut-être royal, du nom de Satyavarman, dont par malheur la date et le rôle nous sont encore complètement inconnus. A coup sûr, nous le savons par une inscription récemment arrivée, la religion de S'akya avait pris pied au Cambodge dès le règne d'un Yas'ovarman dont l'avènement précède de quatre-vingts ans celui de notre Jayavarman. Je ne doute pas, pour ma part, qu'elle ne s'y soit introduite dès une époque de beaucoup antérieure. Il est permis d'espérer que quelque jour des documents épigraphiques nous fixeront sur ce point important¹.

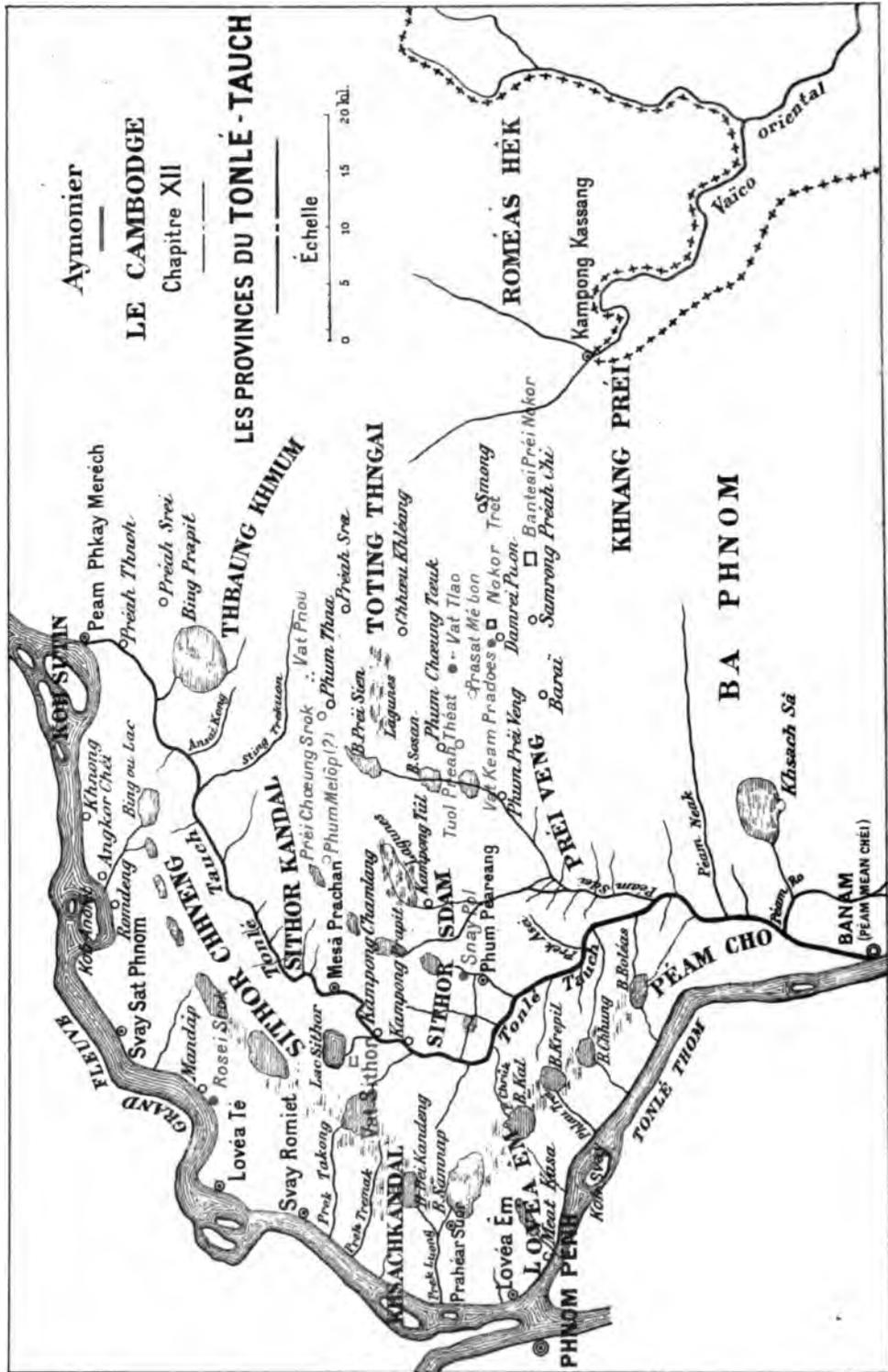
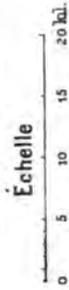
1. Les prévisions de M. Sènant ont été complètement réalisées. Des documents épigraphiques, peu nombreux il est vrai, mais suffisants pour nous permettre de constater avec une certitude absolue dès les vi^e et vii^e siècles saka, l'existence au Cambodge d'un culte bouddhique se rattachant à celui du

Aymonier

LE CAMBODGE

Chapitre XII

LES PROVINCES DU TONLÉ - TAUCH



—

h

En attendant, une première question se pose pour nous : quel est le bouddhisme, et de quelle origine, que nous trouvons établi dans le Cambodge au x^e siècle ?

Un fait nous frappe d'abord : sa langue est non point le pâli des bouddhistes de Ceylan, mais un sanscrit parfaitement correct et classique ; c'est ce qui résulte non pas seulement de l'usage général du sanscrit dans nos inscriptions, mais des allusions que fait notre morceau à des livres religieux certainement rédigés en sanscrit. Et, en effet, les premières strophes de l'invocation manifestent des doctrines fort éloignées de l'orthodoxie méridionale. Je citerai comme spécimen de ce style les trois vers du début :

« Je salue le Corps de la loi qui, dégagé de la matière, comme la lune du génie qui l'éclipse, brillant dans les cœurs purs, comme elle dans une onde pure, pénètre, comme elle, toutes choses de son éclat.

« Inclinez-vous devant le Corps de la félicité qui est pour le Corps de la loi comme est pour le soleil son disque, qui est indispensable à la puissance magique des Bouddhas pour faire apparaître la variété des figures sensibles.

« Je m'incline devant le Corps sensible des Bouddhas bienfaisants, qui donne à la terre tout ce qu'elle souhaite, arbre des désirs dépouillé de tout désir. »

Cette doctrine des trois corps, sortes d'hypostases du Bouddha, d'après laquelle il se réalise en des expressions de plus en plus abstraites, d'abord dans le corps mortel sous lequel il enseigne, puis dans le monde immatériel de la félicité ou de la contemplation où se réfugient les bouddhas après le nirvâna, enfin à l'état purement idéal, dans la loi même dont il est le prophète. — cette doctrine, absolument étrangère au bouddhisme ancien, appartient à l'école du Grand véhicule. Le titre de yôgin, qu'un vers suivant donne aux êtres les plus avancés dans la perfection, correspond au développement de la théorie spéculative qui substitue l'absorption quiétiste ou yoga

nord de l'Inde, ont été ou seront relevés dans le corps de cet ouvrage. Nous y signalerons aussi d'autres vestiges archéologiques, statues, bas-reliefs, d'un caractère nettement bouddhique et qui remontent au moins au ix^e siècle s'aka.

Nous savons maintenant, d'autre part, que ce Satyavarman, qui avait jadis consacré des statues du Bouddha, doit être identifié, selon toute vraisemblance, avec le ministre de ce nom qui écrivit l'inscription de Phiméanakas, dans le palais des rois à Angkor, vers 831 s'aka, peu de temps après la mort du roi Yasovarman, donc une soixantaine d'années avant l'érection de cette stèle de Srei Santhor. E. A.

à l'activité méritoire préconisée par la doctrine primitive. Plusieurs passages reflètent les idées les plus avancées de la secte mystique qui, à force d'idéalisme, ne voit plus en tout que le vide et, partie d'une doctrine purement morale et pratique, aboutit finalement au nihilisme le plus absolu. Elle nous apparaît ici fourvoyée déjà dans les pratiques superstitieuses qui déshonorent le bouddhisme moderne du Nord, attachant, par exemple, un prix infini aux mudrâs, sorte de gestes cabalistiques, qui sont ici représentés comme le cœur même des bouddhas.

Toutes ces indications concordent à merveille avec les données littéraires qui ne sont pas une des moindres curiosités de notre texte. Parmi les mérites de son auteur, Kirtipaṇḍita, il met au premier rang ses efforts fructueux pour répandre les livres sacrés :

« Il ralluma le flambeau de la vraie loi, le Sâtra Madhyavibhâga et les autres, qui avait éteint le souffle destructeur du péché :

« Il tira de l'étranger, pour en répandre l'étude, une foule de livres philosophiques, et des traités comme le commentaire du Tattvasamgraha. »

Or le Tattvasamgraha nous est connu d'ailleurs comme un des livres principaux de la secte mystique. Quant au Madhyavibhâgasâstra, il nous est donné comme étant l'ouvrage soit de Vasubandhu, soit, ce qui reviendrait au même, de son frère Asamga qui fut en même temps son maître. Les termes mêmes du texte semblent représenter l'introduction de ce livre au Cambodge non comme une nouveauté, mais comme la restauration d'une autorité ancienne, un moment éclipsee. On avouera qu'il y a dans ce détail une coïncidence singulière avec la tradition rapportée par Târânâtha et qui attribue à des disciples de Vasubandhu une part prépondérante dans la conversion de l'Indo-Chine.

Cette coïncidence peut n'être qu'accidentelle. Un fait général et important reste acquis. Sans contester que des rapports religieux se soient établis à diverses époques entre Ceylan et la grande presque île voisine, nous devons reconnaître que le bouddhisme singhalais n'est pas fondé à revendiquer l'honneur, au moins l'honneur exclusif, d'en avoir opéré la conversion : nous constatons par des faits positifs la persistance des relations civilisatrices directes entre l'Indo-Chine et l'Inde continentale. C'est, à vrai dire, une page nouvelle qui vient s'ajouter à l'histoire extérieure du bouddhisme, à l'histoire de la propagation de la culture indoue.

Ce n'est pas le seul service que nous rende notre inscription ; elle nous

ouvre sur un épisode de l'histoire du bouddhisme dans une période peu connue une perspective singulièrement curieuse et vivante. On me permettra d'en signaler quelques traits.

Notre texte résume dans la langue fleurie de l'épigraphie orientale le rôle religieux de son auteur :

« Grâce, dit-il, aux efforts de Kirtipaṇḍita, aussi purs que le ciel, la loi du Bouddha reparut sortant des ténèbres comme, à l'automne, reparait la lune voilée naguère par les nuages de la saison pluvieuse.

« En sa personne, les pures doctrines du vide et de la subjectivité, éclipsées par la nuit des faux enseignements, reparurent comme le soleil ramenant le jour. »

En effet, si, soixante ans plus tôt, le roi Yas'ovarman favorisait le bouddhisme, ses successeurs avaient changé de sentiments¹; Rājendravarman, le prédécesseur immédiat de notre Jayavarman, professe le culte de S'iva. Et cependant il garde pour principal conseiller Kavindrārimathana qui, dans ses inscriptions, ne craint pas de se déclarer hautement bouddhiste et chef des bouddhistes. Nous retrouvons là deux traits qui sont des plus caractéristiques pour l'histoire religieuse de l'Inde à toutes les époques; l'extrême instabilité dans les préférences religieuses du pouvoir, et une tolérance, un peu dédaigneuse, qui aboutit vite à un mélange singulier de dogmes et de pratiques discordants. C'est ainsi que plusieurs de nos souverains cambodgiens, au moment même où ils consacrent des fondations bouddhiques, commencent par invoquer S'iva à côté du Bouddha. Il est clair que le sivaïsme et le bouddhisme se partageaient à cette époque la masse de la population, jouissant tour à tour des avantages de la faveur royale. On s'explique de la sorte les ménagements caractéristiques qu'apporte l'auteur de notre inscription dans l'évolution religieuse dont il est le promoteur.

Son zèle est bien éloigné de se tourner en violence contre l'hétérodoxie: il s'applique à conserver les dénominations usitées, à emprunter le cadre de l'organisation brahmanique antérieure. Partout on sent une préoccupation manifeste de troubler le moins possible les habitudes reçues, de noyer, si j'ose ainsi dire, les divergences du fonds dans les analogies de surface. Le

1. Cette opinion de l'éminent indianiste doit être atténuée, nous semble-t-il. En effet, Yasovarman professait lui-même le culte de S'iva, et il n'est nullement prouvé que ses successeurs jusque et y compris Rājendravarman n'aient pas favorisé le bouddhisme, ou tout au moins ne lui aient pas accordé cette tolérance, fût elle un peu dédaigneuse, que M. Sénart constate quelques lignes plus loin. E. A.

purohita est le prêtre brahmanique de la maison du roi. Va-t-on supprimer son office? En aucune façon; mais ses attributions seront modifiées. Il sera « versé dans la connaissance des lettres et des rites bouddhiques »; il en pratiquera les prescriptions, il baignera aux jours de fête la statue du Bouddha, et remplacera les hymnes par la prédication bouddhique, les védas par des stances bouddhiques. On ne saurait mettre plus de soin à établir entre des cultes opposés des assimilations arbitraires, à prolonger dans une application toute nouvelle les errements anciens.

Certaines concessions paraissent plus effectives. Nous ne sommes plus ici en présence de l'ancienne organisation cénobitique, admettant une classe unique de bhikshus ou moines mendiants, avec un culte de simple commémoration qui, réduit à quelques offrandes, n'exigeait guère l'intervention d'intermédiaires attitrés. A côté des bhikshus nous trouvons des « docteurs », des « sacrificateurs », pour lesquels on stipule une sorte de traitement annuel et qui sont évidemment chargés d'un ministère régulier auprès de la population laïque. La seule mention de « sacrifices » (yajña), dont l'idée même répugnait à la doctrine athéistique du bouddhisme ancien, est suffisamment instructive; elle est comme une marque d'origine qui reste attachée à toute cette organisation jusque dans son application nouvelle.

Je rappelais tout à l'heure l'influence que le sivaïsme a exercée sur les doctrines du bouddhisme. La manière dont ce mélange bizarre se prépare ou s'opère ici, en quelque sorte sous nos yeux, est certainement instructive. Nous observons en raccourci sur un point ce qui s'est produit en une infinité d'autres: le cas particulier nous aide à comprendre le mécanisme d'une évolution très générale. C'est par ses côtés extérieurs et plus spécialement populaires que le sivaïsme se mêle ici au bouddhisme. Il est naturel, et c'est un fait qui se vérifie ailleurs dans l'histoire religieuse, que les compromis d'une secte à l'autre se fassent moins sur le terrain du dogme que par l'emprunt des rites, des superstitions, de la légende. Le plus sûr moyen d'amener sans trop de résistance à une religion nouvelle les masses, auxquelles échappent nécessairement les subtilités du dogme, c'est sans doute de les dépayser le moins possible, de rendre la transition insensible en transportant dans le cadre nouveau la terminologie consacrée et les pratiques traditionnelles. Telle est bien la pensée qui dirige l'auteur de notre inscription dans sa tentative de restauration bouddhique.

Il n'est pas jusqu'à certaines thèses doctrinales qui ne trouvent dans des

emprunts d'origine purement extérieure et populaire leur raison d'être et leur explication.

Une secte assez moderne du Tibet et du Népal aboutit à une sorte de théisme assez précis : non seulement elle place à la racine des êtres un agent mâle, un pouvoir créateur, sous le nom d'Adibouddha « Bouddha primordial » : elle lui donne une parèdre femelle, Prajñāpāramitā, ou Prajñā Devī, la Raison absolue réalisée dans un personnage divin. Le fond et la forme de cette doctrine paraissent également illogiques et surprenants dans une secte bouddhique. Eh bien, nous en retrouvons, à l'état rudimentaire, les traits essentiels dans plusieurs témoignages de nos inscriptions cambodgiennes¹. Nous y voyons Prajñāpāramitā ou Prajñā Devī étroitement associée et essentiellement assimilée à un agent suprême, Lokeshvara, « le Maître de l'univers », titre qui convient également à l'Adibouddha du Nord. Mais nous pouvons de plus y entrevoir les origines de cette conception. Des statues de Prajñā ou Prajñā Devī y sont mentionnées à plus d'une reprise, en même temps que des images de Lokanātha ou Lokeshvara auxquelles elles sont volontiers associées : des rapprochements divers, sur lesquels le temps ne me permet pas d'insister, montrent clairement que ces représentations ont les unes et les autres leur source dans l'imitation, dans l'appropriation au bouddhisme des figures dès longtemps populaires du couple brahmanique de Śiva-Lokeshvara et de Devī, son épouse divine. En les adoptant dans le bouddhisme, il a fallu les identifier à des types de la spéculation, de la mythologie bouddhique, Prajñāpāramitā et le Bouddha ; mais, avec les noms de Devī et de Lokeshvara, ces personnages ont, dans ce rôle nouveau, conservé le souvenir de leurs modèles. Et l'on peut de la sorte suivre, depuis ses commencements inconscients dans une imitation toute plastique, jusqu'à son expression purement spéculative, l'évolution d'une doctrine en apparence exclusivement réfléchie et savante.

Si intéressant qu'il puisse être d'observer le bouddhisme dans les changements qui ont tant altéré son caractère primitif, il ne l'est pas moins de constater avec quelle ténacité des monuments, comme les nôtres assez modernes, continuent d'antiques traditions. Le bouddhisme de notre Jayavarman est, à coup sûr, bien différent de celui que professait Asoka, ce roi qu'on a

1. Nous pourrions citer entre autres les inscriptions du temple de Bat Chum, province de Siem Réap. E. A.

appelé assez justement le Constantin du bouddhisme, de celui qu'il s'efforçait de répandre jusque chez les Grecs, dans les États des Antiochus, des Ptolémée, avec lesquels ses inscriptions témoignent qu'il s'était mis en rapport. Et cependant il est impossible de n'être pas frappé de la ressemblance du cadre dans lequel, à douze cents ans de distance, l'un et l'autre enferment leur pensée. De part et d'autre, le même goût de propagande religieuse se traduit par des instructions publiques qui reçoivent le même nom ; le même souci de l'avancement moral des hommes s'exprime par les mêmes comparaisons : l'un et l'autre veut être considéré comme le père de ses sujets. La préoccupation qui les domine également est celle de l'enseignement de la loi religieuse. Il n'est pas plus surprenant, au reste, de voir un souverain du Cambodge reprendre au x^e siècle les moyens de propagande chers à As'oka que de trouver le roi indou S'ilâditya continuant encore au vi^e la tradition des grandes assemblées quinquennales de charité et d'instruction morale qu'avait inaugurée le petit-fils de Sandrocottos. On reconnaît là un trait saillant dans la physionomie des Indous, la stabilité des formes masquant des variations infinies. C'est un de ceux qui opposent les difficultés les plus sensibles à la reconstruction historique de leur passé, de leurs évolutions intellectuelles et religieuses.¹ »

Préi Vêng. — Préi Vêng = Brai veñ « la forêt longue », est à la fois le nom d'un village, de l'affluent du Tonlé Tauch qui baigne ce village ainsi que de la province qui s'étend sur les deux rives de cet affluent, à l'est de Sithor de droite et au nord de Ba Phnom dont la sépare une petite rigole naturelle bordée de buissons. La partie occidentale de Préi Vêng appartient à la région des grandes lagunes, des dépressions inondées ; à l'est ses interminables plaines sablonneuses, au sol plus résistant, envoient en grande partie leurs eaux de pluie au Tonlé Tauch. Les habitants groupent leurs maisons sous les épais bouquets de palmiers et d'arbres fruitiers que mettent en relief les vastes plaines de rizières. Ils comptent 1330 inscrits relevant de l'Okñā Nārādhpati, fonctionnaire à neuf mille honneurs, de la Maison du roi, qui rend hommage au Kralahom, croyons-nous ; d'autres disent au Veang, le surintendant des finances.

Préi Nokor. — Dans le sud de cette province, à une lieue et demie à

1. *Revue archéologique*, mars avril 1883.

l'est d'un groupe important de villages appelé Samrong Preah Chi, sont les vestiges d'une ancienne cité cambodgienne, une vieille capitale de la période primitive peut-être, que l'on appelle aujourd'hui Bantéai Préi Nokor = Panday Brai Nagar « forteresse de la forêt de la capitale ». Il n'y reste plus que le tracé rectangulaire d'une levée de terre large de huit à dix mètres, haute de moins d'un mètre, entourée par un fossé qui n'a plus guère qu'un mètre de profondeur sur quinze de largeur. Cette levée de terre, qui mesure plus de deux mille mètres sur chaque face, règne sur les faces nord et est et seulement sur la moitié des deux autres : laissant ainsi l'enceinte ouverte à l'angle sud-ouest. Peut-être cette partie était-elle simplement palissadée. L'intérieur, où il n'y a pas actuellement d'habitations, est cultivé en rizières très régulièrement délimitées. Outre quelques mares sans importance on signale un ancien emplacement de pagode, mais pas de ruines, pas de pierres taillées.

Kéâm Pradæes. — A une forte lieue au nord de Samrong Preah Chi, dans la Vat Kéâm Pradæes = Vat Gām Pradæes qui est la pagode du village de Damrei Puon « éléphant caché » est une stèle, aux faces inégales, intermédiaire entre la stèle plate et la stèle carrée, gravée sur ses quatre faces d'une inscription moderne en langue vulgaire qui compte soixante-dix-neuf lignes d'une écriture peu soignée et très mal conservée. Ses deux dates en chiffres, écrites avec négligence ne concordent pas et sont même très éloignées l'une de l'autre; la plus ancienne étant la plus vraisemblable le document remonte sans doute à 1763. A. D. Les années de l'ère bouddhique qui sont indiquées ici étant révolues et même augmentées d'un certain nombre de mois, la différence avec l'ère chrétienne est 544 et non 543.

Nous lisons donc dans ce texte incorrect et tronqué que : 2305 ans après la mort du Bouddha, année du Rat, un mercredi du mois de Bīsāk, la pagode, la sala, les cellules furent fondées (ou reconstruites). On fit la crémation de quelques parents décédés. Deux individus entrèrent en religion. Sur la troisième face il est dit que : 2407 ans révolus après la mort du Bouddha (c'est cette date qui est erronée; elle correspondrait à 1864 A. D.), année du Rat, mois de Kārlika, un vendredi, les constructions furent accomplies (probablement elles furent achevées en la même année). Le samtec Bramasara (pour *samtac* Brahmasāra, titre d'un chef de pagode), de son nom personnel Khik, fut témoin des offrandes faites à la Vat Gām Pradæes, telles que deux grandes statues et de nombreuses statuette du Bouddha.

Nokor Trét. — A une demi-lieue au nord du précédent village, près du Phùm Kok, hameau habité par des serfs royaux, est la Vat Nokor Trét = Vat Nagar Drét « pagode de la capitale penchée » construite sur l'emplacement d'un ancien petit temple dont les matériaux, briques et blocs de limonite, ont été utilisés pour élever les murs de soutènement de la triple terrasse de la pauvre vihāra actuelle qui est faite en bois et couverte en chaume. Le bassin-fossé, interrompu par des chaussées d'accès dans l'axe est-ouest, est encore reconnaissable autour de ces terrasses. A l'est de cette pagode, le « nokor » n'est plus représenté que par de vastes levées de terre rectangulaires, ou en équerre plutôt car elles ne règnent que sur les faces nord et est. A l'intérieur sont des champs sacrés, cultivés par les serfs et géométriquement disposés, quelquefois rectangulaires mais plus souvent ayant la forme originale et exceptionnelle d'un cercle parfait dont le centre est marqué par un buisson de bambous.

Tuol Préah Théat. — A deux lieues au nord du Phum Préi Vêng, village où réside habituellement le gouverneur, est le Phùm Chœung Tik, dont la pagode, actuellement abandonnée, était construite sur un petit tertre artificiel que les indigènes appellent Tuol Preah Théat = Dñal Brah Dhāt « tertre des saintes reliques » où gisent quelques statues bouddhiques et brahmaniques, et que précèdent à l'est deux srah ou bassins sacrés séparés par une chaussée d'accès.

Mébon. — Prasat Mé Bôn ou Prasat Preah Théat « les tours des reliques sacrées » sont les noms donnés à un ancien emplacement situé à l'est et tout près du Phum Mé Bôn qui est lui-même dans le voisinage d'un village plus important, le Phùm Thkau. Il n'y reste que quelques monolithes, pierres sculptées et statues, de Ganes'a par exemple. Des inscriptions avaient été gravées sur les parois des portes, mais rien n'est reconnaissable, pas même la langue, tellement les pierres sont détériorées.

Abau. — A une cinquantaine de mètres au delà de Mé Bôn, sur le bord d'un petit cours d'eau, un autre emplacement est appelé Prasat Abau ou Apau. Il y a là de grandes statues brahmaniques. Selon quelques indigènes, la stèle très ancienne trouvée à Snay Pol, province de Sithor Sdam et examinée précédemment, proviendrait de ces ruines de Mé Bôn.

Tlao. — Vat Tlao au nord-est de Mé Bön est un autre emplacement de temple antique où restent des terrasses, des statues de bœufs, de divinités et une stèle gravée de deux syllabes très nettes mais insignifiantes, *krana*, lettres d'essai sans doute d'une inscription qui ne fut pas burinée.

Thnâl Chéi. — Enfin à Vat Thnâl Chéi « pagode de la chaussée de la victoire » devait être une tour actuellement disparue et dont il ne reste guère que les monolithes de l'encadrement de la porte. Sur les deux parois avaient été gravées des inscriptions sanscrites, une de soixante lignes et l'autre de quarante-trois, d'une écriture fine et régulière dont il ne reste que fort peu de chose : la pierre étant partout usée ou écaillée. La plus grande, où l'on peut encore reconnaître plusieurs noms de rois, remonte probablement au règne de Sūryavarman II, c'est-à-dire au XI^e siècle s'aka.

Toting Thngai. — Toting thngai = Dadiñ thnai, au nord de Préi Vêng, au sud de Thbaung Khmum dont elle faisait encore partie avant le roi Ang Duong, est une petite province mesurant une journée de marche est-ouest et une demi-journée dans l'autre direction, sauf dans sa partie occidentale où elle s'allonge un peu en équerre vers le sud. Elle ne mérite donc guère le nom qu'elle a reçu et qui signifie « en travers (de la marche) du soleil ». Une route de charrettes lui sert de limite avec Thbaung Khmum et une rigole naturelle bordée d'arbres la sépare de Préi Vêng. Selon les indigènes cette rigole se trouve exactement sur le parallèle de la capitale Phnom Pènh. Cette petite province, au versant méridional des plateaux de Thbaung Khmum, est toute en grandes plaines bien cultivées en rizières. Ses 696 inscrits obéissent à l'Okñā Adīt Gāmvān, fonctionnaire à sept mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève du Veang, le surintendant des finances de cette Maison.

Nous retrouvons le dernier des titres de ce gouverneur, gāmvān, peut-être pour grāmvāna « villages forestiers » dans les titres du chef d'un autre petit district couvert de forêts, situé plus à l'est vers le haut Vaïco oriental, celui de Roméas Hèk « le Rhinocéros déchirant ». Son chef est appelé Okñā Gāmvān Sēna.



CHAPITRE XIII

THBAUNG KMHUM

Le pays. — Téau, Êk, leurs amours, leurs malheurs. — Le génie de la province. — Les districts. — Phûm Prasat. — Tuol Charek. — Phûm Mien et ses inscriptions. — Preah Théat Prèah Srèi et sa stèle digraphique. — Prasat Prèah Théat. — Prasat Srâm. — Prèah Théat Prèah Chréi. — Prèah Srèi Krup Leak et sa stèle digraphique. — Prahéar Antim. — Prèah Théat Dâk Por. — Prèah Théat Bai Kriem. — Bantéai Prèi Nokor, les inscriptions. — Prasat Phûm Andot. — Preah Théat. — Prasat Thna. — Prèah Théat Trepeang Thmâ. — Prasat Samdei. — Prasat Chœung Ang et ses inscriptions. — La stèle du Phûm Kor.

Le pays. — La grande province de Thbaung Khmum « tête d'abeille » se divise naturellement en trois parties très distinctes : (1°) Des régions basses et noyées vers le Tonlé Tauch, vers le grand fleuve et le long du cours d'eau appelé Péam Chilang, contournent (2°) un soulèvement volcanique, boisé, mais de faible relief qui a forcé le fleuve à faire son grand coude vers l'ouest et d'où partent (3°) de vastes plateaux en pente douce qui s'étendent vers l'est à travers les sources du Vaïco oriental et au delà, dans ces pays boisés à population très clairsemée qui bordent la province cochinchinoise de Tay Ninh.

Au sud-ouest, par 103° 8' E. et 11° 50' N., à deux ou trois lieues de ce « confluent de la fleur de poivrier » où commence le Tonlé Tauch qui sépare là Thbaung Khmum de Sithor Chhvéng et qui est tellement colmaté qu'il peut servir alternativement de voie aux barques et de route aux charrettes, une dépression basse forme un des lacs les plus connus de la région, le Beng Preah Pit = Piñ Brah Bit, appelé quelquefois fautivement sur les cartes Beng Prapit ou même Bêng Capit. De forme ovale, il mesure à peu près, quand il est réduit à son niveau d'étiage, deux

lieues du nord au sud et plus d'une lieue dans l'autre direction. Un petit canal naturel le met en communication avec le Tonlé Tauch et permet à l'inondation d'élever son niveau de plusieurs mètres en doublant et triplant son étendue. Très poissonneux, il est peuplé d'espèces analogues à celles qu'on pêche dans le Grand Lac. Autour de cette cuvette, le sol alluvionnaire est une terre noire, grasse et fertile.

Au sud du lac, en dépassant quelques villages aux cases haut perchées sur pilotis, on voit le terrain se relever progressivement et devenir sablonneux. Nous retrouverons quelques ruines dans cette pointe extrême de Thbaung Khmum.

Au nord-est du lac de Preah Pit, un petit ruisseau appelé Sting Preah Srēi = Sdiñ Brah S'ri, mesurant environ une lieue et demie de cours, verse toute l'année dans le lac les eaux qui s'échappent du soulèvement volcanique voisin. Ces eaux coulent d'abord vives et rapides en pays boisé et rocailleux, deviennent troubles et paresseuses en atteignant les terres plates, noires et grasses où de simples barrages les répandent sur les rizières fertiles. Sur ces terres, près de ce ruisseau, nous reverrons en examinant les monuments de la province, les ruines d'un célèbre temple appelé Preah Théat Preah Srēi. En allant de ce point au « confluent de la fleur de poivrier » qui est à deux lieues, on traverse le Tual Preah Khleang = Dual Brah Ghlāñ, « tertre des magasins sacrés », actuellement désert, probablement très inondé aux crues, dont la terre noire et grasse mais bossuée de nombreuses pierres ne produit que des herbes et des arbres clairsemés.

Les terres basses et inondées se continuent le long du grand fleuve, derrière le bourrelet de sa rive, jusqu'au confluent appelé Péam Chi Lang (ou plus exactement Liang) = Bām Jī Līāñ où est un village à population mélangée de Khmers, Malais, Chinois et Annamites. C'est la résidence habituelle du gouverneur de la province. La rivière de Chi Liang qui a de l'eau en toute saison communique, dit-on, avec celle de Chhlaung; elle coule en des régions basses et noyées, entre les hauts plateaux de Thbaung Khmum et le fleuve dont elle est peut-être un ancien bras et que ces plateaux ont détourné de sa direction générale en le contraignant à couler ici de l'est à l'ouest. Sur le fleuve, dont la rive fertile se dessine en bourrelet, avant d'entrer dans les lagunes et les marais de l'intérieur, se pressent les villages dont trois importants, Krauch Chhmar, Svay Khleang et Prék Krauch, peuplés de

Tchames, se suivent sans interruption. Aucune ruine n'a été signalée dans cette région basse du Péam Chi Liang.

Le soulèvement volcanique qui termine à l'ouest les hauts plateaux et qui domine les contrées basses et noyées du Beng Preah Pit et du Péam Chi Liang est appelé aujourd'hui Phnom Péan Chanchang = Bham Bān Janjāñ « le mont du plateau du mur ». De faible relief, une cinquantaine de mètres environ, très boisé, couvert de roches de grès et de blocs de limonite, hérissé de petites buttes et creusé en vallonnements, il peut se comparer, étendue et genre de végétation mis à part, à notre forêt de Fontainebleau. Il décrit un croissant de quelques lieues de longueur dont la convexité est tournée vers le fleuve. Plusieurs monuments ont été construits sur la concavité, sur la lisière intérieure de ce soulèvement dont le nom antique et classique était Rudraparvata « mont du dieu Rudra ou S'iva ». Le plus célèbre était sans doute le temple de Preah Srēi Krup lāk = Brah S'rī grup lāk « la déesse accomplie, parfaite ». Nous reviendrons à toutes ces ruines après avoir achevé la description de la province.

A l'est de ces monuments et de cette forêt rocailleuse s'étendent les hauts plateaux découverts d'où l'on aperçoit très bien la montagne de Tay Ninh. Ce sont des plaines au sol de sable rougeâtre, cultivées en maigres rizières, où s'enchevêtrent d'innombrables *aur* « rigoles » sans commencement ni fin, canaux peut-être que creusèrent les anciens maîtres du pays ; de nombreux bouquets d'arbres fruitiers abritent les villages dont on n'aperçoit guère de loin que les pagodes aux toits rouges surmontés de flèches dorées qui étincellent au soleil sur le fond vert des frondaisons. Au nord, le groupe de population le plus important, appelé Sangkê Suong, des noms des deux principaux villages, en comprend réellement huit dont les maisons se succèdent presque sans interruption sur plus d'une lieue d'étendue de l'est à l'ouest. Quatre importantes pagodes modernes attestent la prospérité de ce groupe. L'une appelée Prahéar Antim « temples géminés » dans le village de Suong est en quelque sorte la pagode-mère de la province ; son chef jouissant de la prérogative de procéder à l'ordination de tous les nouveaux bonzes de Thbaung Khnum.

Téau Ek. — Ce plateau est intéressant, d'aspect riant en somme ; l'air y est plus pur que dans les plaines basses et inondées qui l'entourent. Mais sur ses habitants pèsent lourdement les souvenirs ou les terribles consé-

quences d'un sombre drame qui s'y passa dans la première moitié du XVIII^e siècle, sous un roi appelé Braḥ Rāma, drame célèbre au Cambodge où se chantent partout dans les veillées les malheurs de la belle Téau = Dāv



FIG. 49. — Une dame du palais. Photographie Gsell.

et de son amant, le poète Èk. Ils se chantent partout sauf ici où nombre d'habitants réduits en servitude héréditaire expient durement les méfaits de leurs ancêtres et où les autres, moralement solidaires, partagent leur honte impérissable. Il n'y a pas très longtemps, ils tiraient vengeance des voya-

geurs qui chantaient chez eux par oubli, bravade ou légèreté, le poème si populaire de Téau Êk. Aujourd'hui ils baissent la tête. Ce poème dont notre traduction a été publiée à peu près *in extenso* par M. Delaporte (dans son *Voyage au Cambodge*, p. 118 et suivantes) est plutôt réaliste, n'accordant rien à la fiction. Les faits sont encore trop récents. On peut le résumer rapidement ainsi :

Êk¹ « le premier, l'unique » était un jeune et beau bonze du pays, habile improvisateur, à la voix suave ; il se rencontre un jour avec la belle Téau qui puisait de l'eau et il la tient sous le charme de la douce mélodie de ses chants. Lui-même, subitement et violemment épris, rentre à la pagode, importune sans trêve ni relâche son maître spirituel lui demandant l'autorisation de quitter les ordres. Après maints refus, le maître furieux le chasse et lui prédit que cet amour insensé, cet amour, criminel puisqu'il avait pris naissance dans un cœur que recouvrait l'habit jaune, le fera périr par le glaive. Néanmoins, libre et joyeux, Êk se rend chez la jeune fille, est agréé, se fiance et habite selon l'usage chez ses beaux-parents². Son bonheur est de courte durée. De tous côtés le roi fait recruter les bons poètes, les habiles musiciens. Êk est contraint de se rendre à la capitale où l'accompagne son ami inséparable Péch = Béj « diamant », très adroit joueur de flûte. A peine Êk est-il à Oudong qu'il aperçoit un jour sa bien-aimée, belle entre toutes, dans un groupe de jeunes et jolies filles choisies dans tout le Cambodge pour le harem du roi. Poète, accoutumé à traduire toujours ses sentiments par des chants, Êk, du haut d'un toit, improvise et adresse à son amie une ardente cantilène. Le roi immédiatement informé de cette audace extraordinaire l'interroge, est séduit par son talent, par sa bonne grâce. Touché de leur amour mutuel, il a la générosité de rendre l'un à l'autre ces parfaits amants.

Réunis par la faveur royale, rien ne semblait plus devoir troubler leur bonheur, et pourtant ils sont à la veille d'être terrassés sous les coups les plus épouvantables du destin. La jeune femme reçoit de ses parents un message pressant et impératif : « Ton père se meurt et désire te revoir une dernière fois ! » Inconsciente du stratagème impie, elle vole à Thbaung Khmun, tombe

1. Ce nom propre est fréquemment porté par les Cambodgiens.

2. On sait qu'au Cambodge les fiancés vivent à peu près comme des époux lorsqu'il y a réelle inclination mutuelle ; et les termes de fiancés, amants ou époux peuvent également s'appliquer à cette situation semi-légale.

chez ses parents. Ils sont en parfaite santé et fermement résolus à lui faire épouser de force et à bref délai le fils de l'Arjun, grand gouverneur de Thbaung Khmum. Ce jeune homme était tombé amoureux de Téau qu'il avait aperçue à son départ pour la capitale et, apprenant qu'elle n'était pas restée dans le harem royal, il s'était empressé de prier son père qui obéissait à tous ses caprices d'agir sur les parents afin qu'ils la fissent revenir promptement. Téau, dans sa détresse, envoie à son tour un message à son amant, le met au courant, l'appelle à son secours et termine en disant : « Pars le jour où tu recevras ma lettre ; pars la nuit même si elle te parviens de nuit ! »

Êk accourt, arrive au milieu du festin de noce ; il veut entrer dans la maison, mais il est repoussé. Alors il demande à s'asseoir au dehors, à prendre part au festin et accompagné des instruments de ses amis fidèles il improvise des chants d'amour. Téau, que soulèvent ces accents passionnés, sort de sa chambre de fiancée, saisit une coupe pleine et va droit à lui, la lui offre en témoignage d'amour. Il boit en caressant sa maîtresse. Ce spectacle, inouï pour un repas de mariage, provoque la stupéfaction de l'assistance et excite la fureur de l'Arjun qui s'écrie : « Un tel affront ne peut être lavé que dans le sang. Qu'on le saisisse et qu'on le tue ! » Êk est frappé de tous côtés, son sang coule et inonde ses vêtements. Impassible sous les coups de sabre il chante ses blessures, les offre à son amour. Tout à coup la voix de Téau se fait entendre : « Puisque vous l'attachez pour le mettre à mort, qu'au lieu de liens vulgaires ce soit avec cette écharpe que m'a donnée le roi notre maître suprême ! » Êk, emmené au hameau voisin de Thbaung Khél, est achevé sous un figuier. C'est fait ? demande Téau aux meurtriers revenant couverts de sang. — Oui. — C'est bien ainsi, reprend-elle, juste châtement d'une audace sans pareille ! » Elle rentre dans sa chambre, saisit un couteau effilé, fend la cloison et s'échappe suivie de Nou, sa servante. En route, elle rencontre un petit pâtre, lui donne son anneau d'or en le chargeant d'informer les gens de la noce qu'ils la retrouveront morte sur le cadavre de son amant. Nou qu'elle veut renvoyer refuse et tient à partager son sort. Elle égorge elle-même cette fidèle suivante et se tue ensuite. Les invités accourent et ne trouvent plus que trois cadavres couchés l'un sur l'autre.

Les amis de Êk qui avaient réussi à prendre la fuite informent le roi. Celui-ci accourt plein de fureur, fait périr dans les supplices les parents de Téau, l'Arjun et toute sa famille. Les meurtriers, les complices et tous leurs proches sont condamnés à la servitude héréditaire.

Aujourd'hui les Cambodgiens visitant ce pays ou bien y accompagnant un Européen parlent de ces faits à voix basse, montrent discrètement l'emplacement du Phum « terrain » de l'Arjun, abandonné depuis cette époque, et situé à quelques cents mètres au sud de Prahéar Antim, du village de Suong; et entre ce Phum et ce village, l'Andaung Chœung Kaèk « le puits pied de corbeau », fissures naturelles toujours pleines d'eau blanchâtre et découpées en effet comme un pied de corbeau entre les blocs de limonite, où furent exécutés les meurtriers de Ek. Pou Chœung Kal, le village de Téau est situé à une lieue à l'ouest, ainsi que le hameau de Thbaung Khél où se dresse encore le figuier sous lequel elle se suicida. Aux fêtes des pagodes, de brunes, sveltes et élégantes jeunes filles, au nez droit, aux grands yeux bien fendus, type assez commun en cette contrée, le chignon haut noué, vêtues de robes éclatantes, rouges, vertes ou bleues, permettent de se figurer quel pouvait être le genre de beauté de cette victime de l'amour.

Génie de la province. — La tradition oblige les nouveaux gouverneurs de Thbaung Khmum à se rendre au Phum de l'Arjun où un pavillon leur est dressé. Ils se baignent dans la mare voisine dont le poisson leur appartient, de même que leur appartiennent les rizières de Neak Ta Bêng, à deux mille mètres vers l'est. Près de ces rizières, dans un bosquet de bois, la hutte des génies, où se dressent des bornes de bois en forme de linga, est le temple devant lequel doit être immolé un taureau ou un buffle en rut lors de leur entrée en fonctions. Les sacrificateurs, appelés Chau Neak Ta « gens des génies » et toujours pris dans une même famille, sont aussi chargés du soin d'entretenir cette hutte. A moins de dispositions contraires prescrites par la loi ou par ordre supérieur, les criminels de la province sont exécutés devant cet ansa srok « tige du pays » et offerts en holocauste aux génies, coutume qui doit être un vestige des sacrifices humains de jadis.

Plus loin, dans la direction du sud-est, le village de Srelâp est entouré de forêts maigres et de buissons de bambous où se cachent quelques petits monuments. Kandol Chroum, qui était autrefois un grand village, actuellement presque désert, se trouve au nord et à proximité du vaste emplacement d'une antique ville, capitale peut-être, appelée aujourd'hui Bantéai Préi Nokor. Cette ville était située à peu près au centre de ces hauts plateaux où les fourrés et les belles forêts alternent avec les grandes clairières, où certains villages



disparaissent sous les frondaisons des arbres fruitiers et où les eaux de pluie s'écoulent difficilement pour former peu à peu les sources du grand Vaïco : toutes ces plaines n'étant inclinées qu'en pente insensible vers le sud-est. Au nord une arête vive les termine brusquement et domine de cinquante à soixante mètres les régions basses de la rivière de Chi Liang. Vers l'est les hauts plateaux se continuent au nord de la frontière de Tay Ninh, mais sans offrir de vestiges archéologiques.

Les districts. — Dans la première moitié du XIX^e siècle, Koh Sutin et Toting Thngai faisaient encore partie de Thbaung Khmum, ainsi qu'un district de Tay Ninh appelé Thbêng You. Aujourd'hui, outre la région de Thbaung Khmum proprement dite qui occupe les plateaux autour de l'ancienne Bantéai Préi Nokor, la province comprend encore d'autres circonscriptions d'importance beaucoup moindre appelées Thvéar = Dhvār « Portes » dont les deux dites « de droite » semblent être au nord et les deux « de gauche » au sud des plateaux. Un dernier district le « Khan » ou « Khêt Tuol Angkonh », dont le chef prend le titre spécial de Rovichou = Ravijo, est formé par ces régions sauvages qui s'étendent au nord de Tay Ninh ; ses rares habitants sont des Stiengs et aussi d'autres aborigènes appelés Ta Mœun ou Tmon.

La province de Thbaung Khmum produit du riz et des bois de construction dans l'intérieur, du coton, du tabac et du mûrier sur le fleuve. Ses 6 228 inscrits sont placés sous les ordres de l'« Okñā Arjūn » = Arjuna, l'un des cinq grands mandarins provinciaux à dix mille honneurs de la Maison du roi, le lieutenant à l'extérieur du Veang ou surintendant des finances de cette Maison.

Examinant les monuments de Thbaung Khmum selon l'ordre même qui a été adopté pour cette description du pays on rencontre les ruines suivantes.

Phùm Prasat. — Le Phùm Prasat « hameau de la tour » ou Phùm Preah Théat « hameau des reliques sacrées », à huit cents mètres au sud d'un village appelé Phùm Krang qui est situé lui-même à quelques kilomètres au sud du lac de Preah Pit, est un emplacement antique où l'on remarque les ruines d'une tour en briques entourée d'un fossé-bassin, ainsi qu'un fragment de stèle qui n'a conservé que douze lignes très incomplètes,

leur commencement et leur fin étant usés. L'écriture, mal tracée, appartient au VI^e siècle s'aka. Dans ce texte si endommagé on ne peut reconnaître qu'une liste d'esclaves sacrés, vā et ku.

Tuol Charek. — Le Phûm Krang lui-même est souvent appelé Phûm Tuol Charek = Bhûm dūal carik « hameau du tertre de la stèle », du nom d'un emplacement ancien, tertre artificiel assez élevé, entouré de rizières basses et situé à cent vingt mètres environ à l'ouest du village. Il n'y a en ce lieu qu'une stèle plate cassée verticalement en deux moitiés, couverte sur une de ses faces d'une inscription moderne d'une trentaine de lignes qui est peu lisible par suite de sa mauvaise écriture et de l'usure de la pierre. Dans ce document, qui est de 1480, date donnée en chiffres, d'une ère dont le nom n'est pas conservé mais qui ne peut être que celle de s'aka, donc de 1558 A. D., il est question des Saints Joyaux du Bouddhisme, des terres (de la fondation sans doute) qui sont limitées par des bornes de pierre, de la Loi sainte, de l'auguste Assemblée du clergé, d'un roi qui laissa la stèle de cette fondation, d'une reine, des saintes reliques et d'offrandes de dais, de parasols. Tous les noms propres manquent.

Phûm Mien. — Au Phûm Mien, à dix-huit cents mètres au nord du Phûm Krang, est une tour en briques ruinée, entourée de son bassin-fossé et précédée d'un grand « lobæk » ou bassin sacré rectangulaire. Sur la paroi de droite de la porte de la tour ont été burinées trente lignes qui comprennent en réalité trois inscriptions différentes.

La première, qui compte seize lignes d'une écriture assez grosse, tracée négligemment, sans fleurons, commence par la date en chiffres, 834 s'aka = 912 A. D. Peut-être faut-il lire 824 s'aka = 902 A. D., le second chiffre permettant à la rigueur les deux lectures. En cette année, un lundi, onzième jour de la seconde quinzaine de « caitra » un ordre de S. M. le roi prescrivit au Mratāñ S'rī Vikramasenapati de faire ériger une divinité au pays de Rddai ou Dai, territoire de Vrai Vyak, circonscription de S'rī Indrapura. Ce Seigneur et le Mratāñ Khloñ Mahāpurusa firent à la divinité des donations à titre définitif, c'est-à-dire avec propriété pleine et entière, de biens, champs et esclaves. Une formule brève et significative termine cette inscription en menaçant de la décapitation quiconque portera atteinte à ces donations.

La seconde inscription qui n'a que cinq lignes d'une écriture cursive, mal soignée, usée en partie, dit qu'en 908 s'aka = 986 A. D. le dimanche, quatorzième jour de la première quinzaine de Bhadrapada, un ordre de S. M. prescrivit à un dignitaire, dont le nom manque mais qui avait pour fonctions de veiller à l'observation des rites et coutumes dans la quatrième Maison princière, de venir surveiller des donations de champs faites à une déesse, régler une question d'emprunt à titre onéreux d'une paire de buffles, régler peut-être aussi des achats concernant (autant que permettent de le supposer les lacunes du texte) des gens de *Vrah Vnam* (la montagne sainte, peut-être Ba Phnom). Les champs, dont la valeur est de dix buffles, seront la propriété de la déesse Bhagavati.

La troisième inscription de cette paroi de la porte de la tour du Phùm Mien compte neuf lignes d'une écriture également cursive mais mieux conservée que celle des deux autres. Elle dit qu'en 909 s'aka = 987 A. D. le vendredi, premier jour de la deuxième quinzaine de *Mārggas'ira* (*sic*), les chefs du peuple et les chefs de territoire de *Vnam Kanliñ* (ou *Kansiñ*) donnèrent à la déesse Bhagavati une trentaine d'esclaves tous nommés et qualifiés, tai, les femmes, si, les hommes. Plusieurs furent achetés ou troqués contre d'autres esclaves. Ainsi la tai *Kamvai* fut achetée pour une somme d'argent non spécifiée à des *Yvan* ou *Annamites* du *Kamvañ Tadiñ* « rive en travers », un nom de lieu. Donc on rencontrait déjà des *Annamites* au Cambodge en ce x^e siècle de notre ère, alors que leur nation, encore confinée au Tonquin, s'affranchissait à peine de la domination chinoise.

La déesse du temple de *Phum Mien* était incontestablement Bhagavati c'est-à-dire Gauri, l'épouse de S'iva.

Preah Srei. — *Preah Théat Preah Srei*, monument jadis célèbre sans doute, est situé à peu de distance au nord-est du *Preah Pit*, entre ce lac et le village de *Ba Srei* ou *Preah Srei* sur le ruisseau du même nom. Les indigènes l'appellent aussi *Vat* « temple » ou *Tuol Preah Théat Phùm Preah Srei*. On a déjà pu voir et on verra encore davantage combien sont nombreux dans tout le Cambodge ces noms de *Preah Théat* = *Brah Dhāt* « reliques sacrées », de *Preah Srei* = *Brah Srī* « la sainte femme » ou « la déesse (épouse de Vishnou) ».

Nous avons dit précédemment que le ruisseau de *Preah Srei*, long d'une lieue et demie, deux lieues au plus, porte au lac les eaux qui sortent du sou-

lèvement volcanique voisin. Il passe près du village du même nom, au milieu de son cours, et près du temple antique, à deux mille cinq cents mètres plus bas. Du village, en allant à l'ouest sur la terre noire et grasse de cette région, on atteint au bout de huit cents mètres une levée de terre rectangulaire longue de plusieurs centaines de mètres, est-ouest, et seulement de cent mètres dans l'autre direction; ce sont sans doute les digues qui retenaient les eaux d'un lac artificiel creusé à l'est du temple. Celui-ci, actuellement très ruiné, à trois cents mètres au delà de cette levée, avait deux murs d'enceinte concentriques, faits de blocs de limonite, percés de portes monumentales et mesurant environ: celui de l'extérieur deux cents mètres est-ouest et cent mètres nord-sud; celui de l'intérieur quatre-vingt-dix sur soixante. Ce dernier entourait un préau où se voient encore plusieurs petits bassins, ainsi que les ruines

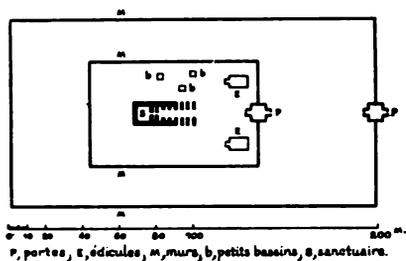


FIG. 50. — Schéma du temple de Preah Théat Preah Srei.

de deux édicules en briques dont les linteaux des portes en grès étaient remarquablement sculptés. Au delà de ces édicules, le sanctuaire, tout en briques, comprenait une galerie longue de treize mètres, large de sept, flanquée de piliers massifs, puis un avant-corps et une tour ou plutôt une construction cubique ouvrant sur la galerie, mesurant de même sept mètres de largeur

et n'abritant plus qu'un autel monolithique. Le tout est actuellement à ciel ouvert.

Les sculptures des portes de grès, tantôt grossières et inachevées, tantôt d'une exécution très soignée, représentent Indra sur l'éléphant tricéphale, un autre dieu armé d'un trident et assis sur un trône que portent des lions, etc. Autour du sanctuaire gisent des lions, des Ganes'a de pierre, de nombreuses statues brisées; anciennes divinités brahmaniques tombées au rang de génies, mais que les habitants vénèrent et craignent encore; ils les enduisent de laque et de chaux au ventre, à l'épaule, à la tête, etc., selon qu'un parent souffre de telle partie du corps. Il y a aussi une sorte de baignoire de grès, monolithe presque semi-sphérique dont la cavité profonde de soixante centimètres est large de deux mètres cinquante. Ses bords sont rongés par les couteaux qu'on y aiguise.

Près du sanctuaire, un peu en avant, a été découverte une des stèles

digraphiques du roi Yas'ovarman, mais brisée en plusieurs fragments qui furent rapprochés pour l'estampage. D'après M. Barth elle nous apprend que la donation faite par ce roi du splendide couvent de Yasódhara en 811 s'aka = 889 A.D., fut notifiée ici à Síva Pañcaliñges'vara « Seigneur des cinq lingas ». On peut donc supposer que c'était le nom de la divinité du temple de Preah Théat Preah Sreí.

Preah Théat. — Une autre ruine peu importante appelée Prasat Preah Théat se trouve à quelques lieues à l'est du lac de Preah Pit et à deux mille mètres au nord du village de Pouthéa. Deux tours en briques, ruinées actuellement en partie, étaient construites sur un petit tertre artificiel et précédées à l'est d'une mare ou bassin sacré.

Prasat Srâm. — A quelques kilomètres au nord-ouest de ces deux tours commence la pointe que lance vers l'est la forêt rocheuse de Phnom Péan Choncheang appelée aussi Préi Péan Chéang = Braī Brān Jān « forêt du plateau de l'ouvrier ». Dans cette pointe de forêt qui se trouve au sud du Phum Tamrel, village important du plateau, est Prasat Srâm, jolie petite tour en briques, large de quatre mètres, haute d'une dizaine, tournée à l'est, décorée extérieurement de moulures et de renflements étagés : elle est construite en briques qui furent moulées, avant cuisson, en fleurs et arabesques. A une soixantaine de mètres au nord de cette tour, en plaine découverte, a été creusé un bassin assez profond. Plus loin, à cinq cents mètres au nord, se rencontre encore une autre mare appelée Trepeang Srâm qui est beaucoup plus étendue, car elle mesure quatre cents mètres, E. O., sur deux cents, N, S..

Preah Chréi. — Prasat Preah Théat Preah Chréi « les tours des reliques sacrées du saint figuier » est un autre monument situé à trois kilomètres à l'ouest du Phum Tamrel, dans la forêt de Péan Chéang. Il commence à l'est par une terrasse cruciforme aux murs de soutènement revêtus en limonite et longue de soixante mètres environ. Au delà, le mur d'enceinte en blocs de limonite mesure quatre-vingts mètres est-ouest et soixante nord-sud. Pénétrant dans l'intérieur par l'unique porte monumentale de l'est, on aperçoit à droite et à gauche deux édicules en briques ruinés et des statues de divinités coiffées du Mukuta. Au delà se dressent encore les ruines

des trois tours en briques alignées du sud au nord. En avant et en arrière de la plus septentrionale de ces tours sont deux caitya ou pyramides pleines ; à côté une stèle plate taillée et polie, tout à fait semblable aux stèles digraphiques de Yasóvarman, mais restée nue, attendit vainement le ciseau du

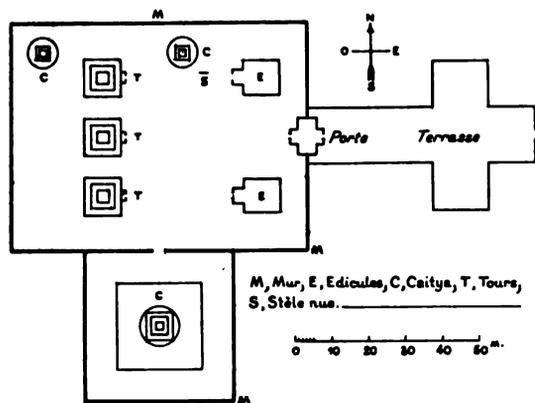


FIG. 51. — Schéma de Preah Théat Preah Chréi.

lapiçide et peut-être même le pinçeau du scribe. On pourrait probablement conclure de ce fait que toutes ces stèles digraphiques furent envoyées en cet état, et que les lapiçides se transportèrent aux divers monuments pour les graver là même où elles devaient être placées. Le long de la face méridionale du mur d'enceinte de Preah Théat Preah Chréi est accolé un deuxième enclos, carré celui-ci, et de quarante mètres de côté, formé d'un mur de limonite. Au centre une petite terrasse supporte un troisième caitya en briques plus grand que les deux pyramides de ce genre qui se trouvent dans le monument proprement dit.

Srei Krup Léak. — Preah Srei Krup Leak = Brah Srī grup lāk « la déesse aux complètes qualités, parfaite » est le nom donné à un autre monument situé au nord du précédent, sur la lisière de la forêt et à trois kilomètres au nord-ouest du village de Tamrel, dans le territoire du village de Khtom. Il est précédé à l'est de trois Srah ou bassins sacrés dont l'un, celui du Neak Ta Yéay Tép « génie grand'mère déesse », annonce, selon les croyances populaires actuelles, la guerre ou d'autres graves événements, quand il se remplit d'eau. Une terrasse cruciforme aux murs de soutènement en blocs de limonite conduit à la porte monumentale de l'enceinte extérieure du temple ; le mur de cette enceinte, construit en limonite, était élevé de quatre à cinq mètres. Derrière la porte est une stèle digraphique que nous reverrons en dernier lieu. La deuxième enceinte, un mur en limonite, présentait une disposition spéciale. Au lieu d'être simplement interrompu par une porte au milieu de sa face est, il revenait droit en arrière formant un couloir d'accès

lapiçide et peut-être même le pinçeau du scribe. On pourrait probablement conclure de ce fait que toutes ces stèles digraphiques furent envoyées en cet état, et que les lapiçides se transportèrent aux divers monuments pour les graver là même où elles devaient être placées. Le long de la face méridionale du mur d'enceinte de Preah Théat Preah Chréi est accolé un deuxième enclos,

large de quatre mètres, long de quinze et il se terminait à la tour-sanctuaire en deux épais contreforts flanquant la porte de cette tour. Ce couloir devait être une galerie à en juger par les piliers de briques qui le bordent de distance en distance. La tour-sanctuaire, en briques, haute de quinze à dix-huit mètres, offrait extérieurement l'aspect d'une construction à triple étage et était dépourvue de sculptures : les pierres de sa porte étant restées frustes.

Dans son intérieur qui formait une chambre de quatre mètres de côté, une fort belle statue de grès, ancienne, de la belle époque évidemment, haute d'un mètre vingt, représente le Bouddha assis sur le dragon qui l'abrite de ses sept têtes déployées. La chevelure du Maître relevée en chignon est recouverte d'un petit mukuta ou diadème pointu orné de quatre rangs de pierreries. A côté du sanctuaire sont d'autres Bouddhas moins anciens, moins remarquables, dont l'un qui est couché mesure jusqu'à deux mètres de longueur. Il y a aussi sur une pierre fruste une empreinte de deux pieds de

grandeur naturelle que sur-

monte un grand signe mystique, ॐ ; ce sont les Preah Bat Krup leak, « les pieds sacrés de toute perfection » qui ont donné à ce monument son nom actuel et, disent les indigènes, la femme qui pourrait y adapter exactement les siens posséderait elle-même la somme de ces perfections.

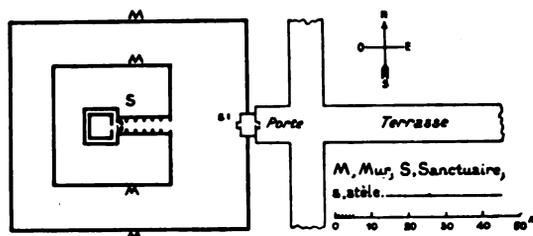


FIG. 52. — Schéma de Proah Srei Krup Leak.

Sauf quelques petites taches d'usure, la conservation de la stèle digraphique que nous avons trouvée derrière la porte d'entrée de ce monument est presque parfaite. Selon M. Barth sa trente-sixième stance dit que le splendide couvent de Yas'odhara ayant été donné en 811 s'aka = 889 A. D., le roi Yas'ovarman fit cet édit pour le S'iva S'rī Raudraparvates'a, « le seigneur de la montagne de Rudra ». Cet hommage nous donne les noms sanscrits de la divinité adorée alors dans ce temple et du soulèvement volcanique qui s'étend au sud et à l'ouest de ce monument de Preah Srei Krup Leak.

A l'est de ce monument, entre les villages de Tamrel et de Suong, on rencontre une antique enceinte fortifiée dont il ne reste que les levées rectan-

gulaires de terre mesurant quatre cents mètres est-ouest et cent mètres dans l'autre direction. C'est le Bantéai Kedol des indigènes actuels.

A plusieurs kilomètres à l'est de cette enceinte, l'un des bouquets de bois qui parsèment ce haut plateau porte le nom de Préi Chong Angkrong et abrite sur sa lisière occidentale les ruines d'une tour en limonite appelée Prasat Trepeang Ponerai. Cette tour fait face à l'ouest sur la plaine où se trouve le bassin qui lui a donné son nom. Trepeang Ponerai « mare de beauté ».

Prahear Antim. — La Prahéar Antim, pour Brah Vihār Andim « temples géminés », au nord du Srok Suong et du Phum Archûn, tire ce nom avons-nous dit, de ses deux temples modernes construits sur deux emplacements antiques, terrasses rectangulaires que soutiennent de petits murs qui mesurent une quarantaine de mètres de côté. Ces terrasses sont à une quarantaine de mètres l'une de l'autre. Trois anciennes tours en briques montrent encore leurs ruines sur la terrasse méridionale et une seule tour était élevée sur l'autre. Dans cette pagode a été trouvé un fragment d'inscription gravée sur une face de stèle et dont il ne reste que de courts tronçons de treize lignes d'une écriture cursive, peu soignée, remontant, semble-t-il au *x^e* s'aka. On y distingue le mot *si*, qualificatif des esclaves mâles sacrés, et une formule imprécatoire.

Vers l'est, Trépeang Tonlé Snguot « mare du bassin desséché » dépendait probablement de ce monument; ce n'est plus aujourd'hui qu'une grande rizière cultivée par les serfs, héréditaires, descendants des meurtriers du poète Êk, l'amant de la belle Téau.

Monuments divers. — Plusieurs monuments ou vestiges d'emplacements antiques sont encore reconnaissables dans les environs de Prahéar Antim. Ainsi à quinze cents mètres vers l'ouest Prahéar Khpos « le temple élevé » est une pagode bouddhique moderne construite sur une terrasse de quatre-vingts sur cent mètres que soutient un mur en limonite.

Prasat Preah Théat Dâk Por, à huit cents mètres au sud-est de Prahéar Antim et droit au sud de « la mare du bassin desséché » est une tour en briques élevée sur un tertre artificiel et ruinée aujourd'hui.

Prahéar ou Preah Théat Bâi Kriem « le temple en limonite » est un petit

monument entièrement construit en limonite comprenant un bassin extérieur pavé et revêtu avec cette pierre, situé à une dizaine de mètres de l'angle nord-est, un mur d'enceinte long de quatre-vingts mètres est-ouest et de quarante dans l'autre direction. Au milieu de la face orientale, un gopoura monumental que domine une tour pointue présente, outre ses portes d'accès extérieure et intérieure, des fausses portes latérales. A l'intérieur du préau on aperçoit un édicule au sud-est et la tour-sanctuaire dans l'axe principal.

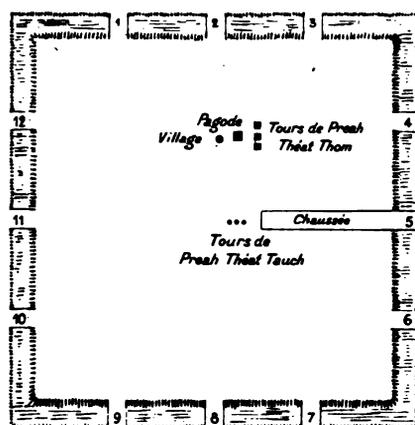
Enfin, à un kilomètre plus loin vers l'est, la Prahéar Luong « grande pagode » a son temple édifié sur une terrasse ancienne.

Préi Nokor. — De ces monuments qui se trouvent tous dans le groupe de villages appelé Sangkê-Suong, on peut se rendre, après quelques lieues faites dans la direction du sud-est, à Bântéai Préi Nokor = Panday Brai Nagara, « la forteresse de la forêt du royaume », située au milieu des plaines de ce haut plateau de Thbaung Khmum. La vaste étendue et aussi le nom de cette enceinte semblent indiquer qu'on se trouve ici en présence de l'une des capitales primitives du Cambodge. Les remparts, dont le tracé est à peu près carré, mesurent plus de deux mille mètres de côté et ne sont guère inférieurs qu'à ceux d'Angkor Thom au point de vue des dimensions. Mais les remblais devaient être moins hauts et moins larges que ceux de cette dernière capitale, car, au delà du fossé large de cent mètres et peu profond aujourd'hui, on ne trouve plus que des levées de terre envahies par la végétation, hautes de quatre à cinq mètres, larges d'autant et ayant perdu toute trace de leur revêtement qui devait être en madriers ou troncs d'arbres de bonnes essences.

Chaque face de l'enceinte était percée de trois Thvéar ou portes, symétriquement placées, que les Cambodgiens de nos jours distinguent encore par des noms différents. Une chaussée partait de la porte centrale de la face est, traversait la ville et se prolongeait, dit-on, à l'ouest, à travers la plaine jusque vers les monuments de la forêt rocheuse qui termine ces plateaux. Mais avant d'atteindre le centre géométrique de la ville, cette chaussée rencontrait trois tours en briques, très petites, serrées l'une contre l'autre et tournées au nord. Le linteau et les deux parois de la porte de la tourelle de gauche étaient couverts d'inscriptions qui sont actuellement en très mauvais état. Ce petit monument, appelé Preah Théat Tauch « le petit » pourrait bien être contemporain de la fondation de la ville. A trois cents mètres au nord-est

de ce premier temple sont les ruines d'un autre monument Preah Théat Thom « le grand » qui comprenait aussi trois tours en briques mais beaucoup plus grandes et paraissant moins anciennes que les précédentes. Elles sont orientées à l'est. Celle de gauche est tout à fait ruinée, tandis qu'on reconnaît encore dans la centrale des vestiges du plafond intérieur.

Derrière Preah Théat Thom, se trouve une pagode et un hameau de serfs héréditaires. La pagode est misérable: son petit Bouddha est modestement placé dans un coffre qui lui sert d'autel. En 1883 elle ne possédait que deux bonzes dont l'un, le chef, portant le titre de Mahā Pā, jouissait d'une certaine autorité traditionnelle sur toutes les pagodes de la province.



1. Thvéar Méas. 2. Thvéar Trach. 3. Thvéar Tnoh Kal.
4. Thvéar Chak Ek. 5. Thvéar Léang Chi Léang. 6. Thvéar Antsak.
7. Thvéar Réam. 8. Thvéar Chachat Kham. 9. Thvéar Tomnup Te Deï.
10. Thvéar Chén Ké. 11. Thvéar Pbu Thom. 12. Thvéar Telok.

0 500 1000 2000 m

FIG. 53. — Schéma de Bantéai Préi Nokor.

Avec une sûreté de décision et d'exécution qui aurait pu servir d'exemple à la plupart des chefs indigènes civils, il sut fournir promptement à l'explorateur de passage tous les moyens de transport qui lui étaient nécessaires pour poursuivre sa route. Quant aux serfs du hameau voisin, placés immédiatement sous les ordres de ce bonze, ils étaient chargés de l'entretien de cette Vat Bantéai Préi Nokor et de plusieurs autres pagodes, telles que celles de Prahéar Antim, de Prahéar Khpos dont il a été question précédemment.

Dans cette misérable pagode de Bantéai Préi Nokor fut trouvée une petite inscription khmère gravée sur la tranche latérale d'une pierre noire, bien taillée, sorte de table semblable à un socle plat et carré, mais non trouée, mesurant quarante centimètres de côté et six d'épaisseur. L'inscription dont la fin manque ne comprend que quelques lettres belles, nettes et fermes du VI^e siècle s'aka. On peut lire à la rigueur « c'est ici... moi la dame... »

En ce qui concerne les inscriptions de la porte de la tour de gauche du petit monument central appelé Preah Théat Touch, celle du linteau qui semble être sanscritte comprenait deux ou trois longues lignes dont peu de lettres restent reconnaissables. Les inscriptions des deux parois étaient

écrites en langue khmère. On peut compter une trentaine de lignes à la paroi de droite où l'on distingue assez nettement une liste nominative d'esclaves sacrés qualifiés, va. les hommes, et ku. les femmes dont les enfants sont quelquefois indiqués. La paroi de gauche, encore plus ruinée et cassée horizontalement en son milieu, portait une inscription de plus de vingt-cinq lignes dont fort peu de chose est lisible. La liste des esclaves sacrés y est continuée. Mention de champs y est ensuite faite. Des noms de femmes esclaves terminent la partie encore reconnaissable. L'écriture et la langue permettent de faire remonter ces inscriptions au VI^e siècle s'aka.

Monuments divers. — A une dizaine de kilomètres au nord de Bantéai Préi Nokor et à égale distance à l'est de Suong et du Phùm Archûn, le village de Srelâp ou Sânlâp, hameau d'une vingtaine de cases, est au centre d'un groupe de ruines peu importantes disséminées dans un rayon d'une lieue et demie. Ainsi à une lieue vers l'est et à huit cents mètres au delà d'un autre hameau, le Phum Andot, sont les Prasat Phùm Andot, comprenant trois tours en briques, dont deux ruinées, la troisième assez bien conservée; elles sont construites sur un tertre artificiel et entourées de leur bassin-fossé.

Prasat Preah Théat, à trois kilomètres environ au sud-est de Srelâp, est une tour en briques ruinée, tournée au nord vers sa grande mare.

Prasat Thna, à l'ouest de la précédente, à une demi-lieue au sud de Srelâp, est une petite tour ruinée, précédée de son bassin à l'est : à quatre-vingts mètres au nord de cette tour, sont deux autres bassins accolés et séparés par une levée de terre ; celui du sud est rectangulaire, mesurant quarante mètres nord-sud sur quatre-vingts est-ouest ; l'autre est un carré de quatre-vingts mètres de côté.

Prasat Preah Théat Trepeang Thmâ, à une lieue et demie au nord est du Phum Srelâp, n'est qu'une petite tour en briques ruinée tirant une partie de son nom de la « mare aux pierres » située au nord-ouest ; à une quarantaine de mètres vers l'est, une chaussée court du nord au sud, longue de six cents mètres, haute et large de trois ou quatre.

Prasat Samdei, dans un bouquet de bois, à six cents mètres à l'est du monument précédent, présente de même que Prahéar Antim deux terrasses aux murs de revêtement en limonite, mesurant une quarantaine de mètres de côté et placées à une quarantaine de mètres l'une de l'autre ; mais ici il n'y a qu'une tour, qui était construite sur la terrasse septentrionale ; à une

quarantaine de mètres au nord des terrasses est un bassin rectangulaire de quatre-vingt mètres est-ouest et cent vingt nord-sud.

Chœung Ang. — Prasat Chœung Ang (et non Hang, orthographe que nous avons adoptée précédemment), situé à une lieue et demie environ à l'est un peu nord de Srelâp, complète cet ensemble de monuments et comprend un robœk ou bassin rectangulaire à l'est, un mur d'enceinte en limonite de cinquante de mètres sur quarante-cinq qui double un fossé et une tour en briques près de laquelle gisent de nombreux débris de statues.

Ce monument est remarquable par les inscriptions khmères écrites sur les parois de la porte de la tour : pas trop détériorées malgré l'usure de la pierre elles sont lisibles dans leur ensemble. L'écriture est grande, incorrecte, tracée grossièrement : des lettres sont oubliées, d'autres ajoutées après coup au-dessus ou au-dessous des lignes. L'orthographe laisse également à désirer. Les formes archaïques de cette écriture rappellent les rares inscriptions du VII^e siècle s'aka que nous connaissons, celles de Prasat Khnat, à Siem Réap par exemple.

Résumant la traduction, nous lisons sur la paroi de droite, qui compte trente-cinq lignes ; qu'en 7844 (*sic*) s'aka, il y eut un ordre sacré de S. M. S'rī Jayavarman adressé à Sa Haute Seigneurie Srī Prithivindravarman et transmis au Mratāñ Nṛipendravikrama, chef des magasins royaux de la première (catégorie, c'est-à-dire de la Maison du roi). Cet ordre royal prescrivait l'érection du dieu Tribhuvanaikanātha à Jeñ Ot (pour Oñ, mot qui est répété et bien orthographié sur l'autre paroi). La fondation était due aux œuvres pies du Khloñ Prāṇa (Khloñ est ici pour Chloñ que nous retrouverons plus loin et qui était un titre honorifique réservé, paraît-il, aux Brahmanes). Il semble que le dieu Campes'vara (Seigneur du Campa, l'un des dieux populaires du Cambodge, Krisṇa probablement) devait aussi être érigé et que divers objets du culte lui étaient consacrés d'après l'ordre royal. Le Chloñ Prāṇa donne au dieu « qui est Viṣṇu », pour les secondes quinzaines du mois, des esclaves qualifiés tai, les femmes, et si, les hommes, dont suit la longue liste nominative, — ils sont au nombre d'une centaine —, ainsi que l'indication de leurs fonctions respectives et des champs qu'ils ont à cultiver. Un dernier esclave mâle est ajouté, donné par des Brahmanes qui ne sont pas désignés autrement. Le fondateur (Yajamāna) devra répartir les mesures

de sésame, pois, etc.. entre les divers chefs des esclaves sacrés. Cette inscription de la paroi de droite est terminée par une imprécation sanscrite menaçant quiconque violerait ses prescriptions des peines des enfers à subir tant que dureront le soleil et la lune.

Sur la paroi de gauche l'inscription de vingt-sept lignes fait suite à la précédente et constate les donations faites par trois autres personnages (qui contribuent à la fondation du Chloñ Prāṇa) : un Chloñ dont le nom a disparu, sauf la première syllabe Vi, et deux Tāñ Steñ nommés Pit et Rau. Ils donnent au dieu S'rī Tribhuvanaikanātha « de Jeñ Oñ », pour le service des premières quinzaine du mois, près de cent quarante esclaves, si et tai, tous désignés nominativement, en indiquant leurs fonctions ou les champs qu'ils ont à cultiver et en établissant aussi, passivement, la répartition des fruits de la terre, riz, pois, sésame, etc.. entre les différents chefs d'esclaves.

Ces remarquables inscriptions vishnouïtes méritent quelques observations. Nous verrons qu'elles appartiennent à une époque qui fut peut-être la plus glorieuse de l'histoire du Cambodge mais qui n'a laissé que de très rares textes épigraphiques. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur leurs anomalies d'écriture et d'orthographe, mais nous ne devons pas passer sous silence l'interversion des quinzaines du mois : partout ailleurs la paroi de droite appartenant à la première quinzaine et celle de gauche à la seconde. Ici le fondateur principal donne les esclaves des secondes quinzaines et il les inscrit néanmoins sur la paroi de droite. Ces textes nous apprennent aussi que les magasins royaux étaient répartis en catégories comme de nos jours et que par suite les diverses Maisons princières existaient déjà à cette époque. Notons encore que le nom vulgaire du lieu de la fondation, Jeñ Oñ, s'est conservé, fait rare, presque sans autre altération que celles qui résultent des modifications de la langue ou de l'écriture : Chœung Ang n'étant autre que la prononciation plus ou moins bien figurée de Jœñ Añ, forme moderne de Jeñ Oñ.

Quelle est enfin la date de ce document ? Il débute ainsi « Siddhi svasti 7844 s'aka... » Le lapicide, qui n'en était pas à une faute près, oublia d'effacer un chiffre ajouté par erreur. Si nous essayons de suppléer à cette négligence, nous avons le choix entre trois dates qui sont, par ordre chronologique, 744, 784 et 844. Malgré que la lettre *r* soit écrite dans ce texte tantôt avec une branche tantôt avec deux, tous les autres caractères de l'écriture indiquent positivement qu'il est antérieur aux modifications qui s'établirent à l'époque

d'Indravarman, vers 800 s'aka. Au surplus, le roi du Cambodge en 844 ne s'appelait pas Jayavarman mais Is'navarman. La dernière date doit donc être écartée. Le roi Jayavarman II régnait aux deux autres dates, il est vrai : mais il est difficile d'admettre que Prithivindravarman qui dut mourir peu de temps avant l'édification de Bakou, province de Siem Réap, monument consacré partiellement à sa mémoire par son fils le roi Indravarman en 801 s'aka, fut déjà un très haut dignitaire en 744, tandis que cette hypothèse est très plausible pour la date de 784, près de la fin du long et glorieux règne de Jayavarman II. Donc selon toute vraisemblance le lapicide a écrit fautivement deux chiffres 4 là où il n'en fallait qu'un seul et 784 s'aka = 862 A.D. est la date de ce document épigraphique ainsi que de la fondation du temple de Jeñ Oñ.

Phum Kor. — Une dernière inscription a été estampée dans la pagode du Phùm Kor, l'un de ces villages cachés sous des forêts épaisses d'arbres fruitiers qui constituent le groupe de Roka Ba Pram, dans le nord-est de la province de Thbaung Khmum. Mais ce n'est qu'un fragment de stèle plate portant sur une de ses faces une inscription khmère qui n'a conservé que onze tronçons de lignes d'une écriture cursive, légèrement gravée et effacée en partie. Le dieu adoré était probablement Vāsudeva ; son nom y est lisible. Peut-être pourrait-on encore lire un nom de lieu sanscrit, Vikramapura, et un autre nom qui est indigène, Thkval Kaṇvañ ?



CHAPITRE XIV

DE CHHLAUNG A SAMBAUR

Chhlaung. — Kâncho. — Krachêh. — Trepeang Charek. — Samrong. — Preah Théat Kvan Pi.
— Sâmbok. — Thmá Krê. — Phnôm Châmbák Méas. — Prasat Pram. — Sâmbaur, la province.
— Prasat Kouk. — Vat Tâsâr mo roi. — Tuol Kouk Prasat. — Les inscriptions de Sambaur.
— Identification de Sambhapura. — Les statues du pays de Sâmbaur.

Chhlaung. — La petite province de Chhlaung, au nord-est de Thbaung Khmum, s'étend le long du Prêk ou rivière de ce nom qui vient des forêts de l'est, qui n'assèche jamais, mais qui n'est navigable que dans la partie inférieure de son cours. Cette rivière traverse de belles forêts dont elle facilite l'exploitation; elle communique, disent les indigènes, avec celle de Chilang et même avec le Vaïco oriental au moment des crues. Au-dessous de son confluent un « chomnik » ou canal creusé va du fleuve aux lagunes de l'intérieur. Outre le riz, les récoltes variées des rives et ses forêts d'essences résineuses, la province produit des arbres treang, palmiers dont le bois fait des arcs et dont les feuilles donnent les olles des manuscrits indigènes. Les 725 inscrits obéissent à l'Okñā Snehānurāk, fonctionnaire à sept ou à huit mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève du Veang, le surintendant des finances de cette Maison. Le chef de la pagode du gros village et marché de Chhlaung, au confluent de la rivière, prend le titre d'Udaya Khsatra et a seul le droit de donner des ordres aux pols ou serfs héréditaires affectés à la garde et à l'entretien de cette pagode.

Kancho. — Au nord de Chhlaung, une autre petite province, celle de

Kancho = Kañja du nom de l'un de ses villages et aussi d'une peuplade aborigène de la région, occupe les deux rives du fleuve mais s'étend surtout à l'est où ses ruisseaux coulent vers la rivière de Chhlaung en arrosant un pays dont l'aspect et les productions rappellent la province précédente. Ce sont surtout des palmiers treang, des bambous nains, des arbres d'essences résineuses, etc. Les 543 inscrits obéissent à l'Okñā Snehājanapad, fonctionnaire à six mille honneurs, de la Maison royale, qui relève du Veang.

Au-dessous du village de Kancho et également sur la rive gauche du fleuve, est le village le plus important de cette province, Chhoru Téal Phlouh c'est-à-dire « les dipterocarpus jumeaux », où réside habituellement le gouverneur.

Ni ruines, ni inscriptions n'ont été signalés dans ces deux districts de Chhlaung et de Kancho.

Krachéh. — Kratié ou Krachèh = Kraceh, au nord de la province précédente qui en faisait encore partie dans la première moitié du xix^e siècle, est aussi à cheval sur le fleuve et s'étend surtout à l'est. Le Prèk Té, torrent impétueux qui atteint cinquante mètres de largeur et qui roule ses eaux sur un fond de roches, vient de l'est où il communique, selon les indigènes, avec le Prèk Chhlaung : il se jette dans le fleuve au-dessous du gros village ou chef-lieu qui a donné son nom à cette province de Krachéh. La population, parmi laquelle se trouvent de nombreux serfs royaux, Cambodgiens ou Kouys de race, cultive le coton sur les rives du fleuve et les rizières dans l'intérieur du pays où elle récolte aussi la cire et la laque. Les 717 inscrits sont placés sous les ordres de l'okñā Mantrijjanapad, fonctionnaire à huit milliers d'honneurs, de la Maison du roi, qui relève du Veang, le ministre des finances. Krachéh, le chef-lieu, sur la rive gauche du fleuve, par 12° 28' 00" N., et 103° 41' 30" E., est un gros village qui doit son importance croissante à sa situation au-dessous des derniers rapides, au sommet de ce grand bief deltaïque où la navigation du Mékong est si facile. C'est le marché des produits du Laos et des forêts de l'est : cardamome, ramie, cire, peaux, ivoire, etc. : et aussi (avant l'occupation française) des esclaves pour lesquels on y payait un droit fixe de six francs par tête.

Trepeang Charek. — Trepeang Charèk = Trabāi carik « mare de la stèle », au nord du Phum Sala et à une journée de marche à l'est du





chef-lieu. tire son nom d'une stèle qui portait sur une de ses faces une inscription de quatorze lignes surmontées de quelques dessins ; mais la pierre est presque complètement usée. les rares lettres subsistantes sont informes et mal tracées au point qu'on ne peut même reconnaître la langue de ce document.

Sâmrong. — Le Phum Samrong, village peuplé de Khmers et de Stiengs, à deux journées de marche au sud-est de Krachêh, possède aussi une stèle laissée dans les bois à quelques centaines de mètres des maisons. La première face comptait six lignes surmontées d'un dessin : elles sont actuellement illisibles par suite de l'usure de la pierre. Rien n'est plus reconnaissable sur l'autre face. A l'ouest de ce village, le Romlich Chhdor « le lagon du poisson chhdor » est plein de poissons et de crocodiles que nul n'ose pêcher ou harponner par crainte du « neak ta beng bah », puissant génie local, pur esprit dépourvu de toute représentation matérielle. Les passants se croient tenus de lui offrir bougies et baguettes d'encens.

Preah Théat Kvan Pi. — Prasat Preah Théat Kvān pī, à deux petites journées à l'est un peu nord de Krachêh, au delà du Phum Sala, est un monument composé de deux tours en briques qui sont entourées d'un mur et, plus loin, d'une grande levée de terre mesurant près de huit cents mètres sur six cents. La tour de gauche, moins ruinée que l'autre, offre sur la paroi de gauche de sa porte une inscription sanscrite de deux lignes, très bien conservée, d'une écriture grêle, pointillée presque, qui remonte au vi^e siècle s'aka. On lit deux fois le nom de Puskara dans ce petit document qui paraît être daté, qui n'a pas encore été traduit et qui ne doit pas être sans importance.

Sâmbok. — Sambok = Sampuk, la petite province suivante, est de même à cheval sur le fleuve. Ses productions sont celles des districts voisins. A l'est, la principale rivière est le Prêk Kampi, gros torrent qui roule ses eaux sur des roches de basaltes et de schistes d'où on extrait des planchettes d'ardoise pour écrire. Les serfs héréditaires étant nombreux dans la province, elle ne compte par suite que 289 inscrits obéissant à l'Oknā Nāyakcandagrām, fonctionnaire à sept mille honneurs, de la Maison du roi, qui dépend du Veang. Il réside habituellement au village de Sambok, sur la rive

gauche du fleuve, village qui a donné son nom à la province et dont le commis hollandais Van Wusthof disait au xvii^e siècle : « Sombock est un assez grand bourg, habité par des Cambodgiens et surtout par des Chinois qui font le trafic des peaux de cerfs, de la cire, de la gomme-gutte ». Tout ceci est encore exact actuellement.

Nous avons remarqué sous une petite hutte près du temple de la pagode de ce village un petit monolithe, linga sur son socle qui est creusé en rigole, et un bas-relief de ciment qui représente un petit Vishnou. Les habitants vénèrent ces restes de divinités brahmaniques et brûlent en leur honneur des baguettes d'encens.

Thmâ Kré. — Thmâ Kré « la roche de la couche, du lit » est un gros rocher sur la rive du fleuve, à une lieue au-dessous de Sambok et à moins de deux lieues au-dessus de Krachêh. Il est grossièrement aplani d'un côté où a été burinée une inscription sanscrite de quatre lignes que les eaux recouvrent aux crues. Les lettres, grandes de deux ou trois centimètres, assez profondément gravées, mais de forme peu élégante, semblent remonter au vi^e ou au vii^e siècle s'aka. Cette inscription est s'ivaïte car elle adore le bienheureux S'ambhu.

A côté de la roche de Thmâ Kré s'élève la hutte d'un génie redouté.

Châmbâk Méas. — A un quart de lieue en amont de Thmâ Kré, le Phnom Sambok ou, plus exactement, le Phnom Châmbâk Méas « mont de l'amandier d'or » est une colline à double cime, haute de trente et quarante mètres. Le sommet le moins élevé devait porter une petite construction dont il ne reste que l'esplanade et quelques briques ou pierres taillées. L'autre sommet, du côté du fleuve, est couronné par les ruines d'une tour carrée en briques dont la porte était tournée au nord. A côté git une ébauche de statue de pierre qui devait être recouverte d'un enduit mieux modelé et qui est devenue un génie local. M. Harmand a pris en ce lieu des estampages de fragments d'une inscription sanscrite gravée sur « la face latérale d'une gargouille¹ » qui avait probablement disparu en 1883, époque de notre exploration.

Prasat Pram. — Enfin Prasat Pram « les cinq tours », à trois ou

1. *Annales de l'Extrême-Orient*, tome I^{er}, pp. 328 et 330.

quatre lieues au nord-est du village de Sambok, dans les bois, est le nom donné aux ruines de trois tours qui ne sont plus que des tas informes de briques. Ce nom indique qu'il devait y avoir encore deux autres tours ou édifices.

Sambaûr. — Sambaur, au-dessus des premiers rapides que l'on a à franchir en remontant le Mékhong, la dernière province du Cambodge actuel dans cette direction, est très remarquable au point de vue de l'histoire du passé de ce pays. Actuellement elle s'étend au loin sur les deux rives et elle embrasse plusieurs îles boisées, à peu près désertes quoiqu'elles atteignent jusqu'à trente milles de longueur et qu'entourent nombre de roches isolées que les crues du fleuve font disparaître sous un courant de foudre.

Au nord-est, deux gros torrents, le Sting Krieng et le Sting Prea/, larges de cinquante à cent mètres, aux lits semés de roches noires et aiguës, et une vaste forêt de belles essences, appelée Préi Sting Trèng « forêt du torrent des roseaux », qui est bosselée de monticules et qui envoie ses eaux dans toutes les directions, séparent Sambaur et le Cambodge de la province actuellement laocienne qui a pris ce nom de Sting Trèng. Vers le chef-lieu de Sambaur des rideaux de grands et beaux arbres masquent sur la rive gauche du fleuve les rizières quelquefois fertiles de la plaine alluvionnaire et au delà s'étend l'immense et monotone plaine de graminées où les forêts clairières d'essences médiocres sont ravagées chaque année par l'incendie.

Sur la rive droite où la population est rare, la plate plaine alluvionnaire se couvre de forêts de bonnes essences, puis le terrain se relève légèrement en massifs compacts de calcaires dont l'exploitation serait facile. La partie occidentale de cette région est occupée par un petit district très boisé, presque inhabité — il n'a qu'un seul hameau — et qui est appelé Sting Chhlàng, du nom de son principal cours d'eau. C'est un apanage du Yomarāj, le ministre de la justice criminelle. Tous les deux ans le chef de ce petit district qui porte le titre d'Okñā Ravi Saṅgrām vient demander au gouverneur de Sambaur, son supérieur direct, une lettre d'introduction qui lui permette d'aller offrir au ministre le tribut d'usage consistant en résine solide, résine liquide et une pirogue.

Sambaur, où les serfs héréditaires sont nombreux, ne compte par suite que 300 inscrits qui obéissent à l'Okñā Mantrīnigam, mandarin à sept ou à huit mille honneurs, de la Maison du roi; il relève du Veang, le ministre

des finances. Cette province, qui produit du riz, de la cire, du sucre de palme, de la gomme laque, est aussi le centre d'un commerce important de cornes, de peaux, bois, pirogues, rames, charrettes, ainsi que des produits, soit du Laos, soit des montagnes orientales où les tribus aborigènes vivent dans les forêts. Le trafic des esclaves s'y faisait jadis sur une grande échelle. Le gouverneur percevait une taxe sur les embarcations descendant du Laos



FIG. 56. — Bonzes cambodgiens. Photographie de M. Leclère.

et chaque année il portait au roi une redevance traditionnelle de riz, soie, cire d'abeille, cire végétale, curcuma, ouate, et cœur de jacquier pour teinture.

Le village de Sambaur = Sampūr, qui donne son nom à la province, par 12°, 28' N, 103°, 41', 30" E., ne comptait guère, en 1883, qu'une cinquantaine de cases disséminées sur la rive, entre le fleuve et une fertile plaine

de rizières. Il commence, tout au sud, à une pointe rongée actuellement par le fleuve, « la pointe de la tour » qui était probablement un emplacement de monument antique : de là en remontant au nord on rencontre successivement trois pagodes aux temples couverts de chaume et dont deux par exception ne sont pas orientées à l'est.

Prasat Koûk. — La plus méridionale, actuellement abandonnée, porte divers noms : Prasat Kouk, Vat Prahéar Kouk ou Tuol Kouk Vihéar « tertre de la terre du temple ». Ces noms indiquent que cet emplacement est celui d'un temple antique. Il y reste d'ailleurs des briques et quelques pierres taillées parmi lesquelles une paroi de porte qui reçut une inscription sanscrite dont on reconnaît encore huit lignes en très mauvais état. Il n'y a pas lieu de s'arrêter sur ce document que son écriture semble faire remonter au VI^e ou au VII^e siècle s'aka.

Tásâr mo roi. — Un peu plus haut, vers le milieu du village, Vat Sambaur ou Vat Tásâr mo roi « la pagode aux cent colonnes » est une construction moderne et insignifiante qui fait face au nord. Mais son chef, qui avait avec lui une quinzaine de bonzes en 1883, et qui est appelé le Lok ou Seigneur Arikhsat, possède certains droits féodaux sur les nombreux serfs chargés de l'entretien de ce monastère. Cette pagode, qui jouit traditionnellement d'un grand renom, s'élève sur un emplacement antique. On y remarque une statuette de bœuf. Une stèle remarquable qui est actuellement au musée Guimet et qui sera examinée plus loin provient aussi de ce temple. M. A. Leclère qui a résidé longtemps à Sambaur après notre passage, y aurait fait débroussailler et dégager une tour haute de dix mètres, « carrée par la base et ronde au-dessus » c'est-à-dire ayant la forme ordinaire de ce genre de monument, ainsi qu'une petite pyramide carrée et des statues.

Au nord du village la troisième pagode, que cinq bonzes occupaient en 1883, n'offre rien de remarquable, sauf qu'elle est orientée à l'ouest vers le fleuve et que les fidèles y suivent, dit M. Leclère, la coutume laocienne de s'asperger mutuellement avec des seringues d'eau, le troisième jour de l'an, après avoir lavé la statue du Maître. Il est probable que cette pagode, dite « des Lao-ciens », fut fondée par des habitants ou des voyageurs de cette race qui fréquente habituellement ce pays frontière.

Kouk Prasat. — À trois kilomètres au delà de Sambaur en suivant la rive du fleuve, un ancien monument, appelé Preah Théat ou Tuol Kouk Prasat « tertre de la terre des tours », qu'un bassin sacré précédait à l'ouest vers le fleuve, offre encore les ruines d'un mur d'enceinte, d'une grande tour, de cinq tourelles ou édicules en briques, ainsi que des débris de statues, de pierres sculptées et d'encadrements de portes de grès. Nous y avons estampé deux inscriptions en 1883. Grâce à des débroussailllements et à des recherches faites à loisir, M. Leclère en découvrit plus tard quatre autres qui malheureusement ne furent estampées que par des procédés imparfaits.

Tenot Chroum. — A un kilomètre au delà, c'est-à-dire à une lieue de Sambaur, commence le village important de Tenot Chroum « des palmiers en forêt touffue » qui mérite ce nom et qui s'étend sur une lieue de rive. Ses habitants sont en général des serfs héréditaires chargés de l'entretien de la Vat Sambaur. Dans ce village M. Leclère a encore découvert six petites tours en briques, assez régulièrement espacées à quelques centaines de mètres les unes des autres. Les briques sont grandes, bien pétries, bien cuites, les portes en grès avaient des entablements sculptés et les fenêtres des barreaux travaillés : les autels, aussi en pierre, aux angles rentrants très travaillés, supportaient des statues de divinités brahmaniques.

En définitive, de Sambaur à Tenot Chroum, les monuments anciens s'échelonnent le long du fleuve sur une longueur dépassant deux lieues. Les vestiges de mares et de bassins sacrés paraissent être nombreux dans tout cet espace. Mais on n'a pas relevé jusqu'à présent des traces d'enceinte fortifiée. Ce fut pourtant l'emplacement d'une ville célèbre dès le vi^e siècle et que les inscriptions locales nous ont permis d'identifier.

Revenons donc à ces inscriptions.

Les inscriptions. — La stèle transportée de la Vat Tàsâr mo roï au musée Guimet est une table d'une forme toute spéciale, destinée probablement à être posée à plat : mais cette table est légèrement évidée à sa face supérieure en forme de bassin, avec rigole d'écoulement, comme un autel de statue de dieu qui reçoit et verse au dehors l'eau des ablutions sacrées. Ces tables d'autel sont percées, il est vrai, d'un ou plusieurs trous, mortaises où s'engageaient les tenons de la base des statues, tandis que le fond préparé de

la cuvette de notre stèle est complètement uni et qu'il a reçu une belle inscription de vingt-cinq lignes qui le couvre entièrement. Dans son ensemble ce document est en assez bon état, malgré quelques écaillures ou éclats de la pierre dont le commencement de l'inscription a surtout souffert. Son écriture est nette, soignée, belle et bien gravée.

Après une invocation sanscrite de deux lignes qui a disparu en partie, l'inscription khmère débute par la date en sanscrit, 725 s'aka = 803 A. D. Un éclat de pierre a enlevé le nom de l'auteur de la fondation. C'était probablement cette reine que nomment les s'lokas sanscrits de la fin du document. La filiation de cette femme est relatée pour trois générations représentées par les personnages suivants : Jayendra..., la reine Nṛpendradevi et le roi (qui est allé au) S'rīndraloka. Elle donne au dieu S'rinadāmratāka des esclaves et des Tmon (c'est encore de nos jours le nom d'une tribu aborigène dont l'habitat est au sud-est de Sambaur), au total de 40, ainsi que des vases, plateaux, marmites, grandes cuillers de métal : elle fait d'autres dons en nature tels que coton, miel, cire, sésame, riz, gingembre (s'unthī). Les biens laissés pour œuvres pies par deux personnages qui sont probablement décédés, le Bienheureux Seigneur Utkṛiṣṭa et le Seigneur Guru Suvīra, biens consistant en coton, pores, arcc, huile, cire, gingembre, etc., font aussi partie de la donation. L'inscription se termine par deux strophes sanscrites « qui résument, dit Bergaigne, une donation faite à S'iva par une reine nommée Jyesthārya ».

Ce document appartient donc à ce VIII^e siècle s'aka qui nous a laissé si peu de textes épigraphiques. Sa langue concise, pleine de sous-entendus, est hérissée de termes techniques. Sans combler les lacunes de la succession des rois de l'époque, l'inscription de Vat Tāsār mo rōi donne un nom posthume, S'rīndraloka, qui est évidemment celui d'un roi.

Ayant mentionné précédemment l'inscription sanscrite en très mauvais état de Tuol Kouk Viléar et négligeant une petite inscription contemporaine écrite sur une stèle dans la « Pagode des Laociens » et qui donne simplement le nom d'une vieille femme, de son fils et de ses trois filles, nous passons au Tuol Kouk Prasat le monument situé à trois kilomètres au nord de Sambaur, où nous avons estampé deux inscriptions en 1883 et où M. Leclère en a découvert plus tard quatre autres que nous examinons ici en premier lieu. Malheureusement les procédés d'estampages que M. Leclère a employés n'ont

pas donné des résultats absolument satisfaisants, ne permettent pas de se prononcer sur l'état exact de conservation de ces documents et augmentent sensiblement les difficultés de la lecture¹.

La première inscription, qui compte quatre lignes et qui paraît être en mauvais état, est sanscrite; son écriture indique qu'elle remonte au vi^e ou au vii^e siècle s'aka. On y lit deux fois le nom d'un roi Jayavarman qui doit être le premier que nous connaissons actuellement de ce nom, celui qui régnait en 586 et 591 s'aka = 664 et 669 A. D.

Une seconde inscription sanscrite compte huit lignes dont les deux dernières sont séparées des précédentes par un intervalle un peu plus large que l'espacement normal. Elle paraît être de la même époque que la précédente, mais ses lettres sont un peu plus grandes. On y lit le nom de Vidyādhara qui est celui de ces demi-dieux ou esprits de l'air que les Cambodgiens connaissent encore aujourd'hui.

La troisième inscription qui est en langue khmère compte vingt-deux lignes d'une écriture qui est celle du vi^e siècle s'aka. D'après l'unique et défectueux estampage que nous possédons nous voyons qu'un Poñ « seigneur » dont le nom est illisible fit au dieu S'rī Mandales'vara (*sic*, « le » pour « re » probablement), une donation d'esclaves mâles, va, et femelles, ku, dont les noms suivent, souvent avec l'indication du chiffre des kon « fils ». Les deux dernières lignes mentionnent les champs donnés en trois endroits différents ainsi que les chiffres de 51 bœufs et 10 buffles.

La dernière inscription découverte par M. Leclère au Tuol Kouk Prasat était en langue khmère et comptait au moins vingt-deux lignes: le commencement du texte manque: la pierre étant usée et écornée dans le haut. Ce qui reste doit être assez net, autant que permet d'en juger l'estampage défectueux qui est entre nos mains. L'écriture qui est régulière indique le vi^e ou le vii^e siècle s'aka. Les lignes usées du haut contenaient une première liste nominative d'esclaves sacrés que suit une date en chiffres, au tracé anormal, fantaisiste, qui peut être lue 604, 609, 704, 709 s'aka, le cinquième jour de la seconde quinzaine du mois de (vi)s'ākha. Le Mratāñ Vidyākīrtti fit au dieu S'rī Amares'vara « le Seigneur des Immortels = Indra » donation de douze esclaves nommés, en y ajoutant des bœufs et des redevances de riz.

1. Après examen des inscriptions estampées par M. Leclère, nous lui envoyâmes sur le contenu de ces textes des renseignements qu'il a publiés dans la *Revue normande et percheronne* de mai-juin 1894.

Il terminait en ce qui le concerne par une formule imprécatoire, mi-khmère, mi-sanscrite, qui menaçait quiconque porterait atteinte à ces donations des peines de l'enfer tant que dureront le soleil et la lune. Le Mratāñ Is'varavindu donna à son tour treize esclaves mâles et sept femmes ayant des enfants ainsi que onze bœufs mâles aux dieux Suvarṇaliṅga et Manis'iva (*sic*) qui partageaient la jouissance de ces biens avec le dieu S'ri Amares'vara. Une dernière formule imprécatoire où le khmer paraît encore mêlé au sanscrit menaçait de la chute dans l'enfer Mahāraurava quiconque troublerait ces donations.

Des deux inscriptions que nous avons estampées en ce lieu dès 1883, l'une, brisée en deux fragments, n'avait conservé que des tronçons de quatre lignes d'une écriture qui remonte au *vi*^e siècle s'aka. Il s'agissait, semble-t-il, des donations d'esclaves et de bœufs faites « au dieu Maître des œuvres pies ».

Enfin, la sixième inscription du Tuol Kouk Prasat, celle qui fut estampée par nous dès 1883 et relevée plus tard par M. Leclère, était burinée sur une paroi de porte de tour, de même que toutes les autres inscriptions de ce monument. Postérieure environ, de deux siècles puisqu'elle date du commencement de notre *x*^e et en très bon état de conservation, elle compte vingt-quatre lignes d'une écriture cursive et sans fleurons. Cette inscription qui est khmère dit en résumé ceci :

En 923 s'aka (= 1001 A. D.) le Vāp Dirgha Hor apporta un ordre royal écrit que lui avait transmis le haut Seigneur Candiya. Aux termes de cet ordre, le Dirgha Hor, gardien du dieu de S'ambhupura, avait adressé une pétition à Sa Majesté qui avait en conséquence pris une décision concernant cette divinité. Cette décision constatait que (jadis) les Kamsteñ (princes probablement) nommés S'ri Anantyas'iva, S'ri Jayonnatha (écrit aussi Janonnatha), S'ri Dhūtarās'i et S'ri Bhagavan Ukṛisna, tous les quatre parents de S. M. Paramesvara (= Jayavarman II, roi de 724 à 791 s'aka) furent les serviteurs du dieu de S'ambhupura et renaquirent en ce dieu (c'est-à-dire s'unirent à lui après leur mort).

Que S'ri Anantyas'iva et S'ri Janonnatha avaient érigé les édicules ou portes monumentales des dieux à l'est et à l'ouest (du temple), fondé des villages, laissé des esclaves qui furent placés sous les ordres et sous la

surveillance de la famille de l'auteur de l'inscription (de Dirgha Hor) et employés au service du culte qui avait lieu à ces portes monumentales ou édifices funèbres.

Le Chloñ S'rī Nivāsana, gendre du Kamsteñ S'rī Anantyaśiva, laissa aussi au dieu des sommes d'argent, des esclaves, des objets du culte, etc. Tout fut reçu en garde par la famille de l'auteur de l'inscription qui employa, selon l'esprit de ces fondations, les esclaves au service du culte. L'auteur de l'inscription ajoute que lui n'a pas manqué jusqu'à ce jour de suivre sur ce point les traditions de ses ancêtres.

Le Kamsteñ S'rī Bhagavan Ukṛisna érigea le dieu du nord-ouest (du temple) et deux autres dieux aux noms indigènes. Le Kamsteñ S'rī Dhūtarās'i érigea le dieu royal et laissa des aliments divins (*vraḥ caru*).

Telles furent les fondations de ces quatre Seigneurs en faveur du dieu de Sámblhapura et de toutes les divinités de Sámblhapura. Les esclaves furent gardés par les ancêtres de l'auteur de l'inscription et par lui-même. S. M. le roi qui est allé au S'ivapada (= Jayavarman IV qui régna de 850 à 864 s'aka = 928 à 942 A. D.) ordonna de remettre le prix(?) au dieu de Sámblhapura et à toutes les divinités de Sámblhapura¹. L'auteur de l'inscription a donc reçu l'ordre auguste de S. M. prescrivant l'affranchissement absolu, définitif (des esclaves) et sa famille doit s'y soumettre pour toujours.

Soit que cette inscription qui date de la dernière année du règne de Jayavarman V fasse effectivement, comme elle le dit, allusion à un ordre d'affranchissement ou de rachat donné par son grand-père Jayavarman IV, une soixantaine d'années auparavant; soit que, ce qui est beaucoup moins probable, elle ait fait une confusion de nom en donnant, au père de Jayavarman V, Rājendravarman, qui régna de 866 à 890 s'aka = 944-968 A. D., le nom posthume de S'ivapada que nous savons être celui de Jayavarman IV, au lieu de S'ivaloka qui fut le sien, ce qui réduirait au moins à trente-trois ans et au plus à cinquante-sept ans l'antériorité de l'ordre sur l'inscription qui le reproduit, on peut se demander, sans que d'ailleurs nous connaissions actuellement de réponse satisfaisante à cette question, pourquoi cet ordre resta si longtemps à l'état de lettre morte, dut être expressément

1. Le nom est écrit tantôt S'ambhupura tantôt S'amblhapura. Les prêtres remplaçaient sans doute les dieux dans la réception de ces sommes de rachat.

renouvelé par le roi régnant et dut même faire l'objet d'une inscription lapidaire.

Mais la grande importance de ce texte consiste moins dans son sujet, si peu ordinaire soit-il, que dans ce fait qu'elle nous fixe avec certitude sur l'emplacement de Sámbla ou Sámblu Pura « la ville de S'iva » célèbre déjà dès le ^{vi} siècle. Sambaur = Sampūr, le nom actuel, a conservé les premières syllabes des deux termes de l'expression ancienne. Mieux encore, Van Wusthof, le voyageur hollandais du milieu de notre ^{xvii} siècle, qui ne cite ce village que comme le chef-lieu d'une province dont le gouverneur avait la surveillance de la frontière et, pour cette raison, une assez grande autorité, l'appelle Sambabør, c'est-à-dire « Samba (ou bha) pūr », devenant ainsi un témoin précieux et irrécusable qui établit à son insu que le nom ancien de ce pays, moins contracté que de nos jours, s'était jusque-là maintenu presque intact.

Les statues. — M. A. Leclère a aussi pendant son séjour trouvé à Koh Sâm Thom, île du fleuve située au-dessous de Sambour une statue de Brahma à quatre faces et à quatre bras.

A une autre île appelée Koh Krieng et située au-dessus de Sambaur, probablement près du confluent de la rivière de ce nom, il a encore découvert deux ruines de petits édicules en briques et sur l'une de ces ruines une très belle statue de déesse brahmanique que les indigènes appellent Srei Krup Léak, nom que nous avons déjà rencontré et qui signifie « la femme ou la déesse aux laksmanas complets, la femme parfaite ». Les bras et les pieds sont cassés. Avant d'être mutilée elle devait mesurer un mètre cinquante. Les cheveux, dit M. Leclère, sont représentés tressés et forment un cône tronqué au-dessus de la tête; les traits du visage sont ceux de la race indigène, mais le lobe des oreilles est démesurément allongé; le nez est large et les yeux petits; la bouche est relativement petite. Son air est grave mais doux. La taille est fine et les seins sont ronds. Cette femme porte le sampot « langouti » à la malaise (à la laocienne si l'on veut) tombant sur les pieds, avec des plis sur le devant et retenu par une ceinture que ferme une agrafe.

Les hommes du pays avaient coutume de caresser les seins de cette déesse avec la main parce que cela portait bonheur, disaient-ils, et préservait leur ménage de toute infortune conjugale. Par contre, les femmes, même les plus vertueuses, n'osaient pas s'en approcher et encore moins y porter la

main, craignant d'exciter sa susceptibilité. Elle punissait, en effet, de mort, dans le courant de l'année, toute femme coupable, fût-ce seulement de mauvaises pensées, qui avait l'impudence de la toucher ou même de paraître devant elle avec une conscience troublée.

Cette statue qui doit être actuellement au musée d'Alençon a été reproduite dans la *Revue normande et percheronne*, mai-juin 1894, p. 140.



CHAPITRE XV

ANLONG RÉACH ET CHŒUNG PRÉI

Le pays entre-fleuves. — Kâng Méas. — Muk Kâmpul. — Anlong Réach. — Les monts Pakri. — Phnom Chhdos. — Phnom Kangok Méas. — Chœung Préi. — Choléa Châcha. — Phnom Kuk. — Phnom Bathéai. — Vat Chœung Préi. — Phnom Chœung Préi, le temple, le Preah Bat, la stèle digraphique. — Prasat Khvét. — Phnom Tráp, le temple, l'inscription. — Tœuk chha, le torrent, la ville, les temples de Bos Preah Nân, les inscriptions.

Le Pays. — Les deux provinces de Chœung Préi et de Kampong Siem sont les principales mais non les seules de cette petite Mésopotamie triangulaire de quinze à vingt lieues de côté que forment le Grand Fleuve et le Bras du Lac avant de se réunir à Phnom Pénh. Il faut aussi y joindre les petits districts de Kâng Méas, Muk Kâmpul, Anlong Réach et même une partie de Pinhalu. Au point de vue géologique ce pays se partage en deux parties assez différentes d'aspect. Dans Kampong Siem les plateaux élevés, boisés et servant d'assises à de nombreux soulèvements volcaniques de très faible altitude, l'emportent en surface sur les plaines alluvionnaires semées de lagunes basses et inondées. Mais à Chœung Préi et aux autres districts, la vaste plaine unie et plate, que les crues noient plus ou moins profondément chaque année, s'abaisse insensiblement vers le Bras du Lac où ses jungles, ses taillis épais sont envahis par les herbes, les broussailles et les bambous ; elle est en outre hérissée de distance en distance par des pics de grès ou de granit qui surgissent brusquement, soit isolés, soit disposés par groupes. Les buttes coniques, dont les unes sont boisées et les autres nues et pelées, redeviennent

à l'inondation ce qu'elles étaient avant le colmatage du pays : des îles qui dominent l'immense plaine liquide où la pirogue des indigènes glisse silencieusement à travers les cimes des arbres. Cette pirogue est alors l'unique moyen de communication des habitants perchés sur leurs cases qui sont construites sur pilotis, soit au pied des monts, soit sur quelque tertre moins inondé.

Quand les eaux baissent et s'écoulent peu à peu, les herbes poussent drues et de verdoyantes rizières s'étendent à perte de vue. Cette riche végétation est bientôt jaunie par le soleil et la sécheresse ; les récoltes sont faites : les herbes périssent, se dessèchent sur pied ; le sol argileux, dur et sec, se fendille ou reste boursoufflé en aspérités grosses comme des taupinières. De tous côtés bondissent les troupeaux des axis mouchetés et des grandes grues antigones au corps cendré, au cou purpurin : celles-ci dansent éperdument, comme si elles étaient prises de folie subite. A peine s'écartent-elles des attelages aux bœufs rapides que le conducteur aiguillonne sans cesse tout en inspectant minutieusement de l'œil les essieux et autres parties fragiles de sa légère voiture qu'il remplacera sitôt cassés, grâce au couteau passé à sa ceinture qui lui permettra de tailler une pièce quelconque séance tenante. Derrière lui, le voyageur est bientôt couvert d'une couche de cette poussière blanche que la marche du convoi soulève en épais nuages ; ou bien, dans les marécages où les bœufs enfoncent jusqu'à mi-jambe, chaque coup de queue de ces bêtes que tourmentent mouches et taons le plaque de larges taches de boue noire et infecte. Aussi sobres que résistants ces animaux ont à jeûner deux fois par an : à l'inondation qui les parque sur les buttes, et aux mois de sécheresse qui réduisent leur pitance à quelques brins d'herbe desséchée.

Les rigoles qui partent du Bras du Lac pour noyer ou vider cette vaste plaine et qui ont leur cours marqué par la ligne verte et sinucuse des taillis et des bambous de leurs rives sont assez nombreuses, mais deux seulement méritent d'être citées. La petite rivière de Kampong Sâ Péam Chkot limite au nord cette région, porte au fleuve les eaux du torrent de Tœuk Chhà et draine paresseusement les eaux stagnantes de la plaine. Au sud, le Prêk Muk Kampul, le grand canal de l'inondation, commence à une dizaine de milles au-dessus de Phnom Pénh, traverse un pays pauvre aux rares villages dont les habitants tirent leurs maigres ressources de la pêche ou de la vente des rotins et des bambous et communique, assez péniblement d'ailleurs, avec le grand fleuve par deux trouées ou canaux naturels, à Roka Kong et Péam Chikâng.

Kâng Méas. — La petite province de Kâng Méas « le bracelet d'or » s'allonge sur la rive droite du fleuve, entre cette banlieue transfluviale de Phnom Pénh qui est appelée « Pointe de la Douane » d'un côté et le confluent de Péam Chikàng de l'autre. Fertile en riz, coton, mûrier, indigo, mais ne comprenant guère que la bande riveraine du fleuve, elle ne compte que 889 inscrits obéissant à l'okñā Rāja Mantrī (alias Maitri) Tejo, fonctionnaire à huit mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève d'un mandarin de second ordre de cette Maison, l'Okñā Isarānurāk.

Muk Kâmpul. — Sur la rivière de son nom, la province de Muk Kâmpul, productive en bambous, rotins, où on plante aussi un peu de mûrier, sésame, coton, tabac, compte 1556 inscrits obéissant à l'Okñābhimuksagar (ou sargar), mandarin à sept ou à huit mille honneurs, de la quatrième catégorie ou Maison princière, celle de la Reine Mère ou de la première princesse du sang.

Ce terme de sargar ou sagar, pour sagara « la mer », que nous retrouverons aussi dans les titres du gouverneur d'Anlong Réach, la province suivante, est digne de remarque, car il se rapporte probablement à des traditions locales persistantes sur cette époque lointaine où la mer baignait ce pays, et il nous expliquerait peut-être pourquoi la stèle du Musée de Saïgon qui remonte au vi^e siècle s'aka et qui fut trouvée, dit-on, de l'autre côté du Bras du Lac, dans la région de Lovêk-Oudong, paraît se rapporter à une ville qui était encore appelée Samudrapura « ville maritime ».

Anlong Réach. — Anlong Réach « le gouffre du poisson rāj » comprend, outre quelques îles, la rive du Bras du Lac, depuis la petite enclave que Pinhalu possède sur cette rive en face d'Oudong, jusqu'au confluent appelé Péam Chhkot. Dans ce pays trop noyé, pays de bambous, de jungle, d'arbres bas et rabougris, on ne plante qu'un peu de tabac et d'indigo et on ne cultive quelques rizières qu'au pied des collines. Les habitants se livrent à la pêche, fabriquent des jarres et de la poterie grossière aux monts de Pakri et exploitent la chaux de coquillages à Anlong Prao, ancienne station lacustre où se trouvent quelques ciseaux, gouges et colliers de l'époque préhistorique, station moins importante et beaucoup moins connue que celle de Samrong Sèn que nous verrons dans la province voisine de Kampong Lêng. Les 485 inscrits d'Anlong Réach, répartis en sruk « pays », reçoivent les ordres de

l'Okñādhirājsagar, fonctionnaire à huit mille honneurs de la quatrième Maison princière, celle de la Reine-Mère. D'autres, qui le confondent peut-être avec le mandarin de la cour de la Reine-Mère chargé de le surveiller, donnent à ce gouverneur les titres d'Okñā Vañsānurak.

Pakri. — Dans le territoire de cette province, à proximité du Bras du Lac et de Koh Ho, l'île où les traditions locales placent les vestiges d'un pont en bois de fer traversant ce fleuve et construit par les Tchames avant l'invasion des Cambodgiens, est le groupe des petits monticules de Pakri ou Préi Kri = Brai Grī. Une dizaine de pics ou soulèvements mamelonnés dont la hauteur varie de dix à cent mètres surgissent brusquement de la plaine alluvionnaire fortement inondée, impropre à toute culture, et ils permettent l'établissement de quelques villages dont les habitants sèment un peu de riz sur les dernières pentes. Deux de ces buttes doivent nous arrêter.

Phnom Chhdos. — La plus méridionale de toutes et la plus rapprochée du fleuve qui coule à moins d'une demi-lieue, colline de cinquante à soixante mètres d'élévation, porte, sur son sommet taillé en esplanade circulaire de vingt mètres de largeur, les ruines d'une tour en briques, ronde par exception, mesurant cinq mètres de diamètre, encore haute de quatre mètres quoiqu'elle soit découronnée et que les briques éroulées obstruent tout l'intérieur : orientée à l'ouest, elle est précédée d'un avant-corps ou vestibule long de cinq mètres et large de deux, dont les faces extérieures divergeaient pour se raccorder sans ressaut à la rondeur de la tour. Les briques mêmes de ce petit monument si original avaient été moulées avec des ornements ayant la forme de demi-cercles tombants. Au dehors, dans une excavation à jour ouvert, on reconnaissait encore l'autel, un monolithe arrondi comme une meule de moulin, mesurant un mètre soixante de diamètre et quinze centimètres d'épaisseur, percé au centre de la mortaise où s'encastrait le tenon de la divinité qui devait être sans doute un linga. Le nom Chhdos ou Si Dos « mangeur de seins » de la colline est expliqué par une légende locale puérile, dénuée d'intérêt et faite probablement après coup, selon la tendance invétérée des Cambodgiens à expliquer ainsi les appellations de lieu. La véritable étymologie de ce nom doit être perdue.

Kangkok Méas. — Phnom Kangkok Méas « le mont du paon d'or », à une

petite lieue au nord du précédent dont le séparent les principaux monticules du groupe, est une butte d'une vingtaine de mètres de hauteur que couronne un temple bouddhique moderne où l'on accède par un escalier de ciment de cent quarante marches ; ce doit être en emplacement de temple antique à en juger par quelques pierres sculptées et par les superstitions qui en interdisent l'approche aux mandarins.

Chœung Préi. — La province de Chœung Préi s'étend dans une plaine intermédiaire qui s'élève très doucement depuis les régions basses des districts précédents jusqu'aux plateaux du nord-est, c'est-à-dire de Kampong Siem et de Sting Trâng. Elle est très cultivée en rizières dont la production varie en raison inverse de la force de l'inondation : la récolte étant presque nulle dans une grande partie de la plaine lorsque les rizières sont trop noyées. Les plantations de tabac et les bouquets de palmiers à sucre abondent aussi à proximité des villages. Outre de nombreux serfs héréditaires, la population compte environ 3000 inscrits répartis en une vingtaine de « sruck » et qui obéissent à l'Okñā Bėj (pour vajra) Tejo, fonctionnaire à six mille honneurs, de la Maison du roi, qui relève du Gauhvā, le premier Ministre. C'est ce haut dignitaire qui faisait percevoir les impôts de la province.

Les monticules rocheux, isolés ou disposés par groupes, qui parsèment cette plaine de Chœung Préi sont en grande partie remarquables au point de vue archéologique, ce qui s'explique facilement. Dans l'antiquité, plus encore que de nos jours, la population était contrainte de se grouper au pied de ces buttes qui émergeaient des eaux en tout temps. Les hauts lieux étaient donc les emplacements naturels des temples.

Choléa Châcha. — En partant du sud, le premier groupe de « montagnes » terme qui traduit l'expression indigène de Phnom que nous savons donnée à tout soulèvement volcanique quelles que soient sa hauteur et ses dimensions, est celui de Choléa Châcha = Jalā Cacā, qui emprunte cette appellation aux noms de deux de ses buttes. Ces buttes, au nombre total d'une dizaine et espacées sur une lieue nord-sud, sur une demi-lieue est-ouest, ont une hauteur qui varie de dix à cent mètres, et de même qu'à Pakri la plus élevée porte le nom de Phnom Thom « la grande ». La plupart attestent par des esplanades terminales, par des pierres sculptées, autels et statuettes, qu'elles supportèrent autrefois des temples. Ainsi à Phnom

Dèl = Til, butte granitique, haute d'une quinzaine de mètres, que couronne encore aujourd'hui la pagode des hameaux voisins ; ainsi encore à Phnom Trengel « le Mont pelé », vers l'est, où l'autel, piédestal étranglé au milieu de sa hauteur, est en beau grès rouge.

Phnom Kuk. — Au nord du groupe, l'avant dernier monticule, appelé Phnom Kuk = Bham Guk « mont de la cellule » tire ce nom d'une petite



FIG. 57. — Musicienne du palais. Photographie Gsell.

tour en briques à demi écroulée qui se dresse encore de six mètres sur les assises énormes que forment les blocs arrondis de la butte. La porte en grès est très bien sculptée : son linteau représente Indra monté sur l'éléphant tri-céphale et adoré par deux nymphes célestes, par des hommes et des singes. Ce petit monument doit remonter au moins au VI^e siècle saka : ses briques et ses pierres de grès sont rougées par l'action du temps.

Phnom Bathéai. — A quelques lieues au nord de Choléa Chàcha, au-

delà d'une plaine aux arbres clairsemés que l'inondation recouvre de plusieurs mètres d'eau, est Phnom Bathéai = Pādhāy, jolie colline isolée, haute de cent vingt mètres, couverte d'une forêt épaisse de grands arbres dont les frondaisons, vertes en toute saison, tranchent heureusement en mars sur les tons jaunâtres des rizières récoltées ou sur les nuances sombres des herbes



Fig. 58. — Musicienne du palais. Photographie Gsell.

desséchées. A sa base une soixantaine de cases, distribuées en deux hameaux, sont habitées par des Cambodgiens qui joignent à la culture du riz l'exploitation du grès de la colline, grès fin et blanchâtre dont les plans de stratification sont très apparents. Les carrières, à ciel ouvert, fournissent encore aujourd'hui des meules à aiguiser, des bornes sacrées de pagode et des statues grossières du Bouddha ou de Ganesa qui sont transportées en

charrette à une lieue et demie vers le sud-ouest, à Kampong Thmà « le rivage des pierres », sur un petit affluent du Bras du Lac, d'où les barques les emportent par tout le pays. Au sommet de Phnom Bathéai, quelques Bouddhas de facture moderne ont été sculptés dans le roc.

Vat Chœung Préi. — Vat Chœung Préi = Vat Jœù Brai « pagode du pied de la forêt », à quelques kilomètres au nord de Phnom Bathéai, mérite en effet ce nom, car cette pagode moderne est sur la lisière occidentale d'une vaste forêt circulaire qui entoure la colline et le monument de Phnom Chœung Préi. On trouve une statue de lion et quelques blocs taillés de limonite dans cette pagode où fut peut-être construit jadis un temple brahmanique.

Phnom Chœung Préi. — Phnom Chœung Préi, à une petite lieue à l'est de la pagode précédente, à moins de deux lieues au nord-est de Phnom Bathéai et à une soixantaine de kilomètres droit au nord de Phnom Pénh, est une colline boisée, de faible relief, une cinquantaine de mètres au plus, à pentes douces, largement assise sur ses bases et qui lance un petit contre-fort dans la direction du sud-ouest. Du sommet de la butte on jouit d'une belle vue sur la forêt circulaire, large d'une lieue environ, qui ceinture le mont et recouvre ses dernières assises. Au delà, les plaines de rizières que diaprent les bosquets de palmiers à sucre s'étendent de tous côtés, mais surtout vers le nord : la colline qui a donné son nom à la province étant en effet à la limite des terres inondées. La large forêt qui règne autour de Phnom Chœung Préi est actuellement inhabitée. Jadis, il devait en être autrement : les anciens Cambodgiens paraissant avoir prisé plus que leurs descendants les habitations en plein bois. Toujours est-il qu'on ne signale nulle part des vestiges de ville, de rempart, à proximité de Phnom Chœung Préi. Les habitants actuels accourent de plusieurs lieues à la ronde pour célébrer sur cette colline les fêtes populaires du nouvel an.

Le principal sommet de la montagne, pas trop boisé et d'où la vue était assez dégagée, était coupé en esplanade longue de quarante-cinq mètres est-ouest, et large de trente-cinq. Il portait un temple antique qui a dû être célèbre. On y accédait par de petits escaliers en marches de limonite, qui étaient disposés des quatre côtés, mais qui étaient plus étroits aux faces latérales. Sur le bord de l'esplanade courait une galerie en limonite formant

enceinte, large de trois mètres et dont les portiques sont entièrement ruinés. Une galerie d'axe partait du portique oriental, longue de sept mètres, formée de deux murs en briques qui étaient percés de six ouvertures ogivales de la hauteur d'un homme et qui étaient de plus creusés en petites niches. Cette galerie qui conduisait au sanctuaire laissait au sud un édicule ou cellule cubique en limonite large de quatre mètres cinquante où trône encore un Bouddha de facture ancienne.

Le sanctuaire, tour en limonite, large de six mètres et encore haut de douze mètres avait deux entrées, à l'est et à l'ouest, chacune avec vestibule et double porte. Les sculptures des linteaux des deux portes de l'ouest, en bon état de conservation, représentent un dieu dansant sur l'éléphant tricéphale et une autre divinité que supporte le monstre Rahou. A terre gisent des morceaux de sculpture représentant des adorateurs, l'enlèvement d'une femme par un dieu, des divinités chevauchant des monstres, lions, boeufs, crocodiles à trompe. En fait de statues isolées on remarque deux farouches gardiens à la porte orientale de l'enceinte et une jolie statuette de déesse, au buste nu comme de coutume, à large jupe rayée et à haute coiffure cylindrique posée sur un turban dont le rebords sont très relevés. Ses lèvres portent encore des traces de vermillon.

Si de ce sommet principal on descend un peu au sud-ouest en suivant la crête du contrefort que la colline lance dans cette direction, on atteint une autre esplanade de trente mètres sur vingt-cinq, soutenue latéralement par des pierres brutes posées sans ciment et où se trouve un monolithe de grès sculpté en pyramide à étranglements et à renflements, ainsi qu'un piédestal cubique veuf de sa statue et trois cellules ruinées en limonite. Au delà et à l'extrémité du contrefort une troisième esplanade, de vingt-cinq mètres sur vingt, est soutenue par un mur en limonite haut de deux mètres au plus; et au milieu de cette esplanade une petite terrasse, au mur de revêtement en briques haut d'un mètre, offre, abrités sous une paillette, des débris de sculptures et deux tables de grès représentant des empreintes de pieds, d'où le nom de Preah Bat = Brah Pād donné à ces pièces et à cette esplanade. Nous y avons aussi trouvé, en excellent état de conservation, une des stèles digraphiques du roi Yasovarman.

Son double texte sanscrit, de trente-deux et de trente-quatre lignes, identique à tous les documents de ce genre, invoque les dieux de la trinité, S'iva, Vishnou et Brahma,

établit la généalogie de Yasovarman, fait l'éloge de ce roi et annonce l'ordonnance de donation locale en ces termes, strophe trente-sixième: "Après avoir donné (a S'iva) le vénérable Yasodharās'rama (couvent de Yasodhara) en lune, un, formes (de S'iva=Śll saka) il (Yas'ovarman) a rendu ce décret pour le Ganes'a de Candanagiri". M. Barth ajoute ceci: "Ganes'a, qui pour les S'ivaïtes est à la fois un fils et une forme de S'iva et qui est un avec son père, était donc le dieu de la montagne de Choëung Préi et c'est à lui peut-être qu'était consacré le temples dont on voit les restes sur le monticule voisin du Vrah Pāda (c'est-à-dire sur le sommet principal de cette colline). De même on est tenté de voir dans Candanagiri "mont du santal" l'ancien nom de la montagne. Mais on verra que, au pied des monts Dangrêk, la donation s'adresse au même Ganes'a du Candanagiri. La valeur strictement locale de ce dernier vocable reste donc pour le moins douteuse".

Prasat Khvét. - Prasat Khvét² Khvit est une tour isolée construite en plaine dans le nord-ouest de la province de Choëung Préi. Sur une terrasse haute de trois à quatre mètres que soutient un mur de revêtement en limonite et où des escaliers permettent d'accéder, la tour en blocs de limonite se dresse encore haute de six ou sept mètres et large de quatre mètres a sa base. Mais elle n'est pas cubique: évasée a la base et en haut, étranglée en son milieu, elle est formée de deux troncs de pyramide carrés que réunit un prisme central. Cet aspect original permet de la comparer à un piédestal énorme privé de sa statue, à un autel gigantesque veuf de sa divinité. Elle est orientée à l'est et sa porte en grès, sobre d'ornements, est surmontée d'un linteau, remarquable morceau de sculpture profondément fouillé qui paraît s'inspirer d'une scène du Ramayana.

Sur la gauche du spectateur deux héros gisent enroulés dans les replis des serpents nés sans doute des flèches lancées par Ravana. Sur eux se penchent avec angoisse quatre autres guerriers et plusieurs singes dont la grimace exprime une vive douleur. De l'autre côté des singes porteurs d'instruments de musique s'avancent la mine enflammée par l'artdur du combat. Au centre de la composition Garuda, les ailes étendues derrière les personnages voisins, est représenté de face selon l'usage. Les rides concentriques de son bec crochu et ses yeux en accent circonflexe donnent à sa figure bonasse une expression comique de douleur. Coiffé du mukuta, il est orné de riches colliers et de gros pendants d'oreilles. Ce beau morceau de sculpture qui mesure une quaran-



taine de centimètres de hauteur est un peu déparé par une autre plaque de douze centimètres environ qui fut superposée dans le but probable de compléter quelques figures secondaires de l'arrière-plan. La pierre ainsi ajoutée est d'un autre grain plus blanc et ses sculptures paraissent dues à une main moins habile.

Phnom Tráp. — A quelques kilomètres au delà de Prasat Khvèt, commence une chaîne de pics isolés les uns des autres qui descend dans la direction du sud. La première de ces collines en partant du nord est appelée Phnom Tráp « le mont de l'aubergine ». Outre ce nom vulgaire on lui donne aussi ceux de Phnom Prahéar, « mont du temple bouddhique » ou Phnom Baset, Praset, pour Prasiddhi « mont de la gloire ». C'est une colline haute de cinquante à soixante mètres qui a plusieurs sommets dont le plus oriental fut aplani pour la construction d'un temple antique.

Au pied du mont, à l'est, l'ancien bassin sacré, carré de quinze mètres de côté, abreuve aujourd'hui les gens du Phum Tráp, le village voisin. A trente mètres au delà, sur les premières pentes de la colline, on rencontre Kuk Baset = Kuk Pasit, petit monument dépendant du temple principal et consistant en une galerie en croix qui mesure huit mètres nord-sud et quatre mètres dans l'autre direction qui est celle de l'axe général des ruines, sur trois mètres cinquante de hauteur et deux mètres d'espacement à l'intérieur ; les murs en blocs de limonite sont épais d'un mètre environ : aux branches d'axe deux portes font face, l'une à l'est vers le bassin, l'autre à l'ouest vers le temple principal. En continuant, à dix mètres au delà, on rencontre encore deux portes en grès dans l'axe des précédentes et à trois mètres l'une de l'autre : basses, massives et mieux travaillées du côté de l'ouest qui regarde le sanctuaire, ces portes devaient être celles d'une seconde galerie qui aurait disparu, ayant été construite en bois.

Continuant à monter vers l'ouest on franchit un petit mamelon qui rompt un peu l'unité des ruines et, à près de cent cinquante mètres de Kuk Baset, on atteint l'esplanade terminale assez spacieuse d'où on jouit d'une belle vue sur la contrée environnante et où ont été élevées sur une même ligne quatre petites tours en briques que masque actuellement un temple bouddhique moderne en bois et chaume abritant quelques Bouddhas. Trois de ces tours qui sont toutes orientées à l'est ne sont pas trop ruinées. Aux deux de gauche, Vishnou est représenté à l'intérieur sur le mur du fond en bas-reliefs de

briques qui ont été ainsi moulées et cuites. Sur les linteaux des portes de ces deux tours sont sculptés Garouda et le dieu monté sur l'éléphant. La troisième tour était sans doute réservée au culte de S'iva : son linteau représente une déesse assise enfonçant ses mains dans les gueules de deux éléphants dont les trompes relevées forment un dais gracieux au-dessus de sa tête. Cette tour abritait une belle statue de S'iva ; ce dieu était aussi moulé en bas-reliefs de briques sur le mur du fond. La quatrième tour est très ruinée.

La statue du dieu aux trois yeux, descendue de son autel où l'avait remplacée un Bouddha et remise dans un coin de la troisième tour, était en grès dur d'un très beau grain. Ses bras n'étaient pas cassés, mais ils se terminaient aux coudes en moignons arrondis, ce qui indique sans doute que les avant-bras multiples étaient en bois et ajustés sur ces moignons. Cette pièce de sculpture doit être au Musée Guimet, ainsi que trois autres petites statues originales, dont une sorte d'hermaphrodite et un ogre, trouvées à une centaine de mètres au sud de ce monument, sur un petit mamelon haut de quelques mètres qui forme un dernier contrefort de la colline et que les indigènes appellent Tuol Chi Tép = Dūal Jī Deb « le tertre des divinités. »

Une inscription sanscrite de douze lignes, encore en parfait état de conservation, fut burinée sur la paroi de l'une des portes de ce monument de Phnom Trâp. Elle a été analysée par Bergaigne. D'après ce savant, le sujet est l'érection de deux statues, un Aja (celui qui n'a point de naissance, épithète donnée à plusieurs divinités) en 882 s'aka (= 960 A. D.) et un Upendra (surnom de Vishnou et de Krishna) en 884 s'aka. Un nom propre, Braktivikrama, paraît être celui du lieu du temple. L'inscription contient encore une autre date, 875 s'aka (= 953 A. D.) ; c'est celle de l'avènement d'un Bhadrodayes'vara auteur présumé de l'inscription (et probablement seigneur vassal du roi Udayādityavarman qui régnait depuis 871 s'aka.)

Tœuk Chha. — Les ruines de Tœuk Chha = Dik chā « l'eau bruyante » ou de Bos Preah Nân = Pus Brah Nan, à l'extrémité septentrionale de la province de Chœung Préi, sont dans un site qui donnerait satisfaction aux amateurs de la belle nature représentée ici par des eaux vives et abondantes et par de vastes forêts aux arbres gigantesques.

En un endroit appelé Kabal Tœuk = Kāpāl Dik « tête de l'eau », à deux lieues à l'ouest des monticules remarquables appelés Phnom Thêt, qui parais-

sent être le point culminant des hauts plateaux boisés de cette région et qui appartiennent à la province voisine, celle de Kampong Siem, de nombreuses sources sortent de terre sous les grands arbres, dans un cercle de quelques centaines de mètres de pourtour. La fontaine la plus méridionale, la plus voisine du sentier, est arrondie, large de quatre à cinq mètres, profonde de quinze à vingt centimètres. L'eau y bouillonne de tous côtés avant de s'échapper en ruisseau. La réunion des eaux de toutes ces sources forment bientôt un torrent profond d'un demi-mètre, large de huit ou dix mètres, au débit toujours égal, sauf de rares et passagères crues à la suite des grandes pluies. Ses eaux claires et limpides courent vers l'ouest, bruissant gaîment sur les pierres noires et lisses, se heurtant quelquefois aux roches des rapides ou s'attardant paresseusement dans les bassins profonds, repaires de nombreux crocodiles. A moins d'une lieue de ses sources, un coude brusque le jette dans l'enceinte en terre de l'ancienne ville : un autre coude l'en fait sortir, laissant sur sa gauche les temples de Bos Preah Nân. Encore une lieue vers l'ouest et il tombe en derniers rapides à la lisière même des forêts pour déboucher dans la plaine alluvionnaire, nue et inondable, où son cours devient paresseux, son lit marécageux. Il s'y perd même en mars, ou par la plaine desséchée pendant quelques centaines de mètres, avant de recevoir sur sa gauche une rigole aux eaux nonchalantes qui draine une partie de la plaine de Chœung Préi. Il continue ensuite à se diriger vers l'ouest, creuse de plus en plus son lit, devient navigable pour les canonnières à Kampong Sâ « la rive blanche » : il se jette dans le Bras du Lac à Pécam Chkot, après avoir séparé les provinces de Chœung Préi et d'Anlong Réach de celles de Baray et de Kampong Leñg.

C'est donc dans les grands bois, à moins d'une lieue au-dessous des sources que sont situés les remparts d'une ancienne ville du Cambodge, fortes levées en terre dont le tracé, sorte de trapèze, est allongé d'un millier de mètres du nord au sud ; la largeur, qui ne dépasse guère cent mètres sur la face nord où par contre les levées sont énormes et atteignent douze mètres de hauteur, augmente progressivement jusqu'à atteindre deux cents mètres vers l'autre extrémité. Le torrent y entre au-dessous de l'angle nord-est en glissant rapidement sur des roches plates et lisses, tourne à gauche, longe un peu le rempart oriental, puis traverse la ville en décrivant une sinuosité très prononcée, revient au sud, longe le rempart occidental et sort en reprenant sa direction générale aux rapides dits de Tœuk Chha. La surface importante

que ces détours lui font couvrir en ville paraît avoir été augmentée par de nombreux bassins artificiels, si l'on en juge par les bas-fonds marécageux qui longent les rives ou élargissent son cours et plus encore par les énormes déblais qu'ont exigés les remparts dont le fossé extérieur paraît être tout à fait insignifiant. De lourds crocodiles, habitants actuels de cette ancienne ville, goûtent au soleil sur ces remparts les plaisirs d'une paresseuse sieste et dévalent à la moindre alerte pour disparaître dans les profonds bassins du torrent¹.

Ces crocodiles ne s'aventurent pas dans les endroits où l'eau est peu profonde et les bords ombragés des rapides dits de Tœuk Chha, là même où

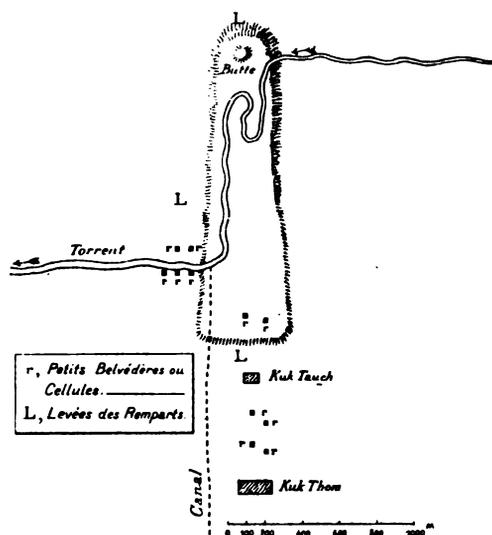


FIG. 59. — Schème de l'enceinte de Tœuk Chha et des temples de Bos Preah Nân.

le torrent sort de l'enceinte, sont au nouvel an le rendez-vous traditionnel des populations des villages des deux provinces riveraines, Chœung Préi et Baray, qui accourent de huit ou dix lieues à la ronde. En cet endroit le cours d'eau est appelé Sting Srei « torrent des femmes », par opposition au Sting Pros « torrent des hommes », nom donné à une canalisation artificielle qui avait sa prise d'eau dans l'intérieur de l'enceinte, longeait une partie du rempart occidental — la ville se prolongeant au sud — et sortait à l'angle sud-ouest par une écluse en limonite

encore très reconnaissable ainsi que le ponceau servant de passage aux éclusiers. Ce canal se prolongeait au loin dans la campagne pour irriguer les rizières. Selon les indigènes, son tracé, à peu près partout reconnaissable, s'étendait jusqu'aux champs du Srok Krauch, le village qui est actuellement le moins éloigné de Tœuk Chha et qui est situé à deux ou trois lieues au sud. On peut constater ici le caractère à la fois simple, ingénieux, utile et pratique de ces travaux d'irrigation.

1. Une butte artificielle plus haute que les remparts s'élevait au nord de la ville.

Bos Preah Nân. — Les traces de constructions en briques ou en pierres sont insignifiantes à l'intérieur de cette ville qui n'a même pas gardé de nom puisqu'il a fallu la désigner par celui du rapide voisin. On n'y trouve que quelques cellules à l'est de la sortie du torrent. Les temples qui étaient au dehors et au sud de l'enceinte portent aujourd'hui un nom qui leur est spécial, celui de Bos Preah Nân = Pus Brah Nan. Ils sont au nombre de deux, appelés respectivement, Kuk Tauch « les petites galeries », à une centaine de mètres de la ville, et Kuk Thom « les grandes galeries » à trois ou quatre cents mètres plus loin. Il y a aussi plusieurs petits pavillons, belvédères ou autels intermédiaires, vestiges sans doute de temples en bois qui étaient élevés entre les deux constructions principales. Le mot de Kuk = Guk, que nous retrouvons fréquemment dans les noms de ruines du Cambodge peut signifier « four, fosse, cellule, prison, édicule, galerie, tour. »

Kuk Tauch « les petites galeries » entièrement construites en limonite, constituent un petit monument aux dispositions tellement singulières qu'on peut se demander s'il était réellement destiné au culte ou si ce culte n'avait pas des rites spéciaux, des rites aquatiques pour ainsi dire. La pièce principale était une chambre dallée, construite sensiblement au-dessous du niveau du sol, pouvant donc servir de piscine, de bassin. Elle mesurait huit mètres est-ouest sur six nord-sud et elle devait être couverte en bois et en chaume car elle est aujourd'hui à ciel ouvert. Elle donnait sur deux autres pièces moins grandes placées à ses extrémités et elle était flanquée au nord d'une longue et étroite galerie ; au sud une seconde galerie longitudinale existait aussi, mais séparée de ce bâtiment principal par un petit intervalle. Un mur d'enceinte, de vingt mètres est-ouest sur quinze nord-sud, entourait le tout : mais au nord il se confondait avec le mur de la galerie longitudinale tandis qu'il laissait un petit préau intérieur sur les trois autres côtés. Dans toutes ces pièces les portes et fenêtres étaient ménagées en si grand nombre que les indigènes visitant avec nous, et pour la première fois, cette construction lui donnèrent spontanément le nom de « labyrinthe ».

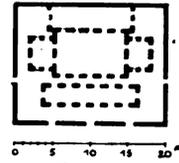


FIG. 60. — Schéma du temple appelé Kuk Tauch.

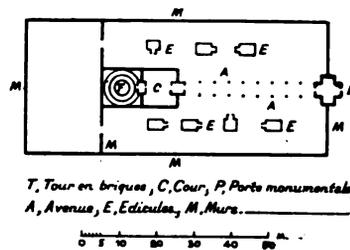


FIG. 61. — Schéma du temple appelé Kuk Thom.